

Chalice Autumn

HOLO

Ladies

Lunettes rondes et
bottines de cuir



Holo Ladies

Lunettes rondes et bottines de cuir

OceanofPDF.com

Chalice Autumn

OceanofPDF.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Copyright © Chalice Autumn 2023

Tous droits réservés

Correction : Frédérique Litt (Instagram : @litt_et_ratures)

Couverture : Clothilde Blondot (Instagram : @clothildeux_illustration)

Dépôt légal : Février 2023

ISBN : 9798377571261

OceanofPDF.com

Message de l'autrice

Holo Ladies, Tome 1, Lunettes rondes et bottines de cuir est le premier tome d'une trilogie. Chaque tome peut se lire indépendamment. Les personnages et leurs histoires sont inventés. Ce roman contient du langage injurieux et des scènes de sexe graphiques destinés à un public averti.

Bienvenue dans l'univers d'Holo Ladies et bonne lecture entre les mains (un peu folles) d'Elyott et de l'adorable Ye-Jun !

Chalice Autumn.

OceanofPDF.com

*À toi, pour permettre à Elyott et Jun de vivre leur histoire d'amour dans une
autre tête que la mienne.*

OceanofPDF.com

Elyott

Les vérités les plus douloureuses sont celles que l'on refuse de regarder en face. Ce matin, je ne peux plus ignorer l'une d'elles : Georgette, la plante verte, n'aime pas le café.

La trahison est dure à encaisser.

— Qu'est-ce qu'il te faut de plus, Georgette ? Tu as de l'amour et de l'eau quotidiennement. Je t'ai même ramené des copines !

La plante reste muette. Du bout des doigts, je tâte une feuille jaune ; sa texture rêche contraste avec l'aspect spongieux des tiges. Je souffle par le nez, agacée par son manque de coopération. Lorsque j'oublie de finir mon café, je l'offre tout naturellement à mes plantes. C'est de l'eau, non ?

— C'est le goût qui te dérange ? Toi et moi, ça n'aurait jamais pu marcher.

Je replace la mourante sur l'étagère et bois une gorgée de courage liquide. Mon regard se pose sur mon bureau où ma collection de cactus partage l'espace avec les papiers à trier. Le nez dans ma tasse fumante, je laisse la buée envahir les verres de mes lunettes. Comme si les papiers allaient miraculeusement disparaître lorsqu'elle s'estompera.

Je ne suis pas fan des lundis matin.

— Elyott, c'est encore toi qui as mis une lettre de la banque sous le paquet de prospectus ?

La voix nasillarde de la déesse indienne qui me sert de meilleure amie me fait sortir avec brutalité de mon état légumier. Des gouttes de café ratent de peu mon bureau. En revanche, elles n'ont pas raté mon jean. Pourquoi moi ?

Azeline soupire gracieusement.

Az est la personne la plus gracieuse que je connaisse, ses mouvements sont presque liquides. Elle transforme la moindre action banale en une danse fascinante à observer. Faire la vaisselle, soupirer, broser sa crinière noire et brillante. Même repasser.

— Tu n'as aucune preuve ! protesté-je avec conviction.

— Il n'y a qu'une personne à Holo Ladies qui fait ça, et c'est toi. C'était juste pour nous signaler un changement de RIB !

Mon air innocent ne doit pas être très efficace. J'avoue tout, je mens très mal, et Azeline me connaît par cœur. J'ai compté sur le fait que Clarisse —

notre secrétaire de génie — ouvrirait la boîte aux lettres et récupérerait l'enveloppe maudite sans se poser de questions. Notre routine s'est installée si vite j'ai encore du mal à réaliser qu'Az et moi on bosse ensemble !

Chaque jour, je m'émerveille de constater qu'on a monté Holo Ladies il y a déjà deux ans.

Coincées dans un boulot ennuyeux, on rêvait toutes les deux d'une entreprise qui nous ferait vibrer. L'idée était toute simple : proposer des rendez-vous assistés. C'est-à-dire, coacher les clients pendant des rendez-vous professionnels ou personnels, et les guider pour qu'ils soient concluants. Sauf que tout se déroulerait virtuellement, via un programme informatique et une salle holographique.

Restaient l'ingénieur logiciel à engager et les locaux à trouver, mais en réalité, le projet était prêt depuis des semaines. Il ne nous manquait que le courage pour nous lancer.

Qui aurait pu prévoir qu'Az et moi — déguisées en hologrammes avec des feuilles d'aluminium et du scotch — allions nous lancer un samedi soir, après deux bouteilles de Chablis ? Personne !

— J'ai fait du café, lancé-je, dans l'espoir de sauver ma cause.

— Sers-moi donc une tasse pour te faire pardonner, jolie petite chose à lunes, renifle-t-elle sans réussir à dissimuler son sourire en coin.

Je soupire, rêveuse. Ma meilleure amie est si canon et digne ! Et ce depuis... le lycée en fait. Je suis tombée amoureuse de son expression sérieuse et de sa longue chevelure d'encre parfaitement lisse. L'amour n'était pas réciproque au début, mais après quelques déclarations écrites en rimes déclamées à la cantine, elle s'est résignée à m'adopter. Et je suis nulle en rimes, ça en dit long sur sa décision.

Il lui a juste fallu quelques années pour réaliser qu'elle et moi, c'était pour la vie. En plus, on se complète à la perfection ! Az, son sens de l'organisation et sa silhouette de mannequin. Puis moi, bordélique incurable ayant une passion pour sa fausse indifférence. Tout le monde pense qu'il n'y a aucun rapport. C'est parce qu'il n'y en a pas.

Je nous sers deux grands cafés dans nos tasses respectives. La sienne représente un dragon déguisé en princesse et la mienne, un chaton déguisé en père Noël. On n'a jamais assez d'images de chatons déguisés en pères Noël. De chatons en général.

Le bureau d'Azeline est l'exacte réplique du mien, sauf que son bureau à elle est rangé et qu'il n'y a pas de plante débordant de partout. Trouver ces

locaux était vraiment une aubaine ; malgré un prix élevé, nous avons deux bureaux avec une grande fenêtre et une pièce pour les rendez-vous assistés. À l'origine, les petites pièces attenantes étaient des archives remplies d'étagères et de poussière. Ce n'est pas très grand, mais c'est à nous.

— Comment va Mamie ? demande Az.

— Elle devient folle à l'hôpital, tu la connais. Elle meurt d'envie de décorer tout l'étage. Ayons une pensée pour le personnel soignant qui doit supporter son caractère, déclaré-je solennellement.

Le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvre avec fracas nous fait sursauter.

— C'est mooooooi ! Vous ne devinerez jamais ce que je viens de trouver ! lance joyeusement Clarisse depuis l'entrée.

Az et moi la rejoignons à l'accueil où, encore habillée, elle s'active à tout allumer. Elle n'a même pas enlevé son manteau et chantonne en agitant sa tête coiffée de rouge cerise.

— Tu crois que c'est une boule de poils ? chuchoté-je à ma meilleure amie.

— Ou une bête à plumes. Elle a un don pour les trouver. Quelle couleur elle avait quand elle nous a rapporté le pigeon ?

— C'était à son embauche, ses cheveux étaient vert pomme.

Clarisse est la petite dernière chez Holo's. Dès le début, on a su qu'on ne pourrait pas trouver quelqu'un de plus motivé. Je n'ai jamais vu quelqu'un saturer une messagerie vocale aussi rapidement. À l'entretien, je me souviens l'avoir vue extirper de son énorme cabas un carnet rose fluo orné d'une licorne et du stylo assorti, puis se mettre à noter chaque mot. Littéralement chaque mot. Elle nous a donné sa feuille à la fin, elle avait tout noté et organisé dans un compte rendu. On était obligées de l'embaucher. Elle apporte son grain de folie à l'équipe d'HL avec ses cheveux fruités, son petit nez en trompette et son sourire gigantesque. Heureusement qu'Az était là pour lui poser des questions et réellement écouter les réponses, parce que je n'ai pas été très attentive pendant l'entretien.

— Je vous entends parler de bête à plumes, vous en avez trouvé une ?

— Mon Dieu non, ricane Azeline.

— Alors, ta trouvaille ?

— Ma prochaine perruque sera mauve et longue ! annonce Clarisse, ravie.

Elle est atteinte d'alopécie depuis sa naissance. Elle n'a pas un poil sur le corps ni un cheveu sur la tête. Ce qui explique pourquoi elle arbore des coupes et couleurs de cheveux totalement différentes chaque mois. Ce mois-ci, elle a opté pour un bob écarlate qui lui donne un air « rock » à souhait.

Penchée sur son écran, Clarisse passe en revue nos agendas puis se tourne brusquement vers moi.

— Ton RA 1 avec monsieur Courtois est dans cinq minutes, Elyott !

— Saint bordel ! Je vous laisse !

En faisant attention à ne pas — encore — renverser mon café, je fonce dans mon bureau et reste figée devant. C'est quoi la couleur du dossier de mon client, déjà ?

— Pastille bleue ! crie Clarisse depuis l'entrée.

J'entends Az dire quelque chose qui fait glousser notre secrétaire. Oui, bon, mon manque d'organisation n'est un secret pour personne chez HL. Je farfouille dans le bac à gauche de mon écran et trouve enfin le dossier avec une pastille bleue. Un coup d'œil à mon téléphone m'indique qu'il me reste trois minutes pour tout préparer. Je suis large !

Le dossier sous le bras, j'emporte ma tasse avec moi dans la pièce au fond de mon bureau. À l'intérieur, un ordinateur posé sur une colonne, et des câbles qui montent au plafond relient les murs — qui sont en fait des panneaux réfléchissants — au boîtier branché au PC. Mon client possède une réplique plus petite de ce boîtier. C'est ça qui permettra à la pièce holographique de reproduire l'environnement du client. J'allume tout et enfille mon casque. Je vérifie que le Bluetooth fonctionne avec quelques tests audios rapides puis, satisfaite, je lance la connexion avec le client. Pendant quelques instants, il ne se passe rien puis autour de moi, la pièce vide se remplit lentement d'un bureau dans les tons bruns, de deux chaises puis des personnes assises dedans. L'une d'elles est monsieur Courtois.

Je suis toujours fascinée de voir les hologrammes se constituer sous mes yeux. C'est presque magique. Lorsqu'un bip retentit depuis mon ordinateur, je branche la clé USB qui était dans le dossier et allume mon micro. Il est neuf heures pile poil. Quel talent !

— Bonjour monsieur Courtois, c'est Elyott Thomas d'Holo Ladies. Je vais très rapidement faire les vérifications avec vous. Comme nous en avons parlé, prenez quelques instants pour sortir vos documents ou observer l'extérieur, que je voie si les réglages sont corrects. Je vous demanderai de

cligner des yeux une fois pour oui et deux fois pour non. Le son n'est pas trop fort ?

Deux clignements. Sur l'écran, mes paroles sont retranscrites mot pour mot ; je devrais quand même les relire parce qu'il manque parfois des lettres ou que des mots sont mal écrits. J'ai une pensée pour la pile qui tient chaud à mon clavier. Trois RA retranscrits que je dois relire. Brrr...

— Je vous rappelle que ce rendez-vous assisté est strictement confidentiel et sera copié dans son intégralité sur une clé USB. Elle vous sera remise à la fin de notre rendez-vous de bilan. Je vous rappelle également que vous seul pouvez m'entendre, c'est à la personne en face de vous que vous parlez, ne me répondez pas, expliqué-je.

Monsieur Courtois esquisse un sourire puis le dissimule en se grattant la tête. Il se débrouille très bien. Je profite du fait que le jeune en face de mon client soit penché sur son téléphone pour relire vite fait l'objet du RA. Ah, oui ! Un locataire mauvais payeur, je me rappelle, maintenant.

— Rappelez bien les faits à votre locataire en vous appuyant sur les courriers que vous lui avez envoyés. Si vous êtes prêt, monsieur Courtois, c'est à vous.

Mon client inspire puis se racle la gorge pour attirer l'attention du jeune. Monsieur Courtois espère pouvoir régler ce litige à l'amiable et ma mission aujourd'hui, c'est de l'y aider. J'adore mon boulot !

Ye-Jun

Boum ! boum ! boum !

J'ouvre les yeux soudainement et les referme très vite. Foutue lumière. Il y a quelque chose d'étrangement joyeux dans ce tambourinage, et j'imagine tout à fait Peter s'amuser comme un fou de l'autre côté de la porte. Je vais l'étrangler, ce con. Attendez, quel jour on est déjà ?

— Merde !

On est lundi et d'après mon téléphone, j'ai une demi-heure de retard. Je devrais déjà être prêt à courir. Qu'est-ce que j'ai foutu avec mon réveil ? Je ne me souviens même pas de l'avoir entendu sonner.

Je fais trois pas vers la porte et baisse les yeux sur mon boxer tendu. Je change de trajectoire et pioche un jogging dans mon placard. Il est hors de question d'accueillir Peter avec une érection matinale, il ne me laisserait jamais oublier ce genre de détail. Son cerveau est trop intelligent pour son propre bien. Sans surprise, le visage boudeur de Peter m'attend sur le palier. La tête enfoncée dans son sweat à capuche trop grand, il croise ses bras. Il a l'air bien réveillé, lui.

— T'as vraiment une sale gueule ! Nuit agitée ? J'espère qu'elle portait des lunettes pour t'avoir fait oublier notre footing du lundi. Tu me la présentes ? se moque-t-il.

— Désolé, mec. Laisse-moi prendre un café, lâché-je la voix enrouée de sommeil en ignorant sa question.

— Je vais m'en faire un aussi, vu que tu ne proposes pas !

Il ricane quand je réponds par un doigt d'honneur et le laisse trouver le chemin de la cuisine ; il a l'habitude. Je retourne dans ma chambre et enfle un t-shirt puis une veste légère avant de le rejoindre. Peter et moi, on bosse ensemble. En réalité, je bosse pour lui, c'est sa boîte informatique, mais il préfère ignorer ce détail. Je le retrouve dans la cuisine, affalé sur l'un des tabourets du comptoir et le nez dans son téléphone. Entre sa capuche relevée et ses traits de gamin, on ne peut pas rater le fait qu'il est beaucoup plus jeune que moi. On a dix ans d'écart, exactement. Peter est un putain de génie. Il vit juste sur une autre planète parfois, mais on s'y habitue vite.

Il lève les yeux de son écran, comme s'il était choqué de me voir. Il a cette capacité de se concentrer sur quelque chose si fort qu'il en oublie le

reste du monde. Avant même qu'il n'ouvre la bouche, je sais qu'il va dire une connerie. Ses yeux pétillent d'avance.

— Tu as rêvé de moi cette nuit ?

— Ça te ferait trop plaisir.

— D'une femme à lunettes, alors ?

— Ta gueule. On y va ou tu es trop fatigué par ta jeunesse ?

Il se renfrogne, et je lui adresse mon plus beau sourire de salaud. Peter sait très bien que j'ai un faible pour les lunettes sur le visage d'une femme. Je trouve ça sexy. Il m'emmerde bien assez avec ça pour que je sois obligé de lui rappeler sa grande jeunesse, même si parfois, il est plus mature que moi. Par exemple, il sait déjà quelle femme il veut épouser, où il veut l'emmener en lune de miel — à Bali — et quel type de maison ils achèteront.

Peter, en plus d'être le développeur de notre boîte, accepte des projets en free-lance si ça l'intéresse. Et depuis qu'il a été engagé par une start-up l'année dernière, il ne jure que par la co-gérante de la boîte. Je ne connais même pas son nom ni celui de la boîte, Peter a peur que je lui vole sa future femme. Il est un peu dingue. D'ailleurs, je le suspecte d'avoir des activités secrètes à côté.

Il termine sa tasse et me tend ses clés avec une expression suppliante. Habitué à ses caprices, je les prends sans faire de commentaires. Peter est le genre de type qui aime bien se faire conduire, même si on prend sa voiture à chaque fois. Tant qu'il peut participer au choix des musiques. Lui et moi avons relativement les mêmes goûts, heureusement. Ce matin, il choisit une valeur sûre, un album de U2.

En chemin, on s'arrête au feu qui est devant la fac de médecine, là où Peter et moi nous sommes rencontrés en première année. Assis au fond de la classe à taper sur son PC toute la journée et à parler tout seul, il a vite été mis de côté par les trous du cul de ma promo, sûrement à cause de leur différence d'âge évidente. Ils ne me portaient pas particulièrement dans leur cœur non plus. J'étais constamment en colère à cette période et incapable de garder mon calme pendant une conversation. Peter et moi n'avons pas échangé un mot pendant des mois, puis le miracle du hasard a fait qu'on s'est retrouvés en binôme sur un projet. Et il a décidé qu'on serait meilleurs potes. Vous imaginez bien que je n'étais pas d'accord, mais il est têtu. Il s'est accroché, jusqu'à aujourd'hui. Je suis toujours en colère, mais je suis moins seul.

Quand j'ai abandonné la fac pour faire de l'informatique, il m'a suivi. C'est là que j'ai compris à quel point il était différent. Ce type s'était inscrit en médecine parce qu'il s'ennuyait. Qui fait ça, sérieusement ?

— *GZZ GZZ...*

Je tourne la tête vers Peter qui parle dans son poing comme s'il tenait un talkie-walkie.

— La Terre appelle Jun. *GZZ GZZ...* Vous me recevez ?

— T'es allumé, ricané-je.

— On va courir ou tu continues à fixer cette vitre ? À choisir, tu pourrais me fixer moi, ça te fera toujours une vue plus intéressante !

— Désolé mec, t'es pas mon genre.

J'arrête le moteur, et il sautille presque hors de la voiture. À voir son énergie, je suis déjà fatigué. Pourquoi est-ce que j'ai accepté de courir avec lui le lundi matin déjà ? Je sais qu'une fois que mon corps sera chaud, je pourrai me vider la tête. En ce moment, je n'arrête pas de penser à la disparition de la fille d'une cliente. Elle ressemble tant à Hyun-Ae...

— Je mets le chrono, on court vingt minutes. T'es prêt ? lance Peter en faisant des ronds avec ses chevilles.

— Ouais, ouais, grogné-je sans enthousiasme.

— C'est parti !

Il n'a même pas fini sa phrase qu'il détale comme un lapin. Si je ne sais pas pourquoi je cours, je sais ce qui motive Peter. Il veut un corps d'athlète pour plaire à sa future femme. Il s'est mis en tête que son corps trop mince ne lui plairait pas. C'est ridicule. Ses mères pensent pareil, mais encore une fois, il est super têtue. Alors je l'accompagne.

À cause de l'heure matinale, il n'y a presque personne à l'extérieur, à l'exception de quelques propriétaires de chiens. Le soleil est à peine levé et ça se sent, on sort tout juste de mars et même si les rayons sont chauds, l'air est glacé. J'accélère le pas pour me réchauffer. Rapidement, le froid et le rythme cadencé de mes pas font disparaître mes pensées. Diable ! Ça fait un bien fou. Je me surprends même à sourire à une vieille dame assise sur un banc. Finalement, c'est pas si mal de courir.

Après deux sessions de vingt minutes entrecoupées de petites pauses, nous retournons à la voiture. Habituellement, on déjeune en terrasse au café qui fait l'angle, mais aujourd'hui, il fait vraiment trop froid. On s'installe à l'intérieur, laisse Peter prendre la moitié de la carte avant de choisir un croissant, une assiette d'œufs brouillés et un café pour moi. Peter

commande toujours plus quand c'est moi qui paie. Ce qui est le cas aujourd'hui. L'enfoiré n'oublie jamais ce genre de trucs.

— Tu vois toujours le vendeur de la bague disparue ? demande-t-il, la bouche pleine de chocolat.

— Ouais, mercredi. J'espère vraiment qu'elle n'est pas volée.

— T'as déjà eu de la chance de voir l'annonce. Elle était là depuis plusieurs semaines, non ?

— Ouais, il a renouvelé l'annonce juste quand je regardais le site. Un coup de bol. La photo qu'il a mise est à moitié floue et la bague est moche, c'est pas étonnant qu'elle n'ait pas été vendue avant.

La mère d'Iris m'a expliqué que lorsque sa fille a fugué, c'était le seul objet qu'elle avait emporté avec elle. Pas de vêtements, mais une bague de famille destinée à être sa bague de mariage. Si le vendeur est un voleur, il n'est pas très discret. Je penche plutôt pour l'hypothèse où Iris la lui a confiée pour se faire du liquide. C'est la seule piste que j'ai depuis des mois.

— Ye-Jun, détective privé, me charrie Peter.

— Je t'emmerde. Et c'est Jun tout court. Si la bague me file sous le nez, je ne sais pas où chercher ailleurs.

— Pourquoi sa mère ne fait pas un signalement à la police ?

— Parce que c'est sa troisième fugue et qu'elle ne veut pas que son père l'apprenne.

— Sympas, les relations familiales.

— Et t'as pas vu la mère, elle vit dans un autre monde.

— Espérons qu'il ne la vende pas avant, alors !

Je hoche la tête, frustré par l'attente. Si j'insiste trop, il risque d'annuler notre rendez-vous, et j'ai promis à madame Franz de retrouver sa fille. Ce qui au départ était une intervention informatique de routine chez une cliente s'est vite transformé en enquête amateur. Quand j'ai vu son visage, je n'ai pas pu m'empêcher d'imaginer que c'était le destin qui me donnait une seconde chance.

Une seconde chance pour arriver à temps, cette fois-ci.

Peter, qui ne rate jamais une occasion de raconter des conneries, doit sentir le changement d'humeur chez moi parce qu'il me regarde soudain avec sérieux. Qu'est-ce qu'il va me pondre, encore ?

— Que penses-tu de devant la fenêtre ?

— Je ne mettrai pas ton foutu portrait dans mon appartement, Peter !

Allez savoir pourquoi, il s'est mis en tête que comme je n'avais pas de photo de lui chez moi — il n'y a que des photos de mes parents et de ma sœur — il fallait absolument y remédier. Peter a fait imprimer plusieurs portraits. Il est décidé à en accrocher un chez moi, mais je refuse de voir sa tronche dès le matin. Il hausse les épaules, l'air de dire que je fais le mauvais choix. Il part trop loin dans ses délires.

Son téléphone vibre et lorsqu'il baisse les yeux sur son écran, ses traits s'illuminent comme un foutu sapin de Noël.

— Oh ! Il y a un bug sur le logiciel de ma future femme ! s'exclame-t-il, faussement surpris.

— Franchement, mec, tu crois pas que tu exagères ?

Un peu trop souvent, il fait planter le logiciel de la nana qu'il veut épouser. Juste pour avoir l'occasion d'aller la voir et de sauver sa journée. C'est un peu flippant comme façon de faire. Si je ne connaissais pas Peter aussi bien, j'y aurais mis mon grain de sel, mais il ne ferait pas de mal à une mouche. Ce type a le cœur sur la main.

— Elle ne veut pas sortir avec moi parce que je suis trop jeune, chouine-t-il avec un regard triste.

— Tu es sûr que c'est la raison ?

— Oui. Elle me le répète à chaque fois. Mais à plusieurs reprises, je l'ai vue me reluquer puis détourner le regard, comme si elle ne l'avait pas fait volontairement. Je lui plais j'en suis si sûr ! J'ai bien étudié les signaux et fais des recherches sur l'attirance !

Ça, je n'en doute pas une seconde. Son éclat de voix a fait fuir les oiseaux qui somnolaient dans un arbre, je les observe distraitement puis me concentre à nouveau sur lui.

— C'est étrange qu'elle refuse, si c'est vrai, commenté-je, intrigué malgré moi.

— C'est bien le problème ! Je veux savoir pourquoi elle me trouve trop jeune ! C'est la femme de ma vie, elle doit apprendre à communiquer avec son futur mari !

— T'es vraiment perché, tu sais !

— Si tu étais amoureux, tu comprendrais !

Je salue sa remarque avec ma tasse de café. Amoureux ? Ce n'est pas près d'arriver. J'ai été amoureux au lycée, et je n'ai jamais ressenti quelque chose s'en rapprochant depuis.

OceanofPDF.com

Elyott

J'en suis à mon cinquième tour de la pièce lorsque je décide que mon client s'est assez laissé marcher sur les pieds. Son locataire, en plus d'être particulièrement malpoli, n'a pas l'air décidé à se montrer raisonnable. Monsieur Courtois n'ose absolument rien lui dire. Il n'a fait que subir son désintérêt et répéter mot pour mot ce que je lui ai suggéré. Mais je viens d'avoir un éclair de génie. Un qui ne plaira pas à mon client.

— Ses parents sont garants, n'est-ce pas ? demandé-je à l'oreillette.

Le client cligne deux fois des yeux. Hum... bizarre. Je suis sûre d'avoir lu le dossier avec la signature d'un garant. Je feuillette rapidement le contrat de location. Ah ! Sa mère est garante, mais leurs relations sont mitigées. Je lève la tête en souriant comme une maniaque.

Oh, mon gars, tu vas plier !

— Je sais que vous ne voulez pas de conflit avec votre locataire, monsieur Courtois, mais je suis déjà étonnée que vous n'ayez pas fait la demande avant. C'est dans votre droit. Allez-y, demandez-lui si sa mère est au courant.

L'idée n'a pas l'air de l'emballer. Son visage blanchit et très vite, de petites gouttes se forment sur son front. Allons bon, c'est quoi cette réaction ?

— C'est à ce genre de situation que servent les garants. J'insiste, monsieur Courtois.

Il hoche la tête plusieurs fois puis semble remarquer ce qu'il fait et s'arrête. Il grimace et se lance enfin.

— Votre... mère est-elle au courant de ce retard ? balbutie-t-il faiblement.

L'effet est immédiat sur le jeune. Son visage détendu jusqu'à présent se remplit de colère et de dégoût. Hum... sujet sensible ?

— Je vous interdis de parler de ma mère ! C'est dégueulasse !

Je laisse monsieur Courtois bredouiller des excuses à propos de sa brève relation avec la mère du jeune. Mais enfin, quel petit cachottier ! Voilà pourquoi il lui marche sur les pieds ! Ce petit détail n'est PAS noté dans mon dossier, par contre.

— Monsieur Courtois, dis-je pendant que le jeune continue à l'engueuler, je sais que ça ne me regarde pas, cependant, votre locataire a signé un

contrat. Si vous n'arrivez pas à une entente avec lui ou sa mère, peu importe les raisons, vous devrez passer par la justice.

Je vois bien que mon client est partagé, mais je ne peux pas prendre la décision à sa place. Surtout qu'il ne doit pas avoir envie de parler de sa relation avec la mère du jeune. Que de rebondissements pendant ce RA !

— Je suis désolé, Louis, vraiment. Mais j'ai besoin de cet argent. Si vous ne pouvez pas payer, je serai obligé d'appeler ta... euh votre mère.

— C'est bon, OK ! Je vais payer ! L'appellez pas !

— Eh bah voilà ! lancé-je, ravie pour mon client. Comment va-t-il vous régler ?

— Comment voulez-vous faire le règlement ? répète mon client, qui semblait lui aussi se poser la question.

— Par chèque, marmonne-t-il en sortant un carnet tout neuf de son sac.

Je profite du fait que le locataire soit en train de remplir le chèque pour féliciter mon client. Le pauvre a le visage tout trempé, et ses mains ont laissé des taches sur les feuilles posées sur son bureau. Mais il a tenu et obtenu gain de cause. J'espère juste que le chèque ne sera pas refusé en banque.

La session se conclut et quelques minutes après, je ferme la connexion. L'hologramme disparaît immédiatement sans bruit. Il ne reste que le ventilateur du boîtier et du PC qui tourne à plein régime. Je récupère la clé USB en notant l'heure de fin et la glisse dans le dossier. Clarisse se chargera de lui proposer un rendez-vous de bilan. Peut-être que j'en saurai plus sur son petit secret à ce moment-là.

Je glousse toute seule et ouvre le compte rendu, décidée à me montrer sérieuse aujourd'hui. Lorsque j'arrive à la fin, je n'y ai presque pas touché. Je ne suis pas beaucoup intervenue, en même temps ; pauvre monsieur Courtois. Je suis toujours en train de glousser lorsque Clarisse accompagne un premier client pour un rendez-vous de bilan. Je retrouve mon masque professionnel rapidement et enchaîne trois rendez-vous pratiquement identiques.

Je termine de griffonner un smiley qui tire la langue sur un post-it pile-poil quand Clarisse se matérialise devant mon bureau.

— C'est pour moi ? demande-t-elle en pointant le dossier à pastille bleue. Le RA s'est bien passé d'ailleurs ?

— Ouai. Il est tout à toi. Et c'était pas mal. Le client a eu gain de cause, en tout cas, précisé-je.

— Parfait. Je l'appellerai pour le bilan.

Clarisse reluque mon tas de comptes rendus à trier et à ranger. Je me tortille sur ma chaise.

— Je m'en occupe aujourd'hui, d'accord ?

— Tu as déjà dit ça la semaine dernière, se moque-t-elle. Tu as besoin d'aide ?

Cette secrétaire d'amour. Je suis tentée de lui dire oui, mais honnêtement, je suis juste une fainéante. Je secoue négativement la tête, et elle sort de sa démarche sautillante. Clarisse ne marche pas, elle sautille. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien. Je pense qu'elle voit des choses que nous ne voyons pas.

Elyott, les comptes rendus !

J'en attrape un, mais mon regard tombe malencontreusement sur l'horloge de mon ordinateur. Oh, non ! Il ne me reste QUE cinq minutes avant la pause de midi. Quel dommage !

Quelle hypocrite !

Sans un regard de regret, je replace le tas là où il était et m'étire sur ma chaise en grognant de plaisir.

C'est comme ça que Clarisse me trouve : les bras en l'air, mon nombril la saluant, le visage affichant une expression orgasmique. Elle lève les sourcils sans commenter. Franchement, on n'aurait jamais pu trouver une meilleure secrétaire.

— Je viens d'avoir l'appel d'un jeune, il avait l'air paniqué, sa demande est urgente. Comme ton premier rendez-vous de l'après-midi a été annulé, tu peux le recevoir ? Il voudrait profiter de notre offre découverte pour les moins de vingt-cinq ans.

J'avais totalement oublié qu'un rendez-vous était annulé, j'ai failli passer l'après-midi à lire des comptes rendus, dis donc !

— Oh c'est top ! On en a si rarement ! C'est pour quel RA ? demandé-je, l'air de rien.

— Une vente d'un bijou de famille à un particulier.

— JE PRENDS ! m'exclamé-je, un peu trop enthousiaste.

— Super, je le rappelle immédiatement.

Clarisse ricane parce que je n'ai pas bougé de ma position et file à l'accueil. C'est officiellement la pause repas. Je me faufile jusqu'à la porte du bureau d'Az qui me regarde arriver, les yeux plissés par-dessus son écran. Ses doigts tapent en cadence sur son clavier et j'admire sa dextérité à

toute épreuve. Je tiens cinq secondes sans ouvrir ma bouche, puis pose une fesse sur son bureau et craque.

— C'est l'heure de manger ! Je ne sais pas toi, mais je mangerais bien un burrito à midi.

Je tapote mon menton d'un doigt comme si je réfléchissais à la question. C'est faux. J'ai envie d'un burrito depuis deux heures déjà.

— Tu joues si mal la comédie, Elyott, répond-elle les yeux rieurs.

— Ça veut dire oui ?

— Hum.

— T'es en train de réfléchir à ce que tu as mangé ce week-end, je le vois dans tes yeux ! Tu peux t'accorder des écarts de temps en temps !

Je sais que c'est une cause perdue. Azeline est si stricte avec elle-même qu'elle ne se laisse aller qu'à partir d'un verre et demi d'alcool. Donc, en semaine, elle ne s'autorise rien. Elle a l'air heureuse de ce fonctionnement, mais quelquefois, j'ai l'impression qu'elle le fait plus par habitude qu'autre chose. Alors je joue le rôle du serpent, mais elle craque rarement.

Si elle le faisait pour elle, je laisserais ma meilleure amie tranquille, mais je sais pertinemment que tout ce qu'elle s'impose, c'est à cause de sa mère. Rien que de penser à cette femme, les jurons s'empilent dans ma gorge et je les retiens avec peine.

— Non, merci, dit-elle finalement.

Avant de commencer à insulter sa mère — à voix haute —, je la laisse à ses e-mails, récupère mon sac et mon manteau puis sors. Clarisse mange en général à l'extérieur avec des amis et elle est déjà partie.

HL se trouve dans une rue peu passante et assez éloignée des bruits de la circulation. J'inspire profondément l'air frais et souris lorsqu'un rayon de soleil vient chatouiller mon nez. Bientôt, il fera assez doux pour se permettre de porter une veste. Je trouve les manteaux d'hiver terriblement inconfortables.

Lorsque j'arrive à hauteur du restaurant, l'odeur d'oignons et de viande s'impose à mes narines ravies ; je passe rapidement commande en envoyant un message à Mamie pour savoir si tout va bien. Sa réponse contient uniquement des emojis « pouces levés » et un smiley. Je pouffe parce que je sais qu'elle dit ça pour me rassurer, elle déteste les hôpitaux. En même temps, quelle idée de grimper aux arbres pour récupérer un chaton à son âge ? Déjà, de plus près, elle s'est rendu compte que c'était un vieux matou, grincheux qui plus est. Et après avoir essayé de l'amadouer en minaudant

des cajoleries, la branche sur laquelle elle tenait en équilibre s'est cassée. Mamie s'est retrouvée avec des broches dans le bras et une cheville foulée. J'ai assisté à la scène depuis ma voiture que je garais. Le chat, lui, est descendu sans son aide, lançant un miaulement de dédain à l'atterrissage. J'ai rarement vu un chat aussi malpoli !

Je retourne à mon bureau, et croise Clarisse, en train de noter quelque chose dans son carnet — une horreur bleu néon orné de cochons volants — l'oreille vissée à son téléphone. On échange un sourire quand je dépasse le comptoir pour aller dans le couloir. Mon bureau est la première porte à gauche. J'ai juste le temps de poser mon sac avant que mon fixe ne sonne. Mon client est arrivé. Je donne le feu vert à Clarisse pour qu'elle le guide jusqu'à mon bureau, et ouvre mon logiciel pour créer une nouvelle fiche client. L'ingénieur que nous avons engagé avait beau passer son temps à manger Az du regard, je trouve qu'il a fait un super boulot. L'outil est simple et clair, facile à manipuler et adapté à notre concept. Je suis presque sûre que son prix était bien plus bas que ce qu'il facture d'habitude. Il semblait littéralement fasciné par ma meilleure amie. Comme je le comprends.

Le jeune homme qui se présente à mon bureau ne doit pas avoir beaucoup plus que la vingtaine. Ses cheveux bruns bouclés courts partent en tous sens, lui donnant l'air de sortir d'un ouragan. Il s'avance avec détermination et sourit. Je me lève pour lui tendre la main.

— Monsieur Bachelot, je présume ? Enchantée, asseyez-vous.

Sa main moite serre la mienne sans assurance. Nerveux, il déglutit en hochant la tête plusieurs fois.

— Oui, merci de me recevoir.

— J'ai quelques formalités administratives à remplir avant d'entrer dans le vif du sujet. Notre secrétaire vous a indiqué le temps moyen d'un premier rendez-vous ?

— Oui, oui, et je travaille à dix-huit heures, donc il n'y a pas de problème.

— Parfait, souris-je avant de me tourner vers mon fichier vide. Pourriez-vous me donner votre nom, prénom et vos coordonnées, s'il vous plaît ?

Rapidement, je remplis la fiche avec ses informations. Heureusement qu'elle est courte. Arrivent les questions qui concernent sa demande. Son attitude, nerveuse jusqu'ici, se ternit légèrement, l'inquiétude remplissant ses traits et plissant ses yeux.

— Je veux vendre une bague ancienne. Je rencontre un potentiel acheteur mercredi.

— J'ai cru comprendre que c'était le premier à vous contacter.

— C'est ça. Je ne peux pas me permettre de rater le rendez-vous, rit-il, amer.

— Je comprends tout à fait. Votre demande est assez simple, en soi. Je vais vous expliquer dans un instant comment fonctionne un rendez-vous assisté, puis j'aurai quelques papiers à vous faire signer.

Il hoche la tête et attend patiemment que j'aie terminé de remplir et d'enregistrer sa fiche. Dans mon tiroir, je prends le boîtier test et l'allume.

— Si vous voulez bien vous lever, on va dans la salle holographique juste ici, expliqué-je.

De la main, je l'invite à me suivre vers la porte fermée au fond de mon bureau. L'intérieur s'allume quand nous entrons, et mon client plisse les yeux à cause de la couleur blanche des panneaux réfléchissants. Je lui tends le boîtier test et l'oreillette qui était fixée dessus.

— Lors d'un rendez-vous assisté, vous avez sur vous ces deux éléments. Le boîtier holographique, c'est ce qui va permettre à l'ordinateur ici...

Je lui désigne le PC posé sur la colonne, branchée au même boîtier que le sien.

— ... de reproduire en image ici votre environnement, sur à peu près deux mètres de diamètre. Je pourrai voir autour de vous et vous entendre ; de votre côté, vous pourrez uniquement m'entendre via l'oreillette.

Malgré mon explication, il fronce les sourcils, ayant visiblement du mal à imaginer le fonctionnement. Je ne suis pas surprise, personne ne comprend mes explications. Pourtant, je les travaille quotidiennement !

— Venez, je vais vous montrer.

J'allume l'ordinateur et le boîtier jumeau, puis sors de la pièce, suivie de mon client. Je lui montre le voyant qui indique qu'il est allumé, il clignote rouge.

— Il clignote pour vous indiquer qu'il n'y a aucune connexion possible, comme une erreur. Attendez-moi ici et dites-moi quand il passe à l'orange.

De retour dans la salle holographique, je lance une connexion avec le boîtier test et entends mon client confirmer que le voyant a changé de couleur. Depuis la porte, je lui lance un sourire — j'adore cette partie de la présentation — puis attends.

— Il est vert, maintenant, remarque-t-il.

— Vous pouvez venir dans la salle holographique.

Dans mon dos, le grésillement typique de l'hologramme qui se dessine dans la pièce résonne. Je me pousse pour laisser entrer mon client. Je cache un rire en le voyant hésiter à entrer. Ils font tout ça. Pourtant, la qualité de l'hologramme est peu réaliste, mais assez, il faut croire. Pour lui indiquer qu'il n'y a aucun danger, je fais le tour de la pièce, marchant à travers l'hologramme sans perturber l'image plus que ça.

— C'est incroyable, lâche-t-il, impressionné.

Mon bureau est reproduit à l'identique de mon tas de feuilles désordonnés jusqu'aux plantes qui décorent mes étagères.

— N'est-ce pas ?

Je sais que je souris comme une gamine, mais c'est le résultat de plusieurs mois de travail et de plusieurs nuits d'insomnie. J'assume complètement ma fierté enfantine.

— C'est comme si vous étiez présente au rendez-vous.

— C'est exact. Je peux observer les expressions de la personne en face ou à côté de vous et vous guider tout du long. Je ne pourrai pas parler à votre place ni vous dicter chaque mot, c'est une session de coaching, après tout. Il y a un rendez-vous de bilan à la suite.

Contrairement à mes clients habituels, il n'a pas l'air emballé par ma dernière phrase. À son âge, ça ne m'aurait pas enjaillée non plus.

— Il n'est pas obligatoire, rassurez-vous.

— D'accord... OK, OK. Je dois signer quelque chose ?

— Oui, allons-y. C'est un brin fastidieux, mais comme vous allez avoir en votre possession un boîtier avec beaucoup de valeur, je suis obligée de vous faire signer des clauses de confidentialité et d'apposer une caution sur votre carte bancaire.

— Votre secrétaire me l'avait expliqué, oui.

— Allons-y. Vous voulez un café ?

Ye-Jun

Je me gare devant chez mes parents, fatigué de la journée passée devant mon écran d'ordinateur. Je pensais refuser la proposition de ma mère pour venir manger ce soir, mais ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée. Il n'y a rien de plus apaisant que d'entrer dans la maison où ma soeur et moi avons grandi. Malgré tout, lorsque j'entre chez mes parents, j'ai un pincement au cœur à la vue des photos accrochées au mur.

— Hyun-Ae était photogénique, contrairement à toi, se moque gentiment mon père qui a dû entendre la voiture.

— Tu as raison. Salut, papa.

— Ye-Jun ! Tu es arrivé !

Ma mère se jette à mon cou, dans des effluves épicés mêlés à son parfum de rose. Par-dessus son épaule, mon père m'adresse une grimace faussement horrifiée. Merde... elle a encore cuisiné un truc coréen ?

— On ne va pas rester dans l'entrée, quand même ! Venez, j'ai préparé du kimchi ¹ ! s'exclame-t-elle fièrement.

Mon père et moi partageons une expression inquiète. Mes parents sont français, mais contrairement à mon père, qui est né ici, ma mère est née en Corée du Sud. Elle n'y a cependant vécu que quelques années avant d'arriver ici. On n'a pas tous les détails, mais elle a été élevée à la française et n'a plus jamais eu de contact avec ses parents.

Elle ne connaît rien de la culture, pourtant elle est fascinée par la bouffe coréenne depuis qu'elle est tombée sur les séries coréennes. Ma sœur et moi en avons fait les frais — et quelques indigestions — au collège et au lycée. Ma mère aime cuisiner et elle n'abandonne pas si facilement une passion. Concernant celle-ci, je ne serais pas triste si ça arrivait.

— Je vous vois grimacer tous les deux ! nous accuse-t-elle. J'ai goûté avant et cette fois, je vous promets que c'est très bon !

— On te croit, mon amour. Allez, à table ! tempère mon père, qui m'adresse un clin d'œil discret.

Pour sa défense, ma mère avait raison. Le kimchi est pas mal du tout, plein de saveurs et relevé à souhait. C'est délicieux et accompagne parfaitement le riz sauté à la viande.

Est-ce que Hyun-Ae aimait manger épicé ? Pourquoi est-ce que je ne me souviens pas de ce détail ? Ma fourchette se fige en l'air. Ma mère et ses yeux de faucon me fixent avec intensité, puis elle comprend à qui je pense et prend subitement ma main.

— Parle-moi, Ye-Jun, quémande-t-elle.

Pour faire honneur à ses origines et avec le soutien de mon père, ma mère a choisi de nous donner les prénoms de ses parents. C'est quasi la seule chose qu'elle sait d'eux, avec le fait qu'ils sont morts très tôt. Comme les prénoms coréens sont composés de deux parties, je m'appelle Ye-Jun et ma sœur Hyun-Ae. Mais je préfère Jun.

— C'est juste que je me demandais si Hyun-Ae aurait aimé le kimchi, expliqué-je, la gorge nouée.

Il y a dix ans, ma sœur, ma cadette de quatre ans, est décédée des suites d'un grave accident de voiture. Quelques heures après être arrivée à l'hôpital, elle est tombée dans le coma et n'en est jamais ressortie. Elle avait tout juste vingt ans et j'étais à l'autre bout du monde, ignorant ce qui se passait ici.

— Oh...

— Elle aurait détesté, assure mon père en riant. Elle se serait plainte de la couleur bizarre et aurait râlé parce que ça lui aurait piqué la langue.

Le visage de ma mère s'illumine d'un sourire amusé. C'est vrai que Hyun-Ae trouvait la nourriture coréenne étrange. Elle était plutôt branchée fast-food.

— Elle aurait trouvé le moyen de finir au McDo juste après manger, ajouté-je.

Cette fois, mon père éclate de rire devant le froncement de sourcils de ma mère. Je les écoute se chamailler d'une oreille et me ressers de kimchi, sans réussir à déloger la boule de regret qui s'est installée dans ma gorge.

Après ça, nous échangeons des banalités ; mes parents demandent des nouvelles de Peter et de sa vie amoureuse. Ils ont une obsession pour nos vies amoureuses, c'est même leur sujet favori. C'est dommage pour eux puisqu'il ne s'y passe rien d'incroyable. Ma sœur aurait été déçue de ne pas pouvoir me faire chanter comme au lycée. Je sens un rictus relever mes traits pour dissimuler mon amertume. C'est d'ailleurs à cause d'elle que j'ai développé ce tic agaçant.

Mes parents ont préparé un plateau avec des tasses et du café chaud. Nous avons adopté un rituel après la mort de Hyun-Ae. Elle adorait plus

que tout passer du temps le nez au soleil et comme c'était encore possible à l'époque, ils ont gardé ses cendres afin de les répandre dans un parterre de fleurs situé au fond du jardin, là où est restée sa chaise longue préférée. C'est là que nous nous dirigeons tous les trois vêtus de nos manteaux.

Au départ, je n'arrivais pas à y aller avec eux. Mais petit à petit, j'ai fini par chérir ces moments. Quelqu'un raconte un souvenir, heureux ou non, avec Hyun-Ae. C'est comme une de thérapie familiale douce.

Aujourd'hui encore, je me sens toujours coupable et donnerais cher pour remonter le temps. Ils n'ont jamais compris pourquoi je réagissais ainsi. Je n'aurais rien pu faire pour ma sœur, l'accident de voiture avait été bien trop brutal pour qu'elle eût une chance de se remettre, les médecins avaient été formels. Mais il y a cette petite voix insidieuse en moi qui n'arrête pas de penser à l'appel manqué de mes parents. Et si j'avais répondu à mon téléphone ce soir-là, il y aurait eu une possibilité que j'arrive à temps pour lui dire adieu. Mes parents m'assurent que ça aurait été impossible, mais dix ans après, la voix est toujours là.

La main fraîche de ma mère me sort de mes pensées morbides. Je lui souris avec tristesse. Ses yeux brillent de larmes contenues. C'est à son tour de raconter un souvenir.

— Vous étiez dehors, Hyun-Ae avait 5 ans et toi 9. Vous jouiez à votre jeu préféré de docteur. Comme d'habitude, c'est ta sœur qui faisait la patiente, avec un bras cassé, je crois. Mais ce jour-là, elle était déterminée à échanger vos rôles. Vu vos caractères à tous les deux, le ton est vite monté, ironise ma mère. Hyun-Ae est venue me chercher dans le salon en larmes, clamant qu'elle ne pouvait pas être docteur parce qu'elle était une fille. Je me rappelle m'être étonnée de cette raison, parce que nous avons toujours fait attention à vous mettre sur un pied d'égalité, peu importe votre sexe.

— C'est vrai, je me souviens de nos discussions sur le sujet, ajoute mon père, mélancolique.

— Je suis venue te voir, Ye-Jun, tu boudais au fond du jardin, l'air plus attristé qu'énervé. Lorsque je t'ai demandé la vraie raison pour laquelle tu ne voulais pas que ta sœur joue le docteur, tu m'as répondu la plus adorable des réponses, que ce n'était pas son rôle à elle de prendre soin de toi, mais l'inverse. En tant que grand frère, il était de ta responsabilité de soigner ta sœur. Je t'ai pris dans mes bras, mon cœur empli de fierté et d'amour. Vous avez changé de jeu après, car tu avais compris que Hyun-Ae avait mal interprété ta réaction.

Je me rappelle vaguement cette histoire. C'est vrai que nous jouions énormément ensemble. Il y a toujours eu une part de moi qui voulait être médecin, pour être capable de la protéger. J'enlace ma mère et ses yeux brillants me serrent le cœur. Je déteste voir autant de souffrance à l'intérieur de son regard d'ordinaire si rieur. Nous restons un moment assis au fond du jardin, sans parler. Profitant simplement de l'air frais et du bruit du vent dans les arbres. Finalement, nous regagnons la cuisine et rangeons sans briser ce silence, sans trouver les mots, mais sans vraiment les chercher. L'absence de Hyun-Ae est toujours plus douloureuse dans ces moments-là. Sa grande gueule et ses éclats de rire me manquent. Je réalise à quel point ma mâchoire est contractée quand mon père pose sa main sur ma nuque. J'inspire pour détendre mes muscles et l'enlace brièvement d'un bras. Elle nous manque à tous.

— Tu veux un autre café, mon chéri ? demande ma mère habituée à mon addiction préférée.

— Non, je dois y aller, c'est gentil, maman.

— Je t'aime fort, mon grand, souffle-t-elle en essuyant une larme.

— Moi aussi, maman.

Elle dépose un baiser sur ma joue et jette un regard amusé vers ma couette nouée à l'arrache. Elle approuve totalement mes cheveux longs, même si je les attache trop à son goût. Je leur dis au revoir et m'éclipse ; mon lit n'aura jamais été aussi attirant qu'à cet instant.



Il est huit heures du matin et je me sers déjà mon second café. Je cogite comme si c'était ma fille qui avait disparu, et la sensation me rend nerveux. J'ai encore deux heures devant moi et soupire dans ma tasse. Au moment où je la porte à mes lèvres, mon téléphone sonne. C'est la mère d'Iris.

— Bonjour, madame Franz, tout va bien ?

— Bonjour. Oui, rassurez-vous ! C'est que je n'arrive pas à lancer mon logiciel de compta, vous auriez un moment ?

Je fais le tour des possibilités simples avec elle, mais rien n'y fait, il ne se lance pas. Il faut que j'en parle à Peter, c'est lui le concepteur. Madame Franz n'habite pas loin du centre-ville, j'ai largement le temps de passer pour voir ce qui déconne avant d'aller à mon rendez-vous.

— Je suis en ville aujourd'hui, je peux passer jeter un œil ?

— Ah oui, absolument ! Je vous attends pour quelle heure ?

— D'ici une demi-heure, ce serait bon pour vous ?

— Absolument ! Je vais préparer du café.

Je me retiens de lui dire qu'une troisième tasse ne va pas arranger mon état de stress, je ne veux pas l'inquiéter davantage.

Juste après avoir raccroché avec elle, je lance un appel pour Peter et mets le haut-parleur. J'emporte mon téléphone dans la salle de bain et le pose sur le lavabo en équilibre précaire. Je viens de retirer mon élastique quand il décroche.

— T'es matinal, aujourd'hui ! s'exclame-t-il, surpris.

— Je n'arrivais plus à dormir. Je passe chez madame Franz ce matin, son logiciel a encore planté, va falloir que tu lui changes.

Je passe un coup de brosse pour démêler mes cheveux et les relève pour les attacher à l'identique. Mes gènes maternels m'ont donné des cheveux noirs lisses naturellement brillants, mais bon sang, qu'est-ce qu'ils glissent !

— C'est pas faute de lui avoir proposé ! maugrée Peter. Je lui ai dit qu'il fallait faire un p'tit lifting à la bête, mais elle ne veut rien changer. RIEN.

— Je vais lui en toucher deux mots.

Peter a une sainte horreur de voir ses créations déconner. Et je ne n'ai pas son talent pour la création ; mon truc, c'est plutôt les installations et les bugs, ce qui nous va très bien à l'un et à l'autre.

— Je peux manger chez toi à midi ? J'ai le frigo qui déborde de restes, mec, faut que tu m'aides !

— Grave. On se retrouve chez moi.

— Cool. Bon courage, déclare Peter d'une voix sérieuse.

— Merci.

Ce type a vraiment un cœur en or. Je suis prêt à parier qu'il a demandé à ses mères de lui préparer trop de bouffe exprès pour venir squatter chez moi. On bosse souvent ensemble ici ; Peter n'est pas trop branché solitude. D'où son besoin de marquer le territoire avec sa photo dans mon salon.

Lorsque je me gare devant chez ma cliente, j'ai à peine mis un pied dehors que sa porte d'entrée s'ouvre sur elle. Son regard désapprouvateur glisse sur mon t-shirt et ma veste toute simple avant de descendre sur mon jean. Ses sourcils se froncent carrément quand elle tombe sur mes bottines en cuir. Elles sont super canon, ces pompes, c'est quoi exactement le problème avec elles ? Elle se rend enfin compte de son inspection et relève brusquement la tête. Mon sourire est professionnel, mais je sais qu'elle devine l'amusement dans mes yeux et elle rougit.

— Monsieur Tessier, le café vous attend, lance-t-elle, visiblement embarrassée.

— Ah, merci ! J'ai un rendez-vous dans très exactement une heure et quart, alors je ne vais pas pouvoir m'attarder, m'excusé-je en la suivant à l'intérieur.

Sa maison est le genre que l'on prend en photo dans les magazines de déco. Mais les anciens. Ceux d'aujourd'hui tentent de donner un peu de vie avec des plaids ou autres conneries négligemment arrangés. La maison de madame Franz est un peu trop parfaite. Tout est décoré dans des tons crème et des matières douces et claires. Dans son salon, son PC portable est posé sur la table à manger, c'est même la seule chose qui n'est visiblement pas à sa place. Le salon fait froid dans le dos, c'est comme si elle s'apprêtait à recevoir. J'ai beaucoup de mal à imaginer une enfant, et encore moins une ado, vivre dans cette pièce.

Je m'installe sur sa chaise et accepte un café noir. Effectivement, le logiciel ne se lance pas. Il n'y a même pas de message d'erreur. C'est pas bon signe ça. Je désinstalle le logiciel et ouvre une page internet. Tous nos logiciels sont accessibles depuis la base de données en ligne. Je trouve celui de la cliente et le télécharge à nouveau. Celle-ci observe ce que je fais dans mon dos sans commenter. Je tourne la tête dans sa direction.

— Monsieur Demassy m'a expliqué que le logiciel aurait besoin d'une mise à jour, commencé-je, mais son expression se renfroge. Il m'a aussi prévenu que vous n'étiez pas enchantée par cette idée.

— Je n'aime pas les changements. Mon logiciel fonctionne très bien !

Je hausse un sourcil éloquent et elle pince ses lèvres rapidement.

— Quand il se lance, je veux dire, précise-t-elle malgré tout.

— Je me demande si ce n'est pas lié à la mise à jour, malheureusement.

— Oh, vous pensez ? s'inquiète-t-elle finalement, ses yeux faisant l'aller-retour entre le téléchargement en cours et moi.

— C'est pratiquement certain.

C'est un mensonge. C'est improbable que le logiciel plante pour cette raison, mais si c'est ça qui la fera céder, je ne vais pas laisser passer l'occasion. Peter va être aux anges.

Je profite de ce moment pour lui expliquer comment j'ai trouvé sa bague. Et après vérification via une photocopie de l'annonce, elle me confirme que c'est la bonne. Vu la gueule du bijou, fallait vraiment y aller pour que ce ne soit pas la même.

— Je vois le vendeur juste après. Toujours pas de nouvelles d'Iris ?

— Non... mais je ne suis pas surprise. Pas vraiment. Vous me tiendrez au courant ?

— Évidemment, la rassuré-je.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi elle l'a prise. Je la lui aurais offerte pour son mariage, comme c'est la tradition dans notre famille. Si seulement elle avait montré un peu d'intérêt pour mes propositions, soupire-t-elle tristement.

— Vos propositions ?

Dans mon dos, l'ordinateur bipe. Je lance l'installation du logiciel en écoutant sa réponse d'une oreille. Elle s'anime soudain en tapant ses mains l'une contre l'autre. Je flippe un peu, j'avoue.

— Oh, vous savez, nos familles ont des traditions bien ancrées dans les mœurs. Les mariages arrangés en font partie. J'ai tout un dossier de gendres potentiels dans une armoire, voulez-vous le voir ? me propose-t-elle, très fière.

— Ça m'intéresse, oui, mais je ne vais pas avoir le temps de le regarder ce matin.

— Je comprends, je comprends ! Ce sera l'occasion que vous me racontiez le rendez-vous.

— Très bonne idée. Bon, le logiciel a l'air de se lancer normalement. Pouvez-vous faire une manipulation habituelle, que je vérifie ?

On échange nos places et elle ouvre un tableau qu'elle remplit. Son sourire rassuré fait plaisir à voir. Je m'excuse et la laisse, j'ai pile-poil le temps d'aller au rendez-vous. En conduisant, je réalise qu'il y a quelque chose de triste chez madame Franz, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

1. Le kimchi est un mets traditionnel coréen composé de piments et de légumes lactofermentés, c'est-à-dire trempés dans de la saumure pendant plusieurs semaines jusqu'au développement d'une acidité. (Source : Wikipédia)

Elyott

Vous voyez les marchands de glaces dans les films d'horreur ? Leur petite musique de psychopathe qui tourne en boucle, là ? C'est la sonnerie de mon téléphone ! D'un œil suspect, je le laisse sonner. Pourquoi elle n'est pas comme d'habitude ? Si c'est pour me faire alpaguer par des publicités, ça va me gonfler, je n'ai pas le temps ! La sonnerie du démon s'arrête enfin. L'instant d'après, Clarisse débarque, essoufflée.

— Euh... ça ne va pas ? lui demandé-je, l'œil rivé sur mon fixe.

— Premièrement, je suis désolée, déclare-t-elle en se tordant les mains. Deuxièmement, ton client de dix heures est connecté.

Je me lève précipitamment, attrape mes notes et remercie Clarisse. Je fais un pas puis fais demi-tour, suspicieuse.

— Pourquoi t'es désolée, exactement ?

— J'ai encore changé la sonnerie de nos fixes sans prévenir.

— Ah ! Je croyais que c'était de la pub !

— Je plaide coupable. Encore désolée.

— T'inquiète pas !

Clarisse hoche la tête et recule en sautillant. Elle n'est vraiment pas toute seule dans sa tête non plus, elle. Je lève la main pour lui signifier d'attendre. Elle me regarde les sourcils levés.

— Tu crois que tu pourrais mettre une autre sonnerie ?

— Elle fout les jetons, hein ? rit-elle, visiblement soulagée. Je la déteste.

— J'étais à deux doigts d'appeler l'exorciste !

— Tu parles de Mamie ? demande ma meilleure amie.

Azeline, qui s'est arrêtée devant ma porte, nous regarde toutes les deux, hilare. Elle n'a pas eu peur de la sonnerie, je le vois à son visage parfait rempli de moqueries.

— Gargouille ! marmonné-je, puis je toussote et ajoute rapidement, évidemment que je parle de Mamie !

— Pauvre Mamie, soupire Az en continuant son chemin.

Clarisse pouffe et me laisse à mon RA. Je m'enferme dans la salle holographique et me magne pour tout allumer. Le boîtier s'enclenche et passe à l'orange. Mon client est assis dans un box aux sièges rembourrés. Il a choisi un lieu public comme je le lui ai conseillé, je crois reconnaître la

chaîne de restaurants mexicains qui fait le coin de la rue de chez Mamie. Je souffle, soulagée de voir qu'il est seul, puis connecte mon oreillette.

— Monsieur Bachelot, bonjour. C'est Elyott Thomas, vous m'entendez correctement ?

Il cligne, ouvre la bouche pour répondre à voix haute en souriant, cligne exagérément des yeux. J'étouffe un rire amusé et lui rappelle une énième fois comment je vais l'assister au rendez-vous.

— Rassurez-vous ça va bien se pas... Ooohhh la vache !

Le type qui vient de s'installer en face de mon client est carrément canon. Ses traits sont indéniablement asiatiques, mais je suis prête à parier qu'il ne l'est qu'à moitié. Sexy.

Concentre-toi, Elyott !

Je me rends compte de ce que mon client a entendu une seconde trop tard, et tente de me rattraper comme je peux avec :

— La vache... , il est déjà arrivé ! plaisanté-je maladroitement.

Monsieur Bachelot n'a même pas l'air d'y avoir fait attention, ses yeux anxieux sont fixés sur l'inconnu. Il met une seconde de trop à se lever pour prendre la main qu'il lui tend. Ses dents sont parfaitement alignées et des fossettes viennent adoucir son visage anguleux. C'est tout à fait le genre de personne qui m'attire. Mes hormones sont déchaînées tout d'un coup !

— Monsieur Bachelot, bonjour, je m'appelle Ye-Jun Tessier. Merci d'avoir accepté de me rencontrer.

Saint.

Bordel.

Un regard à mes bras nus confirme que mes poils se sont redressés en entendant le timbre grave de sa voix. Elle est étrangement sensuelle et moqueuse à la fois. Je plisse les yeux, finalement plus si intéressée que ça. Un homme qui me fait autant d'effet, c'est mon signal pour fuir.

Tu n'es pas en rendez-vous avec lui, tu te rappelles ?

C'est vrai. Je suis une professionnelle, quand même ! Ce n'est pas un homme — aussi beau soit-il — qui va m'empêcher de faire mon travail. Je recule de deux pas, de façon à pouvoir voir leur visage à tous les deux en même temps. Le nouveau a les cheveux en chignon lâche, je n'avais pas remarqué. Ça lui va bien, en plus. Non ! C'est ridicule !

— Con-cen-tra-tion, murmuré-je avec détermination.

Heureusement, monsieur Tessier parle juste après et couvre mes marmonnements perchés. Je ne peux pas m'empêcher de m'approcher de

lui, détaillant sa tenue avec curiosité. Son t-shirt à manches longues et une veste dissimulent sa carrure, ce qui n'empêche pas mes yeux de continuer leur inspection. Son jean est noir et englobe parfaitement ses jambes musclées, le tissu est bien serré au niveau des mollets. Et à ses pieds... ARGH, c'est quoi ça ? Des bottines de cuir ? Il n'y a que les fainéants qui portent des chaussures sans lacets. Mais, j'en conviens, l'ensemble est harmonieux et à son avantage. J'imagine Destin et Libido faire un *high-five* complice dans mon dos.

Ça va je vous dérange pas toutes les deux ?

— On s'assied ? propose-t-il.

— Oui, bien sûr, répond mon client en se laissant tomber sur le banc rembourré. Vous voulez voir la bague ?

— J'aimerais beaucoup, oui.

C'est dingue, mon attention est rivée sur le type ! Quelque chose dans son expression est curieux. Je n'arrive pas exactement à savoir quoi, mais il semble si sérieux pour une bague, c'est... bizarre. Des alarmes résonnent dans ma tête. Je n'aime pas ça, et mon instinct se trompe rarement. Mon diplôme en sciences comportementales aide aussi, certes.

De la poche de son sweat, monsieur Bachelot sort un écrin de velours noir et l'ouvre sous le regard intense du type. J'interviens avant qu'il lui tende.

— Laissez-le regarder de loin pour l'instant. Attendez de voir sa réaction par sécurité, indiqué-je à mon client, qui arrête son geste.

L'espace d'un instant, un silence pesant s'installe. Le type a l'air en pleine réflexion. Puis, d'un coup, il se met à poser des questions sur la composition, la qualité, le grammage, etc. Mon client bafouille, visiblement incapable de répondre à toutes ces questions. Je vole à sa rescousse.

— Si c'est une bague de famille, c'est normal que vous ne connaissiez pas les détails techniques. Personne ne pourrait répondre à ses questions, le rassuré-je.

— Je n'ai pas eu de notice avec, tente de lancer mon client pour apaiser la tension.

— Très bien répondu, le félicité-je.

Mais, en face de lui, le type enchaîne les questions rapidement, avec une étincelle prédatrice dans l'œil qui m'inquiète.

— C'est un objet de famille, c'est bien ça ?

— Oui.

— Elle est dans votre famille depuis longtemps ?

— Ah oui, c'était à ma grand-mère.

— C'est elle qui vous l'a transmise ? insiste-t-il

Sur son visage, je lis une avidité déplacée.

— Oui, vous avez r...

— Quand Iris vous l'a-t-elle confiée ?

— Elle...

Mon client se fige, l'air franchement coupable. Attendez une minute, c'est qui Iris ? Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, le type tend la main vers la bague.

— Attention ! crié-je.

Monsieur Bachelot réagit immédiatement. Sa main se referme sur l'écrin qui claque sèchement lorsqu'il le referme. Puis, sans attendre, il se lève et part en courant. Le type lui court après, mais percute un serveur de plein fouet. Le fracas résonne si fort que je dois éloigner mon oreillette une seconde.

— Monsieur Bachelot ? Vous m'entendez ?

D'agacement, je retire mon casque et sort de la pièce en nage. Ce RA est une vraie catastrophe ! Depuis mon fixe, j'essaie de joindre mon client, mais ça sonne dans le vide. J'attends la messagerie et prends la voix la plus calme possible lorsque le bip retentit.

— Bonjour, c'est Elyott Thomas, d'Holo Ladies. Si vous pouviez me rappeler, je suis inquiète de la tournure de ce rendez-vous. Que s'est-il passé ? Je vous remercie de me tenir au courant. Au revoir.

Blasée et inquiète à la fois, je retourne éteindre l'ordinateur dans la salle holographique. Mon doigt est suspendu au-dessus du bouton d'alimentation quand je suis prise d'un horrible doute. Je ne me rappelle pas avoir vu mon client avec un sac, si ? Et si le boîtier était en mouvement, ça aurait dû être le chaos dans la salle holographique, surtout pendant la course. Pourtant, la connexion est coupée. Incapable de former une pensée cohérente, je reste figée. Qu'est-ce qu'il vient de se passer ? Je rassemble les éléments que j'ai pour en comprendre les liens. La bague est liée à Iris. Est-ce que mon client l'aurait volée ? Est-ce que le type est le petit ami d'Iris ? Un frère ? J'ai terriblement besoin d'un verre, là.

Le doute revient avec force. Plusieurs personnes pourraient avoir trouvé le boîtier. Je tente de me rassurer, mais le karma est une pute avec moi, alors je n'y crois pas une seconde. J'y crois pas.

— LE TYPE SEXY À BOTTINES A MON BOÎTIER !

Un hoquet de surprise retentit dans mon dos, puis un bruit de papier suit. Dans mon bureau, Clarisse est à quatre pattes par terre en train de rassembler les enveloppes qui se sont visiblement échappées de ses mains.

— Excuse-moi, tu m’as fait une peur bleue !

— Il faut que j’appelle la police immédiatement !

— De que... quoi ? répond-elle en levant la tête, choquée.

Je ramasse une enveloppe qui a glissé jusqu’à la fenêtre derrière mon bureau puis compose le 17. Les battements de mon cœur sont presque douloureux. À chaque sonnerie, l’inquiétude s’élargit. Juste au moment où quelqu’un décroche enfin, Az débarque, le téléphone collé à l’oreille et l’air affolé.

— Police nationale, comment pouvons-nous vous aider ? demande une voix douce dans mon oreille.

— Elyott, c’est la police ? questionne ma meilleure amie en s’approchant rapidement.

— Euh... oui. Bonjour ?

Je ne sais plus à qui je réponds. Azeline a couru si vite que des mèches se sont échappées de sa tresse parfaitement lisse. Je ne l’ai jamais vue comme ça. Sobre, je veux dire.

— C’est un malentendu. Raccroche, Elyott, dit-elle sûre d’elle.

— OK, soufflé-je. Mes excuses, monsieur l’agent, il s’agit d’une erreur. Bonne journée.

Je raccroche et regarde Azeline échanger des mots que je n’entends pas avec quelqu’un. Son visage est stupéfait et ses sourcils sont si hauts qu’ils disparaissent sous sa frange.

— Je n’arrive pas à croire que tu aies raccroché immédiatement ! pouffette-elle, éberluée.

— Tu m’as dit de raccrocher !

— Mais tu ne sais même pas pourquoi !

Je lève les bras en l’air, frustrée de sa réaction illogique.

— Mais enfin ! Tu me dis de raccrocher, je raccroche ! C’est ça L’AMOUR !

Le gloussement de Clarisse est tout sauf discret, et je lui lance un regard mécontent. Puis je tourne à nouveau mon attention vers Azeline, qui est toujours au téléphone.

— C’est qui ?

— C'est Peter. Son collègue a récupéré notre boîtier, explique-t-elle.

— Il était au restaurant aussi ? C'est dingue ça !

— Non... c'est que... allô ? Oui. Oui, bonjour, répond Az au téléphone comme si elle parlait à quelqu'un d'autre. Oui, ce sera plus simple, je vous la passe.

Elle me tend le téléphone et chuchote « c'est Ye-Jun, son collègue ». Ma main avait presque atteint son portable, mais je la retire prestement.

— Ye-Jun ! Mais c'est le type qui a fait fuir mon client ! chuchoté-je furieusement.

— Je sais, idiote ! C'est un quiproquo, insiste Azeline, toujours à voix basse.

— Je n'ai pas envie de lui parler ! Il avait l'air dangereux ! Il a couru après monsieur Bachelot ! Et maintenant, il veut extorquer des informations en prenant notre boîtier en otage ? Az, c'est inacceptable !

— Puisque je te dis qu'il travaille avec Peter !

Tout au long de cet échange chuchoté, elle ne cesse d'agiter son téléphone dans ma direction. Plus elle l'agite, plus je me renfrogne. Il travaille avec Peter ? M'ouais. Je n'y crois qu'à moitié.

— Elyott, tu prends ce téléphone et tu écoutes ce qu'il va te dire, conclut Az.

Après avoir mis pris ma main pour y coller son portable de malheur, elle plante ses prunelles noires dans les miennes, me défiant de désobéir. Son air autoritaire agit sur moi comme par magie et comme une bonne meilleure amie, j'approche le téléphone de mon oreille.

— Allô ? lâché-je, aimable comme une porte de prison.

— Madame, bonjour, vous remercieriez votre amie d'avoir su vous convaincre de prendre le téléphone, raille-t-il.

— Je n'ai pas vraiment eu le choix, marmonné-je, agacée.

— Je sais.

Choquée par sa réponse et son ton arrogant, je sens ma bouche s'ouvrir et mes paupières s'étirer. Comme si ça ne suffisait pas, la voix de l'homme est encore plus incroyable au téléphone. Les frissons sont de retour. Ce début de conversation m'agace déjà.

— Écoutez, tout ça n'est qu'un énorme malentendu. Je m'appelle Ye-Jun Tessier, et ce soir, j'ai rencontré la seule personne qui avait peut-être des informations concernant une jeune femme qui a fugué depuis plusieurs semaines.

— Ah oui ?

Je couvre l'endroit où se trouve le micro du portable et chuchote à Az : « C'est qui ce type, sérieusement ? » Elle se contente de rouler ses yeux magnifiques et je tire la langue en représailles.

— Allô ?

— Oui ?

— Ah, vous êtes donc disponible.

Qu'est-ce qu'il raconte ? Disponible pour quoi ?

Cette sale manie que t'as d'être concentrée deux secondes !

— Excusez-moi, débité-je platement. Vous disiez ?

— Est-ce possible de vous rencontrer demain matin ? Pour clarifier la situation, j'aurais quelques questions.

Le culot ! Me poser des questions ? Et puis quoi encore ? Azeline et Clarisse observent mon débat intérieur. Les gargouilles sont mortes de rire.

— Je ne pense pas être disponible demain matin.

— Hein ? Mais si ! intervient ma secrétaire, trop parfaite pour son bien.

Je la fusille du regard. Son visage se chiffonne de culpabilité.

— À neuf heures ? insiste le type avec un sourire évident dans la voix.

— Neuf heures, c'est bon, ma chère secrétaire ?

— Oui, oui, tes premiers rendez-vous sont à onze heures, balbutie-t-elle d'une toute petite voix.

Traîtresse !

— Je serai rapide, je vous le promets, me rassure la voix grave de mon interlocuteur.

— Hum, hum...

— Alors à demain, bonne soirée.

— C'est ça, à demain. Bonne soirée !

Je raccroche puis lance à Az :

— Pourquoi est-ce que tu te moques de moi, exactement ?

— C'est à cause de Peter, il était persuadé que Ye-Jun et toi vous entendriez bien, pouffe-t-elle, hilare.

— Pff... il ne pouvait pas plus se tromper, reniflé-je en levant le nez. Son collègue est horripilant.

Horripilant, mais sacrément canon. Allons bon, Destin et Libido ont sorti le champagne.

Pourquoi moi ?

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Je raccroche, scotché par cette conversation sans queue ni tête. Cette femme est folle ! Malgré tout, il y avait quelque chose dans sa voix, comme un rire tapi dans un coin, prêt à exploser à tout moment. Je l'entendais à chacune de ses réponses froides. C'est étrange parce que malgré son ton polaire, une part de moi avait envie de la taquiner un peu. Juste pour voir si son rire allait sortir à l'improviste, mais ça a eu l'effet inverse. Elle était furieuse. Pourquoi diable est-ce que ça me fait marrer ?

Quand je me tourne, Peter est affalé dans mon canapé, souriant avec béatitude.

— Je me sens comme un héros, mec, souffle-t-il rêveur.

— On n'a pas encore d'infos, rétorqué-je en prenant place à sa droite.

On échange une même expression d'incompréhension.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— D'Azeline, évidemment ! Tu as vu comme elle a agi sans me poser de questions, volant au secours de la situation ! Elyott était en train d'appeler les flics ! T'as évité la prison grâce à moi !

De la sueur froide lèche soudainement ma colonne vertébrale. Je pivote vers Peter, à moitié rempli d'horreur et d'espoir.

— La prison ? Attends tu as dit Elyott ?

Le choc rend ma voix plus grave d'un octave.

— C'est sa meilleure amie, et la co-gérante d'Holo Ladies, explique-t-il sans comprendre.

— C'est une blague. Elyott... Thomas ?

— Bah... tu la connais ? C'est parce qu'elle porte des lunettes ?

Il laisse sa phrase en suspens, les sourcils froncés. Puis, son visage s'illumine soudainement. Peter saute sur ses pieds. L'enfoiré est ravi.

— C'EST TON *CRUSH* DU LYCÉE ???

— Putain ! Le karma veut ma peau, soupiré-je, la tête dans les mains.

— Mais c'est génial !

— Comment tu les connais exactement, déjà ? Depuis que je suis rentré avec le disque dur, tu m'as à peine laissé le temps de t'expliquer que tu t'es jeté sur ton téléphone.

— Je t'ai évité la prison et tu ne m'en es même pas reconnaissant, se plaint Peter avec un regard de chien battu.

— Je n’ai rien fait, je te signale. Il y avait des témoins dans le restau, je ne l’ai pas touché. Il a flippé quand j’ai parlé d’Iris.

— C’est un boîtier holographique, pas un disque dur.

Du menton, il désigne le bloc métallique que j’ai rapporté. Les bras croisés, j’attends qu’il termine son cinéma. Peter reste rarement fâché longtemps.

— Un boîtier holographique. Holo Ladies, dis-je en réfléchissant. C’est un de tes projets free-lance ?

— Ouiiiiii !

Peter a retrouvé son air béat. Je savais qu’il avait bossé avec Azeline, mais je ne m’étais jamais intéressé à sa boîte. Et maintenant, mon *crush* du lycée qui apparaît sur le tableau. Rien que de me rappeler son visage souriant derrière ses lunettes, mon cœur rate un battement. Je suis à deux doigts de rappeler Azeline — même si Peter me tuerait de vouloir son numéro — pour annuler le rendez-vous. Je ne suis plus un lycéen timide, bordel ! Je suis capable d’avoir une conversation civilisée avec Elyott. Non ? Je sens mes joues chauffer rien qu’à l’imaginer.

— Oublie le portrait dans ton salon, je veux une photo de toi qui rougis ! Trop mignon ! Allez, s’il te plaît !

Peter dégaine son portable plus vite que son ombre et le tient entre ses mains comme une prière. Je prends un coussin et lui jette au visage.

— Je ne rougirai pas.

— Raconte-moi encore une fois cette histoire !

— Non. Il n’y a rien à raconter, en plus.

— Tu plaisantes ou quoi ? C’est à cause d’elle que tu aimes les femmes à lunettes ! Et le destin vous met à nouveau sur le même chemin, c’est épique !

— C’est son sale caractère qui est épique.

— Mais c’est ton *crush* ! insiste-t-il. Alors, tu racontes ?

Je me lève pour nous servir deux cafés, puis jette un œil à l’horloge du four et attrape deux bières dans le frigo à la place.

— Elle avait un an de plus que moi et je la croisais dans les couloirs de temps en temps. T’es content ?

— Tu racontes super mal, se plaint-il après avoir bu une gorgée.

— Je t’ai dit qu’il n’y avait rien de spécial à raconter ! J’étais captivé par son rire, il faisait vibrer mon cœur d’ado, ajouté-je malgré tout. Mais je peux te dire qu’elle a bien changé.

— En même temps, elle a cru que tu voulais agresser Bachelot !

À quoi je sais que cette femme est une mauvaise nouvelle d'avance ? Je ne l'ai même pas revue qu'elle a déjà réussi à me faire oublier tout le reste. L'histoire avec le jeune m'est momentanément sortie de la tête pour être remplacée par une jolie tête brune à lunettes. Je ne le sens pas, ce rendez-vous avec elle. Pour autant, je sais très bien que je vais y aller. C'est Elyott Thomas, bordel ! Je ne peux PAS ne pas aller lui parler en face. En plus, elle a forcément des informations sur Bachelot. Il s'est trahi quand il a commencé à répondre à propos d'Iris. Il n'y avait pas de peur dans ses yeux, mais une détermination farouche. Je mettrais ma main à couper qu'il sait où elle est et qu'il veut garder le secret.

— C'est bien pour ça que je la rencontre demain.

— J'aimerais tellement être là pour voir ton expression en la voyant !

— Je t'imagine tout à fait te planquer derrière la fenêtre pour écouter, raillé-je.

— Bonne idée, c'est à quelle heure ton rendez-vous ?

Je plaisantais, mais Peter a l'air sérieux, lui. Merde, pourquoi j'ai dit ça ?

— N'y pense même pas. T'es grave.

— Ouais, mais je suis un génie aussi ! Et carrément beau gosse, c'est important de le mentionner.

— C'est pour ça que tu n'arrives pas à décrocher un rencard avec Azeline ?

— Tu es cruel comme meilleur ami ! s'exclame-t-il avec un regard trahi. Je l'aime tellement ! Je ne sais plus quoi faire pour qu'elle me laisse une chance !

Il laisse sa tête retomber en arrière et lâche un gémissement torturé. Quand j'y pense, ça va faire deux ans qu'il lui court après sans succès. Pas en mode lourd, Peter est plutôt du genre admirateur secret, alors ça aurait pu porter ses fruits. Avec ses cheveux bruns en bataille et son visage constellé de taches de rousseur, il plaît. S'il s'est accroché si longtemps à la co-gérante d'Holo Ladies, c'est qu'il doit y avoir quelque chose qui le laisse espérer.

— Désolé, c'était nul de dire ça.

— Ça veut dire que tu me trouves beau gosse ?

— Non. Bon, elle te répond quoi quand tu lui proposes de sortir ?

— Que je suis trop jeune. Que ce n'est pas convenable et bla-bla-bla, que des conneries. Quand tu vois les regards en douce qu'elle me lance, ça me

rend dingue ! DINGUE ! écume-t-il les yeux au plafond.

— C'est bizarre. Elle n'ose peut-être pas te dire que tu ne l'intéresses pas ?

— Tu crois ? s'exclame Peter en me regardant brusquement.

Je hausse les épaules sans savoir quoi lui répondre. Son visage, habituellement si vivant, s'affaisse de découragement. J'ai raté une occasion de fermer ma gueule.

— Tu sais quoi ? Je peux demander à Elyott, c'est sa meilleure amie, non ?

Je le lui propose, malgré le sentiment que la personne concernée va détester avoir cette conversation.

— Tu ferais ça ?

— Ouai. Pour m'avoir évité la garde à vue.

— La prison ! insiste-t-il en bombant son torse de gamin.

— Je ne serais pas allé en prison !

Je suis satisfait de voir les couleurs revenir sur sa tronche. Puis, mon estomac coupe court à la conversation et nous rappelle à tous les deux que la bière ne remplit pas le ventre efficacement. Peter semble alors se rappeler qu'il est arrivé avec une glacière pleine de bouffe faite maison et se précipite pour tout sortir.

Lise et Erin, les mères de Peter, cuisinent super bien. Elles tiennent un restaurant depuis des années et adorent inventer de nouvelles recettes. Elles sont toutes les deux végétariennes et même si ce n'est pas mon cas, je ne peux qu'adorer ce qu'elles préparent. Ces nanas sont de vrais génies en matière de bouffe. Mon estomac gronde à nouveau, mais cette fois pour signifier son approbation.

— Lasagnes ! annonce Peter joyeusement.

— Parfait !

Comme un vieux couple — ce qu'on est probablement avec ce genre d'habitude —, on s'installe sur mon bar, gobant les lasagnes qui auraient dû être pour quatre personnes, à grand renfort de soupirs admiratifs. Le crémeux de la béchamel se mélange aux légumes parfaitement assaisonnés et à la pâte fondante. C'est une pure merveille.

— J'aimerais tellement savoir cuisiner comme ça, se lamente Peter, la fourchette à la main.

— Tu cuisines super bien, commenté-je la bouche pleine.

— Je me débrouille, mais mes mam's ont un sens du goût qui relève du surnaturel ! Je n'ai pas ce talent !

Et, à la tête qu'il fait, je sais qu'il pense encore à Azeline. Je parie qu'il s' imagine déjà en père de famille, aux fourneaux, en train de la charmer avec ses talents culinaires. Il est vraiment mordu.

Après avoir débarrassé, je réalise que je n'ai pas appelé madame Franz pour lui raconter mon fiasco de ce matin. Peter a déjà enfoncé ses écouteurs dans ses oreilles et pianote furieusement sur son clavier. Quand il bosse, il y a peu de choses qui peuvent le déconcentrer. Je nous sers un café avant de prendre mon téléphone. Je ne sais pas comment je vais pouvoir expliquer à madame Franz que j'ai une piste sans en avoir une. Encore moins que la suite va dépendre du bon vouloir d'une furie à lunettes que je rencontre le lendemain.

OceanofPDF.com

Elyott

Comme tous les matins, gueule de bois ou pas, je me réveille quelques minutes avant la sonnerie de mon réveil. Et là, les gars — je parle à mes neurones — j'ai une gueule de bois d'enfer ! J'espère qu'Az est dans un meilleur état que moi pour pouvoir me faire un résumé. Notre soirée s'est terminée dans le brouillard. On boit rarement en semaine, mais les événements de la veille appelaient un écart de conduite. On a croisé sa copine photographe et après ça, le chaos.

On doit être connectées parce qu'Az m'appelle sur mon portable. Je fronce les sourcils. Pourquoi elle m'appelle alors qu'on habite ensemble ? Je tente de me relever, mais la gravité me fait chuter à nouveau dans l'oreiller. Je décroche en comprenant mieux sa décision.

— Je ne viens pas travailler aujourd'hui, déclare-t-elle tout de go.

Son ton est un curieux mélange d'affolement et d'ébahissement. C'est la première fois qu'elle s'autorise un jour *off* ; même salement grippée, elle fait du télétravail depuis son lit et lâche son ordinateur uniquement sous la menace.

— Euh... bonjour à toi aussi, Az. Tu as bien dormi ? Moi au...

— J'ai un tatouage entre les nibards, me coupe-t-elle.

— Redis ça pour voir.

— Quatre tiges de mimosa, geint-elle avec un soupir à fendre l'âme.

J'essaie — vraiment fort — de me retenir, mais c'est plus fort que moi, il faut que je voie ça en vrai. Mes forces reviennent miraculeusement et je saute du lit. Le téléphone à l'oreille, je lâche un gémissement de douleur.

— Seigneur Bordel !

J'ai mal aux nichons moi aussi ! Mentalement, j'ajoute deux euros dans la boîte à jurons de Mamie ; je dois être à trente euros depuis lundi. Ado, j'arrivais rarement à garder mon argent de poche et tout finissait dans sa boîte. Ça me fait rire parce qu'entre elle et moi, on ne risquait pas de la laisser vide longtemps.

— Elyott ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Attends, il me faut un miroir... Je crois que moi aussi j'ai un tatouage !

Les jambes tremblantes, j'allume la salle de bain, imaginant déjà les branches de mimosas ornant mon poitrail. Oui, j'aime l'idée d'avoir le

même que ma copine, c'est ça les âmes sœurs.

— Non, toi tu as...

Mais je ne l'écoute pas, trop pressée d'admirer notre marque éternelle commune. Je soulève mon t-shirt et fixe mon reflet avec stupeur.

— Des piercings aux tétons, finit Az, amusée.

— Az ! J'ai les tétons percés ! C'est carrément sexy !

— Arrête de hurler dans mes oreilles ! Je sais, j'étais là, je te rappelle !

— J'avais totalement oublié ! Attends, j'arrive.

— Nope ! Je pars sous la douche, chantonne Az avant de raccrocher.

Déçue par sa réponse, je laisse mon téléphone tomber sur le tapis puis reporte mon attention sur mes seins nus. Délicatement, je touche l'un des piercings et rencontre de la chair boursouflée. Je grimace. Ça pique un peu quand même ! Puis, curieuse, je ne résiste pas à passer la pulpe de mon doigt sur le téton. J'étouffe un petit cri. La décharge électrique m'a surprise. C'est moins endolori à cet endroit. C'est même presque plaisant.

— Elyott ? dit Az dans mon dos.

— Hum ? murmuré-je vaguement, les seins à l'air.

— T'es en train de te mater les nichons depuis que j'ai raccroché ?

— Nan, mais regarde comment c'est canon !

Je lui souris et me retourne, mes tétons la saluant fièrement. Je me retiens de commenter sa tenue parfaitement repassée aux couleurs fades. Si elle faisait trois tailles de plus, je pourrais lui prêter mes fringues. Je suis sûre que le pull fuchsia lui irait trop bien.

— Tes seins ont l'air encore plus gros comme ça, commente Az avec une note envieuse dans la voix.

— Tu t'es répété ton mantra quotidien ce matin ?

Elle lève les yeux au ciel, amusée. Je laisse mon t-shirt retomber sur ma poitrine, retenant un frisson de plaisir lorsque le tissu frotte mes bouts de chairs distendus. Az a la fâcheuse tendance à se remettre en question. Pas dans le sens qu'elle ne se trouve pas jolie — et elle est divine, vraiment — mais juste qu'elle n'est pas assez jolie. Pour qui ? Pour sa mère, évidemment ! Az n'est jamais assez ci ou assez cela. Mamie aussi met de l'argent dans sa boîte à jurons quand le sujet de la mère d'Az arrive sur la table. Garce !

Tu lui dois deux euros de plus ! Ouais, bon bah, ça va !

— Je. Suis. Une. Sublime. Créature. Qui. Mérite. D'être. Heureuse, récite mollement Azeline.

— Tu dois y croire en le disant !

— Je sais, je sais. Bon, on se prépare ou Clarisse va nous faire une syncope en voyant HL vide à son arrivée.

Elle m'abandonne devant mon armoire. Je sais immédiatement qu'aujourd'hui, je vais devoir porter la brassière la plus douce possible, et j'opte donc pour la blanche en tencel. Même si elle titille mes tétons, c'est supportable. J'enfile un t-shirt blanc — ils sont tous blancs, de toute façon — confortable, un boxer en dentelle et un jean pattes d'éléphant. De retour dans la salle de bain, je passe un coup de brosse dans ma crinière châtain, applique un peu de mascara bleu et finis par du rouge à lèvres rouge cerise. Puis j'inspire et prononce mon propre mantra avec un sourire éclatant.

— Je. Suis. Une. Glorieuse. Créature. Qui. Mérite. D'être. Heureuse. Ouais, carrément sexy, la glorieuse créature ! Et ces tétons !

— Elyott ! Arrête de parler à tes tétons et dépêche-toi, on va être à la bourre !

— Glorieux tétons ! répété-je plus fort.

Ma réponse est accueillie par un grognement agacé. Au fond, elle m'aime.

Quand on arrive enfin au bureau, Clarisse est au téléphone. Elle nous adresse de grands signes de la main et nous lui envoyons des baisers en réponse. Il n'y a rien de tel qu'être accueillie par le sourire phénoménal de Clarisse. Rien n'entache sa bonne humeur.

Un coup d'œil à mon agenda me fait rapidement déchanter. Je vais à l'hôpital cet après-midi. Je croyais que c'était demain !

— Argh ! Comment je fais pour mes tétons ? marmonné-je, inquiète.

— Hum... bonjour ?

Je lève la tête, surprise de trouver quelqu'un dans l'encadrement de ma porte. Un très, très sexy quelqu'un. Je m'apprête à calculer le pourcentage de chances qu'il ait entendu ma phrase, mais vu sa tête gênée, la réponse est évidente. Pour ce que j'en ai à faire ! Les gens jugent, qu'ils entendent nos pensées ou non, alors... Je colle un sourire professionnel — totalement faux — sur ma face. Il a beau être sexy, son expression est à la limite de la moquerie. Le coin de sa bouche est légèrement relevé ou c'est moi ?

Une très belle bouche, au passage. Libido redresse sa tête soudain intéressée.

Toujours là quand il faut pas celle-là !

— Monsieur Tessier, bonjour. Entrez, je vous en prie.

— Merci d’avoir accepté de me voir.

Le ronronnement de sa voix est indécent. Je me renfrogne d’un coup et croise mes bras sur ma poitrine. Grimace de douleur, mais tiens bon. J’ignore son sourcil inquisiteur pour entrer directement dans le vif du sujet.

— Vous aviez des questions à propos de mon client. Sachez que toutes les informations que je possède sont confidentielles. Je vous reçois ce matin par politesse, mais je ne vous garantis pas de pouvoir vous aider.

C’est un mensonge. J’ai vérifié deux fois, toutes les informations que le client m’a données sont fausses. Pour couronner le tout, la dame à qui j’ai laissé un message ne connaissait pas de Tom Bachelot.

— Je m’en suis douté. Je voulais tout d’abord vous donner ma version de la scène d’hier, dit-il, un brin nerveux.

Je rêve ou... Il rougit ! Son teint est si clair que je ne peux pas rater les deux taches rouges qui sont apparues sur son visage. Je sais pertinemment que mes yeux moqueurs se sont plissés. C’est à son tour de froncer les sourcils.

— Monsieur Bachelot, que j’ai rencontré hier, vendait une bague de famille qui appartient à madame Franz. Sa fille, Iris, a fugué depuis plusieurs semaines en emportant la bague.

— Et vous pensez que mon client la lui a volée ?

À mon ton, il devine que je ne crois pas une seule seconde à cette théorie.

— C’est une possibilité oui...

— C’est ridicule ! le coupé-je comme une sauvage.

— C’est aussi ce que je pense, répond-il, agacé. Hier, il a immédiatement réagi en entendant son prénom. Je suis sûr qu’il sait où elle est. C’était ma seule piste, ajoute-t-il plus calmement.

Il me tend une photo d’une famille, celle d’Iris, je devine. Pff... Ma prof de fac aurait des choses à dire là-dessus ! Il n’y a rien qui va sur cette photo. Tout est calculé : les poses, les tenues, les expressions. La jeune femme placée entre ses deux parents a un sourire qui rivalise de fausseté avec le mien et ses yeux sont vides. Pas étonnant qu’elle ait fugué. Sans commenter, je la lui rends.

— Je n’ai malheureusement pas le droit de vous communiquer ses coordonnées. Même si votre histoire tient la route.

Az a raison, je suis capable de mentir et d’être convaincante quand je le veux.

— Ce n’est pas une histoire !

Il se lève en pinçant les lèvres, comme s'il se retenait de soupirer. Il sort une carte professionnelle qu'il pose sur mon bureau au lieu de me la donner directement. Le rustre !

— Je vous remercie pour votre temps. Si jamais quelque chose vous revient, à n'importe quelle heure, s'il vous plaît, prévenez-moi.

Il me tend la main, et lorsque je glisse la mienne dans sa paume chaude et large, je ne peux m'empêcher d'admirer à quel point les couleurs de nos peaux se mêlent parfaitement. Ensemble, elles donneraient un caramel doux et sucré. Mais qu'est-ce que je raconte ?

Je retire ma main et capte de l'espoir dans son expression. Il détourne le regard, mais trop tard.

— Vous connaissez la jeune femme qui a disparu ?

Il fronce les sourcils et adopte à nouveau son expression presque moqueuse. Je vois. C'est donc son masque. Il cache quelque chose, mais honnêtement, j'ai d'autres chats à fouetter. Je le raccompagne à la sortie et laisse mon regard suivre sa silhouette dans la rue.

Sa silhouette, hein ? J'avoue tout, je matais son cul !

Si on s'était croisés dans d'autres circonstances, je n'aurais pas hésité une seconde à lui proposer de venir boire un verre chez moi. Puis dans mon lit.

Puis entre tes...

— BREF !

— Hein ? répond Clarisse dans mon dos.

— Non, rien.

Son sourire en dit long sur ce qu'elle pense vraiment, mais son professionnalisme est à toute épreuve. Je retourne à mon ordinateur pour répondre à mes e-mails, déterminée à me mettre à jour avant midi.



— C’est du flan que je sens d’ici, hum ?

Je pouffe en l’entendant prononcer le point d’interrogation, une habitude dont elle n’arrive pas à se débarrasser et qu’elle fait passer pour de l’argot. J’entre dans sa chambre et croise un infirmier au sourire jovial. Mamie me regarde arriver, les yeux pétillants de malice. Elle est assise dans son lit, son châle fleuri préféré posé sur ses épaules. Même à l’hôpital, elle a réussi à emporter avec elle le parfum de la maison. Une note de cannelle et de citron qui me donne immédiatement envie de me blottir contre elle. Je n’aime pas la voir dans cet environnement, elle d’ordinaire si énergique semble si fragile dans son lit. Même si cheveux blanc ont perdu de leur panache. Je ravale ma boule d’angoisse et fais un effort.

— Les soignants ont dû faire une drôle de tête en t’entendant prononcer tes points d’interrogation, ricané-je. Comment tu te sens, Mamie ?

— Je sors demain, je vais très bien, ronchonne-t-elle en acceptant la part de flan.

— Demain ? Ils ne voulaient pas te garder deux jours de plus pour surveiller les broches ?

— Humpf ! Je sors demain, je te dis.

Son ton me confirme que la décision vient d'elle et non du médecin. Mamie n'aime pas les hôpitaux, c'est bien connu. Ses récents passages en chirurgie pour ses yeux, puis son poignet et maintenant son épaule lui ont laissé un mauvais souvenir.

— Alors, Elyott, des nouvelles croustillantes à me raconter, hum ?

— Naon, baragouiné-je.

Le sourire que je voulais rassurant s'avère coupable puisqu'elle me grille dans la seconde et m'oblige à lui raconter ma soirée. Je remercie le ciel qu'elle ne demande pas à voir mes tétons, ça aurait été un poil gênant si le personnel soignant était rentré à ce moment-là. Contrairement à ce que j'attendais, elle ne me fait pas la leçon sur les piercings. Et juste avant que je parte, elle trouve le moyen de me faire vider mon portefeuille de tous les deux euros que je lui dois pour sa boîte à jurons. Je suis sûre que c'est Azeline — cette majestueuse gargouille — qui cafte tout.

Ye-Jun

Une semaine depuis le rendez-vous chez Holo Ladies — avec la version adulte et insupportable d'Elyott — et mon corps est complètement détraqué.

Attablé avec un café, mon cerveau a profité d'une seconde d'inattention pour convoquer l'image de la furie à lunettes. Résultat, je bande comme un con au milieu de ma cuisine. Pas une demi-molle, non, mais une putain de gaule. C'est catastrophique.

J'en ai des fourmis dans les doigts tant l'excitation est violente.

Donc, depuis plusieurs jours, j'ignore les déformations de mon boxer et me sers des cafés. Il est presque vingt-deux heures...

C'est dingue le décalage qu'il peut y avoir entre ce qui se passe dans notre tête et ce qui se passe dans notre corps. Elyott n'est pas du tout comme dans mes souvenirs. Elle est irritante au possible, avec une propension à parler avant de réfléchir. Le problème, c'est que malgré son caractère, mes joues étaient à vif dès qu'elle me regardait et mon cœur ratait des battements aléatoirement. Je suis rentré chez moi, complètement rincé et tremblant d'adrénaline.

C'est mon quotidien depuis.

Impossible de sortir Elyott de mon esprit. Entre ses lunettes rondes qui subliment parfaitement son visage et les courbes de son corps. Putain. L'ado en moi bavait devant ses formes charnues mises en valeur par sa tenue. Couplé à son assurance toute simple, ça m'a achevé. J'étais pendu à ses lèvres et occupé à détester son attitude hautaine en même temps.

Le pire dans tout ça, c'est que je me surprends à regarder mon téléphone toutes les heures. J'ai beau me dire que c'est pour avoir des nouvelles de Bachelot, au fond, je sais que ce sont des bobards.

Bon sang ! Reprends-toi, Jun !

Avec un peu trop de force, je pose ma tasse sur le bar. L'anse se fend net.

C'est la deuxième que je casse comme ça.

Comme si ça ne suffisait pas, je n'ai pas avancé dans ma recherche avec Iris. Je lance un énième regard à mon téléphone puis l'attrape, décidé à plaider ma cause auprès d'Elyott. De toute façon, le lycéen dans ma tête meurt d'envie d'avoir de ses nouvelles. Ou juste de lui parler. Il n'est pas difficile. J'ouvre les SMS pour me rendre compte que je n'ai pas son

numéro de téléphone. Je lui ai laissé ma carte, mais je n'ai pas pris la sienne. Et elle ne risquait pas de proposer.

— Putain, qu'est-ce que t'es con !

La seconde d'après, mon téléphone m'annonce que j'ai reçu un SMS d'un numéro inconnu. Je vais me reconvertir en magicien, c'est elle ! L'excitation me prend si fort à la gorge que mes mains convulsent, envoyant valser mon téléphone au sol. J'ai envie de crever.

Inconnu : Bon, Watson, il faut qu'on cause !

Jun : Watson ? Elyott, c'est vous ?

Inconnu : Oui ! Et vous jouez bien au détective privé, non ? Watson, ça vous va parfaitement.

Je lutte contre un sourire qui fleurit néanmoins sur mes lèvres. Elle cachait donc son sens de l'humour sous son caractère désagréable. Et d'ailleurs, pourquoi diable est-ce que je suis Watson et pas Holmes ?

Elyott : JE SAIS que vous vous posez la question. Sachez qu'Holmes c'est MOI. Ce n'est pas négociable.

Jun : J'ai peur de poser la question, mais je suis curieux : pourquoi êtes-vous Holmes, exactement ?

Elyott : Parce que je lis mieux les indices que vous. Par exemple, aviez-vous remarqué sur la photo de famille qu'Iris portait une perruque ?

Je reste con en lisant son message. Une perruque ? Elle ne peut parler que d'une seule photo, celle que madame Franz a sortie en double pour m'en donner un exemplaire. Poussé par le doute, je récupère la photo qui est dans ma veste et scrute Iris. En plissant les yeux, je finis par remarquer une mèche de cheveux plus foncés que la teinte de dessus. La mèche a exactement la même teinte que ses sourcils.

Elyott : Vous regardez la photo, hein ? Vous n'avez pas les cheveux dans les yeux ? HA ! HA ! HA !

— Oui, je l'ai vue, grogné-je à mon téléphone.

Elle a regardé la photo, quoi, dix secondes à tout casser ? J'avoue que je suis impressionné, et à moitié excité par son intelligence ; mais j'enterre ce détail dans mon esprit sinon. La deuxième partie de son message me fait froncer les sourcils. Quel est le rapport avec mes cheveux ? Elle a bu, ou quoi ? Un second message arrive avant que j'aie le temps de répondre.

Elyott : Je vous parie que quelque chose clochait à la maison et que c'est pour ça qu'elle a (encore) fugué. Regardez bien ses yeux.

Encore une fois, je suis ses instructions. Le sourire d'Iris que je pensais timide me paraît à présent tendu, faux. Tout comme son regard qui ne fixe pas vraiment l'objectif, mais regarde dans le vide. Elyott a raison !

Jun : Vous avez remarqué d'autres éléments ?

Elyott : Son chemisier est trop serré au niveau de la gorge. Ses chaussures pointent vers l'extérieur, comme si elle n'attendait qu'un instant d'inattention pour se sauver. Vous utilisez quoi comme après-shampooing ? Ils sont super brillants, vos cheveux !

Chacun des détails qu'elle cite me saute à présent aux yeux, changeant radicalement l'ambiance de la photo de famille. J'ai du mal à croire que je ne l'ai pas vu avant.

Jun : Pourquoi diable est-ce que vous n'avez rien dit la semaine dernière ? Et laissez mes cheveux tranquilles.

Elyott : J'étais agacée. Et puis c'est vous qui jouez au détective ! Vous devez passer un sacré temps à vous en occuper pour qu'ils soient aussi beaux. Et « diable » ? Vraiment, Watson ? Vous vivez dans un livre ?

Jun : Et vous ne l'êtes plus ?

Elyott : C'est qu'avec ma meilleure amie, la beauté indienne dont Peter est dingue, on a décidé de ne pas appeler les flics. Pour l'oreillette. C'est pas sympa d'ignorer une partie de mes messages !

Jun : Vous m'avez perdu.

Il n'y a pas que le sens de ses messages qui me perdent, j'ai perdu toute volonté au passage. J'attends impatiemment ses réponses, toujours plus avide de ses mots. Mon moi lycéen n'en revient toujours pas, il parle à Elyott ! Elle est aussi beaucoup moins froide par SMS. J'aimerais bien savoir pourquoi.

Elyott : Suivez, Watson ! Vous êtes un acolyte en carton ! Bachelot a toujours l'oreillette HL !! Et Watson ne devrait pas avoir autant de cheveux, d'ailleurs. Vous les attachez tous les jours ?

Jun : Vous avez bu ?

Elyott : Un peu ! Je vais vous facturer la prestation, je ne donne jamais d'informations gratuitement.

Putain, pourquoi j'ai envie de sourire à ses conneries ? Maintenant, je sais d'où vient sa soudaine sociabilité. On dirait un scénario de romance Netflix. Je m'oblige à visualiser son air pincé et ses réponses plates de la dernière fois. Mon sourire disparaît. À la seconde où elle sera sobre, elle va remettre ses cornes de démon et m'envoyer paître.

Je m'apprête à clore cette discussion en lui souhaitant bonne nuit quand une idée un peu dingue me traverse. Et si Elyott rencontrait madame Franz ? Elle dénicherait peut-être d'autres indices. Non. Mauvaise idée. On s'entretuerait avant d'arriver à destination.

Pense à Iris. La trouver est le plus important. Et, sois honnête, tu crèves d'envie d'apprendre à connaître la furie à lunettes, même sobre. J'admets être un peu curieux.

Jun : Est-ce que vous accepteriez de m'accompagner chez la mère d'Iris pour user de vos compétences ? Vous avez l'adresse de Bachelot ?

Elyott : Cela va vous coûter cher...

Jun : Vous avez ignoré ma deuxième question par vengeance ?

Elyott : Ses coordonnées étaient fausses. Google Map l'a confirmé. Il ne s'appelle même pas Bachelot.

Jun : Vous ne pouviez pas me le dire plus tôt ? Pourquoi vous continuez à l'appeler comme ça ? Bref. Et pour vos compétences ?

Elyott : Je vais prendre du temps pour vous aider. Je ne suis pas bénévole ! Et si je vous demande une mèche de cheveux ? HA ! HA ! HA !

Jun : Non.

Elyott : Oh, je plaisante, Watson !

Jun : Concentrez-vous deux secondes ! C'est oui ou non ?

Elyott : C'est oui ! Je me ferai un plaisir de vous montrer pourquoi je suis Holmes.

Jun : Vous êtes disponible demain ? Je dois faire une maintenance près d'Holo Ladies vers dix-huit heures.

Elyott : Dix-huit heures. HL. Noté ! Bye, Watson !

Jun : Bonne nuit.

Il fallait s'en douter, je tourne en rond dans mon lit, incapable de trouver le sommeil et à deux doigts de relire les SMS d'Elyott comme un abruti. Et quand je sombre enfin, c'est à elle et ses lunettes que je pense.



Le lendemain, je me gare tout juste en face d'Holo Ladies quand Elyott en sort. Son expression renfrognée me fait sourire une seconde avant que mon corps ne s'électrise soudain. Mon esprit est propulsé en arrière, vivant une nouvelle fois la scène de son bureau. Mes pensées entrent guerre contre mon cerveau d'adulte et mon corps d'ado timide. Diable, je refuse de rougir encore une fois ! À la place, un rictus en coin s'installe sur mon visage. Ce tic qui me sauve la vie depuis le lycée.

Elyott s'approche de la voiture lorsque je fais descendre ma vitre. Sa tenue ressemble sensiblement à celle de la dernière fois, même si les pièces sont différentes. Haut blanc et pantalon moulant. Le style est minimaliste et pourtant je peine à en détacher mon regard. Je me force à le remonter jusqu'à son visage. Elle est sublime, même avec les sourcils froncés.

Jun ? Qu'est-ce qu'on s'en fout !

Les bras croisés, elle s'arrête à ma hauteur. Ses yeux sont légèrement plissés, comme dérangés par la lumière. Quelle quantité d'alcool avait-elle

ingérée avant de m'envoyer le premier SMS ? Je suis sûr qu'elle a regretté ce matin. L'alcool et les SMS. Merde. J'ai envie de rire.

— Bonjour. Bien dormi ? lui demandé-je, amusé pour de vrai cette fois.

Je n'ai pas pu m'empêcher de la taquiner un peu et... Oh ! ça ne lui plaît pas du tout ! Mes chances de survie lors du trajet en voiture s'amenuisent de seconde en seconde.

— Si vous voulez tout savoir, j'ai voulu me rétracter hier soir. Et Az a ouvert une bouteille de plus..., ronchonne-t-elle.

Elle n'a pas besoin de préciser qu'elle a oublié par la suite. Je me mords la langue pour m'empêcher de me moquer. Si elle sent que j'ai envie de rire, Elyott va changer d'avis.

— Ça veut dire que vous ne m'accompagnez plus ?

— Allons-y. Mais je ne vous garantis rien.

Le trajet se passe relativement bien. Essentiellement parce que je le passe à tenter de calmer mes hormones d'adolescent. À la seconde où Elyott a mis un pied dans ma voiture, son parfum fruité a pris possession de mon cerveau. Pourquoi diable a-t-il fallu qu'elle ait le même qu'au lycée ?

En me garant devant chez madame Franz, alors que je vais pour mettre le point mort, un mouvement périphérique attire mon regard. Elyott a sa main plongée dans son décolleté, totalement concentrée sur ses nibards. Mon pied glisse de la pédale et la voiture cale. Elle hoquète de surprise et je détourne les yeux, me sentant stupide au possible. Elle n'a qu'à foutre ses mains ailleurs que dans son soutif, bordel !

— On est arrivés ! grogné-je avant de fuir l'habitacle plus vite que mon ombre.

Elyott

Je replace ma brassière sur mes tétons endoloris. Les vibrations de la voiture ont eu un effet inattendu sur ma peau sensible. Je me sens excitée, et la présence de Jun n'a pas aidé. J'avais presque réussi à oublier à quel point il était sexy et grand. Coincée dans la voiture, je n'ai pas pu m'empêcher de jeter des coups d'œil vers lui pendant le trajet. J'ai rarement vu quelqu'un d'aussi concentré sur la route. Je me suis sentie bizarrement en sécurité.

Jun m'attend à l'extérieur, les sourcils froncés et regardant partout sauf dans ma direction. Un rien le perturbe, ce garçon ! Quand Az a suggéré — après plusieurs verres — de le contacter pour notre oreillette, j'ai trouvé l'idée ridicule. Deux semaines que j'imagine ses mains à la place de mes jouets le soir, comment voulez-vous que je le regarde en face après ? Les deux verres qui ont suivi m'ont fait changer d'avis. Il me plaît beaucoup trop pour mon bien.

Le réveil a été rude. Surtout quand j'ai relu les conneries que je lui ai envoyées par SMS. J'ai été plus choquée qu'autre chose qu'il continue à me répondre. Et cette histoire d'enquête dans laquelle il m'a embarquée, j'ai longtemps hésité à annuler, mais la curiosité m'a retenue. Je me demande si un éventuel coup d'un soir serait possible. Et si au passage je pouvais trouver de quoi me dissuader de l'apprécier plus, ce serait parfait. Je sors de la voiture, arborant mon meilleur sourire de gamine. Lorsqu'il daigne poser ses yeux noirs sur ma personne, la brûlure de son agacement se loge droit dans mes tétons. Je frissonne et le rejoins jusqu'à la porte, prête à sortir n'importe quelle idiotie pour me changer les idées ; mais la porte s'ouvre à notre arrivée.

Madame Franz est une petite femme menue, habillée comme si elle organisait une réception prestigieuse. Je vois des perles partout : à son cou, à ses oreilles et à ses poignets. Sa robe, vert très pâle, est parfaitement repassée et ajustée. Un tablier fleuri complète sa tenue des années 50. Ma déformation professionnelle me pousse à étudier attentivement ses traits et son langage corporel. De son sourire trop large jusqu'à sa position immobile, tout crie « armure protectrice ». Je ne sais pas exactement pourquoi, mais je suis certaine d'avoir raison.

— Bonjour, merci de vous être déplacés, nous dit-elle d'une voix charmante, puis elle se tourne vers moi. Hélène Franz, enchantée.

— Bonjour. Elyott Holmes, annoncé-je du tac au tac en lui tendant une main.

Sur ma gauche, un son étranglé retentit. Je souris presque mais réussis à garder mon sérieux. Lorsqu'elle nous invite à entrer, je lance un coup d'œil à Jun et hausse un sourcil innocent. Sa main couvre le bas de son visage, et seuls ses yeux désapprobateurs me fixent. Dommage pour lui, sa main ne réussit pas à cacher son rictus amusé. Je suis extrêmement drôle comme femme !

Je déchantre très vite en pénétrant chez Franzie. Oula. C'est une maison témoin ? Tout me paraît si froid. Trop parfait. Moi aussi j'aurais fui cette maison si j'avais grandi ici. J'ai même du mal à imaginer qu'une maison si stérile ait accueilli une famille. L'appartement de Mamie est rempli de couleurs, de plaids et de photos. Ici, les cadres dépeignent la petite famille parfaite, leurs sourires sont calculés, comme sur celle que Jun m'a montrée. Bwah !

On s'installe dans un salon dans les tons clairs. Sur le canapé, les coussins et le plaid semblent neufs et n'invitent pas à s'installer. J'échange un regard mal à l'aise avec Jun et m'assieds tout au bord, craignant que le canapé ne plie sous mon poids et brise cet environnement impeccable. Notre hôtesse s'éclipse dans la cuisine.

— Cessez de gigoter ! chuchote-t-il du coin de sa bouche.

— J'ai peur de le froisser !

Son soupir est si discret que pendant une seconde, je crois l'avoir rêvé, puis lorsque je me tortille une énième fois, Jun soupire une deuxième fois plus fort. Oups. Ce n'est pas de ma faute ! Cette maison est trop parfaite, j'ai le sentiment de faire tache.

Franzie revient avec un plateau contenant deux tasses fumantes et une espèce de livret épais coincé sous un bras. Ma curiosité relève la tête brusquement. Jun, lui, n'a pas l'air surpris.

— Je vous l'avais mis de côté, peut-être que vous pourriez y jeter un œil aujourd'hui ? propose Franzie. Du thé ?

— S'il vous plaît. Qu'est-ce que c'est ? questionné-je, trop impatiente pour attendre.

— Oh ! C'est un carnet de prétendants potentiels pour Iris, répond-elle très sérieusement.

J'ouvre la bouche pour sortir une blague, mais Jun me fusille du regard et je la referme. Je suppose que Franzie ne plaisantait pas. Des prétendants,

vraiment ? Il faut que je voie ça.

Notre hôtesse remarque mon intérêt et m'invite à le feuilleter. Elle se lance dans des explications qui font froid dans le dos. Les dossiers sont assez classiques et décrivent physiquement puis mentalement chaque jeune homme, sans oublier ses passions ou compétences particulières. Mais les petites notes ajoutées à la main sont flippantes. Les jeunes hommes sont notés avec un système d'étoiles selon leur capacité financière, la qualité de leur travail et le prestige de leur famille. J'ai une pensée pour Louis, le premier, qui n'a qu'une étoile malgré de larges compétences en golf — désolée, mon gars, ça ne sert à rien — puis à chaque fin de dossier, le clou du spectacle. Franzie a trouvé le moyen de faire un calcul savant sur la couleur prévisionnelle qu'auraient les yeux de leurs enfants. Je retiens un filet de bave in extremis tant ma bouche est restée ouverte sous le choc.

Vraiment, garder une expression impartiale est impossible. Qu'est-ce qu'en pense Jun ? Si je tourne la tête vers lui, je vais faire une gaffe, je le sais. Je lui demanderai plus tard ce qu'il pense de l'œuvre du diable.

— Si cela ne vous dérange pas, serait-il possible de le garder pour l'étudier chez moi ? demande Jun.

J'admets que pour comprendre Iris, ça peut être utile de l'avoir sous la main. Mais uniquement pour pouvoir le brûler sur un bûcher après !

— Bien sûr ! Iris n'a jamais vraiment voulu y mettre le nez.

Un reniflement ironique m'échappe malgré moi. Franzie m'observe, surprise, mais Jun intervient au même moment.

— M'autorisez-vous à montrer la chambre d'Iris à Elyott ? Un regard neuf est toujours le bienvenu.

— Oh oui, oui, allez-y. Un regard féminin est toujours plus affûté, ajoutez-elle en me lançant un clin d'œil complice.

Je mime un haut-le-cœur dès que nous sommes dans l'escalier et Jun soupire.

— Vous êtes insortable !

— Cette maison me rend nerveuse ! répliqué-je. Et puis je vous fais rire !

Il ne relève pas mon affirmation, mais je vois le rire dans ses yeux.

— Bon, elle est où, cette chambre ?

— C'est par là, madame Holmes, raille-t-il.

Il ouvre une porte qui donne sur une chambre à l'image du reste de la maison. Décorée et aménagée à la perfection. Il ne s'en dégage aucune chaleur.

— C'est une chambre d'ami, commenté-je sans comprendre.

— C'est la chambre d'Iris.

Son visage est sérieux, et je reporte mon attention sur la pièce. Il n'y a rien qui indique que quelqu'un a utilisé cette chambre. Rien. Elle est tout à fait impersonnelle, si ce n'est la décoration dans les tons rose pastel bien clichés. Une chambre devrait être reconnaissable immédiatement grâce à de petites touches personnelles. Une chambre, c'est un refuge, un endroit où on est soi-même et en sécurité, non ? Chez Mamie, il suffisait de mettre un pied dans ma chambre pour deviner à qui elle appartenait. Entre la jungle de plantes, les fringues posées partout et le parfum aux agrumes de mon eau de toilette préférée, impossible de laisser le doute planer.

— Cette chambre est triste à mourir. Iris n'a pas eu le droit de la décorer ? me questionné-je à voix haute. Il n'y a rien ici. Vous avez fouillé ?

— Oui. Mais je n'ai rien trouvé d'intéressant. Juste une photo de classe.

Tout en parlant, il se dirige vers l'armoire, l'ouvre et passe un bras derrière un bac de foulards parfaitement pliés. Il tâtonne et extirpe une large photo aux bords élimés. Il me faut plusieurs secondes avant de repérer Iris. Sur la rangée du haut, entre deux garçons de la même taille, elle arbore un sourire doux et bien plus naturel que sur les photos d'en bas. Ses cheveux sont courts et bruns. Ça lui va bien !

— Vous ne trouvez pas ça étrange ?

— Quoi donc ? Qu'avez-vous vu ? questionne Jun en scrutant la photo à la recherche d'un indice.

— Ce n'est pas la photo qui est étrange, Watson, expliqué-je les yeux plissés, mais l'endroit où elle l'a planquée, non ?

— C'est vrai que ce n'est pas le premier endroit auquel j'aurais pensé pour ranger une photo de classe.

— Vous savez ce que ça veut dire, Watson ?

Il hausse un sourcil, refusant de jouer le jeu. Il croise ses bras pour toute réponse. Mon attention dérive sur les membres en question. Je n'avais pas remarqué à quel point ses veines ressortaient sur sa peau claire. J'ai une image très nette de mes doigts glissant sur ses avant-bras pour en savourer la texture ferme. Oula ! Terrain dangereux. Retournons à la chambre.

— Allons, faites un effort !

— Vous avez trouvé un indice, Holmes, lâche-t-il finalement, mais il ne nous dit rien de spécial pour l'instant.

— Vous voyez ? C'est pour ça que je mérite d'être Holmes !

— Je n'ai pas dit que j'utiliserais votre surnom ridicule pour autant.

Je n'écoute déjà plus ce qu'il dit. Mon regard est immédiatement attiré par le t-shirt du jeune à droite d'Iris. Je rêve ou il porte une édition limitée des t-shirts Skillet dont à peine vingt exemplaires ont été vendus ? Comment est-ce qu'il a réussi à s'en procurer un ? Ado, j'en ai rêvé et pleuré. Je suis carrément jalouse !

— Qu'est-ce que vous avez vu encore ?

La voix pincée de Jun interrompt mon effondrement mental.

— C'est le t-shirt de mes rêves ! Enfin, quand j'étais plus jeune, mais ce n'est pas si loin que ça !

— J'en conclus qu'il n'y a rien d'autre à trouver ici. Allons retrouver madame Franz, soupire-t-il, exaspéré.

Frustrée par son manque d'intérêt pour cet objet de collection, je passe devant lui dans l'escalier, l'obligeant à écouter chaque détail, de sa date de sortie aux signatures qu'il contient. Arrivé en bas, Jun est prêt à m'étrangler pour que je me taise. Il n'y avait pas beaucoup de marches, mais je parle vite quand je veux. Trop rapidement à mon goût, nous nous retrouvons à nouveau assis sur ce canapé de malheur.

— Nous avons trouvé ceci dans la chambre d'Iris, elle semblait l'avoir dissimulé, explique Jun.

Il tend la photo - arrachée de mes mains dans l'escalier, le rustre — à Franzie.

— Oh, cette photo de classe date du premier lycée où Iris a été inscrite. Mon mari a estimé qu'il n'était pas convenable pour Iris et nous l'avons mise dans le privé l'année d'après.

Je me hérise en entendant « convenable », le mot favori de la mère d'Az. Je hais ce mot ! Il me donne des envies de meurtre. C'est le genre de mot qui fout en l'air une personne et force son cerveau à en faire la définition de sa vie. Un métier « convenable », une tenue « convenable », un passe-temps « convenable » et le plus détestable de tous : un petit ami « convenable ». Bwah !

— Un ramassis de conneries, oui ! marmonné-je en colère.

— Pardon ? Je vous assure que...

— Ne l'écoutez pas. Elyott n'est juste pas très fan des établissements privés, intervient Jun.

Pardon ? Son regard d'avertissement réchauffe désagréablement mon échine. Pour qui il se prend ?

— Pour revenir sur votre carnet de prospects, grincé-je, Iris en a rencontré certains ?

— Non, jamais, répond Franzie en reportant son attention sur Jun.

— Vous êtes certaine qu'elle n'a pas de petit ami ?

Sa question semble surtout servir à détourner l'attention de notre hôtesse. Je fulmine face à l'attitude de Jun. Je refuse d'être coupée de cette conversation parce que je marmonne à voix haute sans faire exprès !

— Non, pas que je sache.

— Une petite amie ? ajouté-je en ignorant l'expression agacée de mon voisin.

La pauvre Franzie est au bord du malaise. On dirait qu'elle a... peur ? Elle regarde autour d'elle, une main sur le cœur, comme si les murs avaient des oreilles — sait-on jamais, je vérifie aussi — avant de répondre.

— Je vous assure que ma fille est une jeune femme tout à fait décente, madame Holmes !

J'ouvre la bouche, prête à lui rétorquer que je ne sous-entendais pas le contraire. Jun pose sa main sur mon genou et les mots meurent dans ma gorge. Mais qu'est-ce qu'il... ?

— Bien sûr, madame Franz, la rassure-t-il. Nous allons vous laisser, nous avons assez abusé de votre hospitalité.

— Je...

Sa main brûlante glisse derrière mon genou. Mes neurones se déconnectent de mon cerveau. J'en oublie même ce que je m'apprêtais à dire. Toute mon énergie est concentrée sur la chaleur enivrante de sa paume. Mon imagination s'embrase et je sursaute lorsque Jun et Franzie se lèvent. La discussion est terminée ? J'ai raté un bout de conversation ! À cause de sa main ! Oh, je vais le tuer !

Après nos adieux avec Franzie, nous retournons à la voiture en silence. Jun démarre en soupirant. Je suis sur le point de lui exploser au visage, mais il me coupe l'herbe sous le pied.

— Vous avez failli faire capoter ma relation avec la cliente ! m'accuse-t-il. Je bosse pour elle, bon sang !

Ye-Jun

Je n'arrive pas à sortir sa cuisse tendre de mon esprit. Putain. Pourquoi est-ce que j'ai fait ça ? Pire encore, au lieu de retirer ma main, j'ai été incapable de bouger, trop absorbé par sa chaleur et intrigué par son soudain mutisme. J'avais encore moins prévu de mettre ma main derrière son genou, vraiment, je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Elyott était furieuse dans la voiture. Mais pas que. Sa respiration hachée et ses yeux plissés étaient-ils des signes d'humiliation ? J'ai vraiment un problème.

— Tu penses encore à elle, Jun ?

Peter est penché sur mon oreille, hilare. Je lève la tête, surpris de le trouver là, puis la scène s'élargit et je me rappelle où je suis. En face de nous, Lise et Erin discutent entre elles avec animation et n'ont pas l'air d'avoir remarqué mon absence. Peter, en revanche, l'a vue et a attendu le moment propice pour me le faire savoir. L'enfoiré.

— Elle m'a pris pour un pervers, soufflé-je, c'est pathétique.

— En même temps, elle t'obsède depuis le lycée.

— Tu n'aides pas du tout.

— Désolé. Tu es complètement à l'ouest depuis que tu l'as retrouvée. C'est tellement mignon.

— Je vais te crever les yeux avec ma fourchette !

— Mais enfin ! intervient Lise, choquée.

— Excuse-moi, Lise.

— Et toi, Peter, arrête de l'asticoter !

— Est-ce que vous voulez que je vous raconte l'histoire ? propose mon meilleur ami avec avidité.

— Non. C'est à Ye-Jun de le décider, chéri, répond Erin en me lançant un clin d'œil.

Intérieurement, je les remercie d'avoir refusé son offre. Je n'ai pas envie d'entendre encore une fois à quel point j'ai déconné. Est-ce que je devrais lui envoyer un SMS d'excuses ? J'y ai été un peu fort en mettant mon attitude sur le compte du professionnalisme. Après tout, c'est vrai que madame Franz est une cliente, mais au fond, j'étais d'accord avec Elyott.

— Au moins, toi, tu peux la voir en dehors du boulot, se plaint Peter, les yeux baissés.

J'ai totalement oublié de demander à Elyott pour Azeline et lui. La culpabilité écrase mon plexus solaire et me coupe l'appétit. Peter a raison, mon cerveau est détraqué.

— Un café ? propose alors Erin.

— Pitié oui ! s'exclame Peter après avoir entassé les assiettes vides.

Ils s'éloignent dans la cuisine avant que j'aie pu me lever pour participer. Lise me tapote l'épaule pour que je reste assis puis les rejoint. Je les entends chuchoter des encouragements à leur fils. Le voir déprimé est insupportable. Leur relation à tous les trois ressemble beaucoup à celle que Hyun-Ae avait avec mes parents. J'ai toujours été plus pudique, même si mes parents ne relâchent pas leurs efforts. J'esquisse un sourire attendri en pensant à eux. Qu'est-ce qu'ils diraient de mon attitude d'hier ?

Ils auraient honte d'avoir élevé un pervers !

— Tu me ramènes toujours après ? demande Peter, qui s'est enfilé son café en deux minutes.

— Ouais, ouais, c'est ta voiture, je te signale.

J'embrasse les deux femmes sur la joue et les remercie de m'avoir nourri. Elles balayent mes remerciements comme si j'étais ridicule et enlacent Peter avant de nous laisser partir.

— Tu le gâtes trop ! me glisse Erin en secouant ses tresses brunes. Pourquoi tu ne le laisses pas conduire ?

— Il déteste ça. Et entre nous, il suffit qu'on croise un papillon pour qu'il se déconcentre, alors je préfère conduire, ajouté-je en chuchotant.

Elle glousse discrètement et je m'éloigne. Peter me regarde sans comprendre puis me suit jusqu'à sa baignoire.

— Fais gaffe, mec !

Mon meilleur ami récupère la photo de classe d'Iris avant de poser son cul dessus. Elle a dû glisser de ma veste laissée sur le siège en sortant. Ses mères nous font des signes de la main jusqu'à ce que la voiture disparaisse de leur rue, puis Peter reporte son attention sur les élèves souriants, et fait des commentaires sur les tenues vestimentaires des ados. Je l'écoute à moitié jusqu'à ce qu'il arrive à Iris.

— C'est vrai qu'elle ressemble à Hyun-Ae. Ta sœur avait des traits asiatiques beaucoup moins marqués. Ah, mais...

— Oui ?

— Il lui manque le sourire à conneries que ta sœur arbore sur vos photos.

J'éclate de rire parce qu'il a tout à fait raison. Ma sœur n'avait pas sa langue dans sa poche et était la première à fourrer son nez dans les affaires des autres. En particulier, les miennes. Sa curiosité malade et son franc-parler lui valaient beaucoup d'ennuis à l'école. J'espère qu'Iris n'est pas un aimant à ennuis, pour le coup.

— Le beau-fils d'un de mes clients récents a exactement le même t-shirt que lui. Avec des couleurs moins vives, commente-t-il. Il est classe !

Du coin de l'œil, je vois que Peter désigne le jeune à droite d'Iris. Qu'est-ce qu'ils ont tous avec ce t-shirt, sérieusement ?

— C'est une série limitée Skillet, marmonné-je.

Malgré moi, je me mets à répéter mot pour mot ce qu'Elyott m'a baragouiné hier à son sujet. J'ai retenu chaque mot, fasciné par sa voix. Je me gare devant chez Peter qui me fixe, bouche bée. Il n'a pas l'habitude de m'entendre parler de fringues. C'est couvrant ? C'est foncé ? Vendu.

— D'où ça sort tout ça ?

— C'est Elyott, elle parle trop avec sa bouche en cœur et...

Mon cerveau connecte deux informations si violemment que j'en ai le tournis. Quelles sont les chances que deux t-shirts en édition limitée se trouvent dans la même ville ?

— Putain...

Au ralenti, je tourne la tête vers Peter. Celui-ci est penché sur la portière, prêt à l'ouvrir.

— Il s'appelle comment le beau-fils de ton client ?

— Hum... Tristan je crois, pourquoi ?

— Tristan comment, insisté-je.

Peter fronce les sourcils un instant, le regard dans le vague je peux presque apercevoir les rouages de son incroyable cerveau s'ébranlés à la recherche de l'information. Puis son visage s'illumine une seconde avant qu'il n'ouvre la bouche.

— Tristan Bachelet !

— Tristan Bachelet, hein ? C'est un peu trop ressemblant à Tom Bachelot pour être une coïncidence, tu ne crois pas ?

Il scrute la photo de classe à nouveau et marmonne quelque chose à propos de « boutons » et d' « adolescence ingrate ».

— Je ne l'aurais jamais reconnu...

— Tu es en bons termes avec ton client ?

— Évidemment, tu me prends pour qui ?

Son ton est sincèrement offusqué.

— J'ai ma porte d'entrée pour parler à Bachelet ! Peter, ton cerveau est incroyable !

— C'est grâce à Elyott, quand même.

Ma grimace en dit long sur son rappel, dont je me serais bien passé.

— Pourquoi tu fais cette tête ?

— L'honneur, mec.

Le karma s'acharne, je ne vois pas d'autre explication. Un soupir fataliste m'échappe.

— Je dois remercier Elyott. Si je l'invite à dîner après le fiasco d'aujourd'hui, elle va vraiment me prendre pour un pervers.

Il y a des milliers de façons de la remercier, mais c'est à ça que j'ai immédiatement pensé. Je n'ai pas besoin d'y réfléchir beaucoup pour savoir pourquoi.

— L'honneur te tient par les couilles, se sent-il obligé de répéter.

J'inspire un bon coup puis prends une décision. Si d'ici deux jours, elle ne m'a pas envoyé de message, je m'excuserai et l'inviterai au restaurant.

Elyott

Az débouche la deuxième bouteille de vin blanc de la soirée et la dépose sur la table basse. Pour la énième fois, ses doigts frôlent son tatouage à travers le tissu. Elle fronce les sourcils et laisse retomber sa main en soufflant par le nez. Je ne crois pas qu'elle se rende compte qu'elle fait ça. Et je n'arrive pas à comprendre pourquoi. Elle adore son tatouage, ça, c'est certain, mais elle développe un toc, on dirait. Je termine mon verre pendant qu'elle chantonne un air inconnu, regardant quelque chose sur son portable.

Maintenant que j'y pense, je la trouve bizarre, en ce moment. Plus sereine. Plus concentrée. Az et moi, on ne se cache rien. Bon, presque rien. Un jour, je trouverai le courage de lui raconter l'histoire dans son intégralité. Je range ce détail loin dans ma tête et me ressers un verre pour l'oublier complètement. Le vin blanc est un excellent moyen pour enfermer les vérités qu'on refuse de regarder en face.

— J'ai décidé de faire un nouveau tatouage, annonce Az.

— Ah bon ?

Perdue dans ses pensées, elle répond vaguement. Je ne lis aucune excitation sur son visage, mais une sorte de... soulagement? Non, c'est l'alcool qui fausse ma lecture. J'ai un don pour lire les gens, mais sobre. Et Az est particulièrement difficile à cerner parce qu'elle s'interdit tout plongeon trop profond dans ses émotions. Oooh, je devrais noter cette phrase, c'est beau !

— Ton portable vibre, déclare-t-elle soudainement.

Je farfouille dans le canapé à sa recherche, rassurée de ne l'entendre vibrer qu'une seule fois. Un SMS, donc. Mais où est-ce qu'il est encore passé ? Ma meilleure amie pose son verre pour chercher avec moi, sa curiosité s'est réveillée tout d'un coup. On retourne le canapé et le vide de ses oreillers et du plaid, sans succès. C'est finalement Az qui le retrouve sur le tapis. Quelle bande de bras cassés !

— C'est Watson !

La colère et l'embarras se livrent une bataille rapide dans ma tête au souvenir de notre dernière rencontre. De sa main surtout. Sa large main chaude glissant sur mon genou avec déterminina...

— STOP !

Je ferme les yeux une seconde et tends la main à Az, à nouveau maîtresse de mes pensées et prête à lire les plates excuses de Jun. S'il tient à la vie, c'est ce qu'il m'aura envoyé !

— Je suis sûre qu'il déteste son surnom.

— Évidemment. Mais je m'en fous.

— Qu'est-ce qu'il te dit ? questionne Az en se rapprochant tant qu'elle cogne son nez contre mon oreille.

Je relis trois fois le message pour être sûre. Puis je croise le regard d'Az qui arbore un sourire de chatte ravie. Il n'annonce rien de bon, ce sourire.

— Quoi ? demandé-je bêtement.

— Il t'aime bieeeeen !

— Non !

— Mais si ! Je le vois à ta tête ! Lis-le à voix haute.

Son ton me fait pouffer de rire, mais je m'exécute. Comment résister à son regard ébène autoritaire ? Simple, on ne peut pas !

— « Bonsoir Elyott. Je voulais m'excuser de vous avoir touchée comme un rustre pour vous faire taire devant madame Franz. C'était inapproprié de ma part. Acceptez-vous mes excuses ? », dis-je avec un sourire. Même ses formulations sont sexy...

— Tu vois, ça, dit-elle en pointant vaguement la dernière partie de la phrase, ça signifie quelque chose.

— Je peux refuser ses excuses, mais quand même l'inviter dans mon lit, ou c'est inapproprié ?

Le fou rire nous prend par surprise. Nous rions à gorge déployée, si fort qu'on finit avec des larmes perlant au coin des yeux. J'ai évidemment raconté à Az — selon elle, avec beaucoup trop de détails — le moment où sa main a commis l'irréparable. C'est-à-dire : en ne continuant pas. Elle s'est moquée de mon agacement mêlé de frustration évidente. Même pour moi, c'était incohérent. J'ai dû me rendre à l'évidence, Jun me plaît énormément physiquement — et vocalement — mais il pue la mauvaise idée. Az n'est pas d'accord.

— Réponds-lui !

— « Watson, excuses acceptées. »

J'écris et lis en même temps avant de cliquer sur « envoyer ».

— NOOOON ! se lamente Az, c'est nul ! Heureusement qu'il y aura une suite.

— Hein ?

— Il va te demander autre chose ou te proposer un truc. Tu vas voir !

Et en grande prophétesse, Az a raison. Deux secondes après mon message, Jun m'envoie un SMS qui fait naître une grimace d'effroi sur ma face.

— Laisse-moi deviner, il t'invite au cinéma ?

— Pire. Il veut soi-disant me remercier et propose un restaurant. C'est non !

— UN RENCARD ! s'écrie Az, hilare.

— Je te hais.

— C'est faux. Bon, laisse-moi lire. « Je vous invite au restaurant pour m'excuser et vous remercier pour le t-shirt », lit Az en gloussant.

Je lui abandonne mon téléphone dans les mains et m'affale dans les oreillers. Ma tête fait un bruit sourd en rencontrant le bras nu du canapé. J'avais totalement oublié que tout était par terre suite à notre exploration pour mon téléphone. Je vais avoir un bleu.

— Merde ! marmonné-je en frottant ma tête.

Agacée, je siffle entre mes dents. Par habitude, je me lève et pioche une pièce de deux euros dans mon portefeuille que je mets de côté pour la boîte à jurons. C'était la dernière.

— Tu n'as qu'à essayer, pour une fois.

— Naoon ! Je ne sors paaaaas avec les hommes. Tu sais très bien pourquoi ! Une petite partie de jambes en l'air et salut !

— Et c'est quoi cette histoire de t-shirt ?

— J'ai dû dire un truc intelligent chez Franzie. J'ai du flair, moi, madame !

Son regard sceptique suit ma démarche titubante jusqu'au canapé. Son sourcil haut moqueur tressaute et gâche un peu l'effet. Je glousse en m'affalant dans les coussins.

Az se détourne pour relire le SMS.

— Il veut te remercier pour un t-shirt ? C'est quoi cette histoire, exactement ? répète-t-elle.

— J'en sais rien, moi !

— Bah, demande-lui !

Vraiment, des fois, on dirait deux gamines à se chamailler. Je l'aime tellement ! Sauf quand elle me pousse à faire quelque chose que je ne veux pas et qui me fait flipper. Surtout ça, en fait.

— Non. De toute façon, je n'ai pas envie de sortir avec ce type. Il est chiant.

— Il te plaît, rétorque Az.

Je n'essaie même pas de nier. Je n'en vois pas l'intérêt. Oui, il me plaît, et on pourrait passer quelques heures brûlantes ensemble, s'il était intéressé. Mais ce n'est pas le problème.

— Je ne pratique pas le « rencard ». En plus ses cheveux longs, là ? C'est ridicule !

— Elyott...

— Tu as vu qu'il portait des bottines ?

— Elyott !

— Quoi ? dis-je, innocente.

— Tu es une horrible petite menteuse !

Elle pointe son doigt devant mon nez, affichant un sourire de psychopathe. BWAH ! Je ne peux pas mentir, elle me connaît trop bien ! Au lycée je me souviens d'un jour où un mec avait vaguement attiré mon attention mais sans plus. Elle l'avait immédiatement remarqué et savait détecter sa présence dans les environs juste à l'expression de mon visage. Je l'admire tellement !

— Peut-être. Je dis bien « peut-être » que je trouve ça sexy. Mais son caractère arrogant, là ? Non merci !

— Et alors ? Pour une nuit, tu t'en fous, il sera trop occupé pour parler, normalement. Rappelle-moi la dernière fois que t'as pris ton pied ?

— Hier so...

— Avec un être humain, Elyott !

— Oui, bon, ça fait un moment. Tu sais bien que je ne viens jamais de toute façon, me lamenté-je.

— Je n'ai jamais compris pourquoi tu ne prenais pas les choses en main. Et je sais que ce n'est pas par gêne.

— J'ai essayé, et le type s'est tellement vexé qu'il a débandé ! m'exclamé-je, frustrée.

— Pff... Et les autres ?

— L'égo des hommes ne survit pas toujours à mes envies. J'ai abandonné l'idée !

Az roule les yeux et désigne mon téléphone de la main. Ses yeux autoritaires me font presque redresser l'échine, mais un hoquet la secoue et gâche l'effet.

— Le destin te sert un homme qui te plaît sur un plateau alooooors, tu vas lui répondre immédiatement !

— Mais...

— Pas de mais ! Il veut te remercier en plus. IL DEMANDE !

— Je ne peux pas aller au restaurant...

— Dis-lui de te manger toi, réplique ma meilleure amie très sérieusement. Si tu ne lui proposes pas, tu ne sauras jamais ce qu'il pense vraiment !

L'Azeline alcoolisée est si différente de la version sobre. J'aime les deux, mais celle-ci... elle me pousse toujours à faire des conneries ! J'attrape mon portable sous son regard fier.

Holmes : J'accepterais éventuellement des remerciements en nature.

Watson : En nature ? Vous avez encore bu ?

Holmes : Pour un détective, Watson, vous êtes un peu long à la détente !

Watson : J'ai très bien compris. Je ne sais pas quoi vous répondre puisque vous êtes alcoolisée.

— Hey ! m'exclamé-je outrée, il dit que je suis alcoolisée !

— On l'est !

— Ne t'invite pas dans cette conversation, c'est malpoli ! plaisanté-je en agitant mon téléphone.

— Je suis invitée dans toutes tes conversations, renifle-t-elle, dédaigneuse.

— Bwah ! C'est vrai.

Il ne lui manque plus que le pop-corn. Elle vit sa meilleure soirée à mes dépens.

Gargouille !

Holmes : Je n'irai pas au restaurant avec vous, Watson ! Je n'aime pas les rencards.

Watson : Mais diable, pourquoi ?!

— Il ne nie pas que c'est un rencard ! Je le savais ! Je vais tout annuler.

— Poule mouillée. Et pourquoi pas une pizza ? propose Az après avoir de nouveau rempli son verre à ras bord.

— Quoi, une pizza ?

— Tu acceptes d'aller manger une pizza. Chez lui. DANS SON LIT.

— Oh ! Tu es machiavélique !

— Absolument ! Blanc ?

— Évidemment !

Watson : Holmes ? Je vais finir par m'inquiéter. Vous êtes en sécurité ?

Holmes : Je suis chez moi, détendez-vous, Watson. Vous allez perdre vos cheveux ! Bref. J'accepte une pizza en compensation de mon coup de génie.

— Tu ne sais même pas pourquoi il veut te remercier, ricane ma meilleure amie.

— Il veut me remercier, c'est tout ce qui importe, non ?

Az hausse les épaules et termine son verre cul sec avant de s'affaler contre le canapé, prête à dormir. Sans attendre la réponse de Jun, j'abandonne le canapé et m'effondre dans mon lit en lâchant un soupir d'aise. Le sommeil, hélas, a d'autres plans. Il me laisse l'esprit embrumé et incapable de m'endormir. Je tourne pendant bien une heure avant de m'avouer vaincue. Je secoue un peu trop fort mon bras coincé dans la couette et fais voler mon téléphone directement sur mon front.

— Saint BORDEL ! grogné-je.

Puis je grogne une seconde fois.

— Ouais, ouais, Mamie, je SAIS ! Je n'ai plus de monnaie en plus !

L'écran s'est allumé sous l'impact et affiche trois messages non lus.

Watson : Une pizza. C'est de la nourriture, c'est très bien.

Watson : Je suppose que dans une pizzeria vous allez refuser, donc je vous propose de venir chez moi.

Watson : Demain, dix-neuf heures ?

Holmes : Vous mangez super tôt, Watson.

Mon téléphone indique presque une heure de décalage entre son dernier message et ma réponse, pourtant, il répond immédiatement. Est-ce qu'il attendait depuis tout ce temps ?

Mignon.

Surtout quand on sait qu'il aurait très bien pu me remercier d'un simple message. Il semble intéressé et ça m'intrigue. Beaucoup.

Watson : 19 h 30. Je me lève tôt le matin.

Holmes : Vendu, Watson. Maintenant, parlons un peu de ces cheveux.

Watson : Bonne nuit, Holmes.

Holmes : Je plaisante ! J'aime les ananas sur ma pizza.

Watson : J'ai presque envie d'annuler ma proposition. La pizza vous a offensée ?

Holmes : Vous parlez tellement pompeusement !

Watson : Vous ne répondez jamais aux questions ?

Holmes : Et ça vous agace ?

Watson : Bonne nuit, Holmes !

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Il est dix-neuf heures et je tourne en rond dans mon propre appartement. J'ai le cœur qui bat beaucoup trop vite pour une soirée pizza. Ça en devient ridicule. Il reste trente minutes à attendre et j'ai déjà fait le tour de l'appartement deux fois, vérifié que tout était propre et que j'étais présentable. Je vais annuler. Une autre femme à lunettes fera très bien l'affaire.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas un rencard, me sermonné-je devant mon miroir de salle de bain.

Le mensonge est si gros que je n'arrive pas à fixer mon reflet dans les yeux. Mon invitation n'avait rien d'innocente. Elle le sait, je le sais, pourquoi continuer à nier ?

Sans oublier qu'elle t'a proposé des remerciements en nature. C'est du langage sexuel, non ?

— Mais elle avait bu, bon sang !

Si je ne lui avais pas envoyé l'adresse il y a une heure, elle aurait probablement oublié. Je souffle par le nez, agacé d'attendre comme un adolescent à son premier rendez-vous. Rien que de l'imaginer dans mon espace me fait vibrer d'appréhension. Il me faut une bière.

C'est comme ça que je passe les vingt-six minutes restantes. Une bière à la main, en train de me torturer l'esprit en imaginant des scénarios de plus en plus chaotiques. Lorsque des coups frappent à la porte, je tressaille et renverse du liquide. La bière tiède comme parfum, c'est pas terrible. Je m'attendais à quelques secondes de répit lorsqu'elle attendrait en bas de l'immeuble mais quelqu'un a dû lui ouvrir.

— Merde !

La moitié de ma bouteille est sur mon pantalon et je débats rapidement avec moi-même. Me changer et la faire attendre ou l'accueillir taché ? Je penche pour la deuxième option, juste parce que je sais d'avance qu'elle ne va pas rater l'occasion de faire une remarque subtile. L'imaginer tourner les talons a peut-être pesé dans la balance également.

D'autres coups, vifs et impatients, résonnent et j'abandonne définitivement ma première idée pour aller ouvrir à la furie à lunettes.

J'ouvre la porte un peu trop vite et nous nous fixons en silence. Un foutu feu d'artifice explose dans ma poitrine, et je remercie silencieusement mon

entrée pour sa luminosité merdique. J'ai le visage en feu. Je profite de la surprise momentanée sur le visage d'Elyott pour parcourir son corps délicieux. Celle-ci émet un gloussement narquois qui arrête net mon observation.

— On a commencé les festivités sans moi ? demande-t-elle, les yeux rivés sur ma cuisse.

— C'est de la bière, expliqué-je, gêné. Entrez.

Je me pousse pour la laisser entrer, espérant que son regard quitte mon pantalon qui devient de plus en plus serré. La bouche sèche, je la regarde passer dans un roulement de hanches sexy. Putain. C'était une mauvaise idée. Sur son chemin, mes narines se gorgent de son odeur fraîche et sucrée. Son parfum délicieux accélère les battements de mon coeur. Je ferme les yeux une seconde avant de suivre mon invitée. J'ai l'impression d'avoir 16 ans à nouveau.

J'invite Elyott à s'asseoir sur le canapé et marmonne que je vais me changer. Je me comporte comme un idiot. Un ado rustre et idiot !

J'enlève mon jean et en enfile un autre si vite que je manque de me casser la gueule. J'ai le cœur dans la gorge et un début de gaule. Ce n'est pourtant pas ma première fois, loin de là, mais avoir mon *crush* dans mon salon... C'est très perturbant. Je n'ai même pas retenu ce qu'elle portait. Est-ce que j'ai au moins dit bonjour ?

Elyott est toujours sur le canapé quand je reviens, son regard luisant de curiosité parcourt la pièce. Je sais que quand elle repartira, elle sera capable de la décrire avec précision. Elle n'a même pas l'air de le faire consciemment. Sentant mon regard, elle tourne la tête vers moi et sa bouche en cœur tourne vers le bas. Mimant une mine boudeuse.

— J'ai faim, Watson. On commande ?

— Ah oui, les pizzas. Il y en a une très bonne plus loin dans la rue. Une pizzeria, je veux dire. Je vais chercher la carte.

Mon élocution est catastrophique. Qu'est-ce qu'il m'arrive, bon sang ? Son regard ne me lâche pas une seconde alors que je vais chercher le prospectus sur mon bar. Et putain, si elle ne cesse pas de me reluquer, je ne vais jamais pouvoir lui cacher l'effet que cela a sur mon jean. Pathétique. Jamais je ne me suis senti aussi gauche avec une femme. Il me faut vraiment une bière et il faut que je la boive, cette fois.

— Une bière ? proposé-je le souffle court.

— Avec plaisir. Au fait, vous ne m’avez toujours pas dit pourquoi j’ai droit à une pizza gratuite.

Iris. Parler d’Iris calmera mes nerfs, c’est parfait. Ma queue, pour une fois, semble avoir eu le message. J’attrape deux bouteilles, les décapsule et rejoins Elyott qui redresse sa large monture sur son nez. Ses lunettes noires sont vraiment semblables à celles du lycée, elles lui mangent le haut du visage, c’est étrangement sexy. Très joli. Et... et elle attend ma réponse, quel con ! Je racle ma gorge puis lui tends une bière avant de répondre.

— Le t-shirt en édition limitée. C’est ce qui m’a mis sur la piste. Le jeune sur la photo de classe, c’est Bachelot. Enfin, Bachelet. C’est son vrai nom de famille. Tristan Bachelet.

— Oooh ! s’exclame-t-elle, ravie. Mais c’est une très bonne nouvelle ! Comment l’avez-vous trouvé ?

— Grâce à Peter.

— Il a eu droit à une pizza gratuite aussi ? demande-t-elle innocemment.

— Non ?

— Je suis flattée, Watson.

— En réalité, ça ne m’avait même pas traversé l’esprit.

Ma réponse honnête la fait glousser doucement. Je suis hypnotisé par le son.

En réalité, j’avais envie de te revoir et l’excuse était trop bonne pour la laisser passer.

— On va pouvoir l’aborder sans le faire fuir, constate Elyott, les yeux à nouveau sur le menu.

— On ?

— Je fais partie de cette enquête, Watson, d’ailleurs...

Elle s’interrompt pour lire le menu, mais je perçois de l’hésitation dans son attitude juste avant qu’elle reprenne la parole.

— Hum... Je prends une pizza aux ananas et un fondant au chocolat, merci.

— Je ne comprendrai jamais les gens qui aiment cette pizza.

— Vous devriez goûter.

— Certainement pas !

Son rire éclate dans la pièce. Mon rictus moqueur de façade se transforme en vrai sourire amusé devant ce spectacle. Elyott rit avec liberté et sans aucune gêne. C’est absolument adorable. Bref, les pizzas. Rapidement, je commande et confirme l’adresse de livraison. Elles

devraient arriver d'ici une dizaine de minutes. Comment diable est-ce que je vais survivre aussi longtemps avec Elyott assise à mes côtés ? Je ne sais même pas pourquoi je me sens autant intimidé. Sa tenue est classique, elle ressemble beaucoup à celle de la dernière fois, un jean moulant. Un t-shirt immaculé et décolleté complète le tout. Il y a quelque chose dans son attitude de très assuré. Et — bon sang — ses courbes, elles me rendent dingue.

Fais gaffe, tu baves.

Brutalement, ses messages suggestifs de la veille ressurgissent dans mon esprit. Je dois faire une tête étrange, car lentement, un côté de sa bouche se relève. Elle sait exactement à quoi je pense. Sans raison particulière, un détail dans sa phrase précédente me frappe.

— Holmes, votre dernière phrase, vous vouliez ajouter quelque chose, non ?

— Je vois que vous avez changé d'avis sur le surnom, fait-elle remarquer.

Je ne l'utilise même pas consciemment, c'est à force de l'entendre l'utiliser, je suppose.

— Ce n'était pas ça que vous vouliez dire.

— C'est vrai. Mais...

— Allons. Soyez toujours honnête, c'est ce qui fait votre charme, coupé-je volontairement moqueur.

— C'est aussi vrai, acquiesce Elyott tout à fait humblement. Je me demandais quelque chose...

— Évidemment.

Je soupire, faussement inquiet d'avance. Ça la fait rire.

— Iris. La trouver vous tient à cœur. J'ai tort ?

Je reste con un instant. Incapable de cacher la surprise et la douleur qu'Elyott lit sur mon visage. Elle mordille sa lèvre, contrite.

— Je suis désolée. Ça ne me regarde pas.

— Vous avez raison.

Elle baisse les yeux, et je réalise que je suis vraiment un idiot.

— Non, je voulais dire que vous aviez raison pour Iris.

Je me lève et récupère mon portefeuille sur le comptoir. À l'intérieur, il y a une photo de Hyun-Ae. Dessus, elle regarde sur le côté en tirant la langue. Son nez est tout froncé et couvert de chocolat. C'est à moi qu'elle fait cette grimace. Je lui avais mis du chocolat sur le nez pendant qu'elle dormait et

têtue comme elle l'était, l'avait gardé toute la journée, si bien que mes parents avaient voulu immortaliser ce moment.

— C'est ma petite sœur, Hyun-Ae. J'adore cette photo.

Je la tends à Elyott. Sa bouche s'arrondit de surprise. Le besoin de lui présenter ma sœur a été si fort que je réalise seulement maintenant à quel point mon geste est personnel. Je ne le regrette pas une seule seconde mais ne sais pas quoi penser de ma propre attitude.

— J'étais à l'étranger le jour où ma sœur, Hyun-Ae, a eu son accident. Elle avait le même âge qu'Iris.

— Je suis tellement désolée, souffle Elyott, sincère. Elles se ressemblent beaucoup, c'est troublant.

— J'ai pris tous les gènes de ma mère et elle, ceux de mon père, expliqué-je en haussant les épaules. Ma mère est coréenne.

— Je comprends mieux.

L'interphone sonne et nous fait sursauter tous les deux. Nous partageons un ricanement nerveux avant que je ne me lève pour laisser monter le livreur. L'odeur des pizzas remplace bien vite l'ambiance morose, et le visage d'Elyott s'illumine instantanément. Mon cœur rate un battement devant ce spectacle. Je suis tellement dans la merde.

On se chahute pendant tout le repas sur le fait qu'une pizza avec des ananas devrait ou non figurer sur une carte. Je savoure chaque phrase impérieuse qu'elle me lance et finis par capituler. Elyott termine sa bouchée puis, déterminée, plante son regard dans le mien. Je déglutis de travers et force le bout à descendre à grand renfort de bière. Bon sang ! Elle aura ma peau un jour !

— J'étais sérieuse, hier, balance-t-elle.

Je pose ma bière avec une lenteur extrême. Pendant plusieurs secondes, je doute de l'avoir réellement entendue parler, puis elle s'humidifie les lèvres, éteignant mon cerveau et mes capacités de réflexion. Son regard noisette caresse mon visage jusqu'à mon entrejambe puis remonte, décoré d'un haussement de sourcils équivoque. Il fait sérieusement chaud dans cet appartement, tout d'un coup. Je me sens hocher la tête, puis je me racle la gorge sans savoir quoi dire. Ou s'il faut dire quelque chose. Je me sens gauche et paumé. Mon rictus n'aura jamais été plus moqueur pour cacher mon désarroi. Mon expression allume une étincelle de défi dans les yeux d'Elyott.

Gracieusement, sa main s'empare d'une serviette qu'elle passe sur sa bouche pulpeuse. Je reste prisonnier de ses yeux brûlants. Ils ne quittent pas les miens une seule seconde. Je la regarde approcher, immobile et inquiet, certain qu'elle va exploser de rire d'un instant à l'autre et me laisser comme un con. Je suis même tellement occupé à imaginer la scène que lorsque sa bouche se pose sur la mienne, il me faut bien quelques secondes pour réaliser ce qu'elle fait.

Elyott Thomas, mon *crush* du lycée, est en train de m'embrasser.

OceanofPDF.com

Elyott

C'est la première fois qu'un homme se fige quand je l'embrasse. Je crois même qu'il a arrêté de respirer. Je me redresse, embarrassée. J'ai mal lu son langage corporel ?

— Déso...

Ses lèvres volent la fin de mes excuses. Et — saint bordel ! — son baiser embrase la pièce. Ses lèvres puis par sa langue, explorent chaque recoin avec une avidité inattendue. De délicieuses charges électriques sillonnent ma peau, convergeant vers ma culotte. J'en tremble d'excitation.

Jun m'embrasse comme s'il avait attendu ma bouche toute sa vie.

Il se penche vers moi, impatient puis finit par reculer sans quitter mes lèvres. Ses larges mains descendent sur mes fesses et me soulèvent jusqu'à me placer à califourchon sur lui. Exactement là où j'avais envie d'être. Son geste est purement instinctif, il me veut plus près. C'est simple. Primaire. Sérieusement sexy.

Je me surprends à répondre à sa passion, mes sens noyés dans la saveur de sa langue. Mes hanches ondulent, curieuses et pressées à la fois. Jun soupire dans ma bouche et j'avale goulûment son souffle. Nos langues se découvrent si sensuellement que des couinements frustrés m'échappent. Ou est-ce lui ? Je glisse mes doigts dans son chignon — ridiculeusement — excitant et rencontre une texture si soyeuse que mes paupières s'ouvrent de surprise.

— Vos cheveux sont super doux !

— Merci, dit-il.

Sa voix rauque de désir se loge droit dans mes tétons.

— Je peux les détacher ?

Sa réponse est un baiser humide contre ma gorge et je perds le fil de mes pensées. S'il continue à m'embrasser comme ça, la sauvage en moi va se réveiller et ce sera terminé beaucoup trop vite. Seigneur ! Je suis trempée ! Ses lèvres remontent lentement jusqu'à mon menton, déposant des baisers fiévreux en chemin. Ma peau se hérisse à son passage. J'en veux encore plus. Je veux le sentir à l'intérieur de moi et oublier que nous sommes deux êtres distincts.

Je m'écarte pour enlever mon haut. Ma brassière suit plus lentement à cause de mes piercings. Jun semble fasciné par mes actions. Puis son visage

change lorsqu'il tombe sur mes tétons dressés.

— Putain..., souffle-t-il admiratif.

— Ils sont assez récents donc faites attention, s'il vous plaît, précisé-je juste avant de retirer l'élastique de ses cheveux.

Un voile de jais encadre désormais son visage, adoucissant ses traits et agrandissant ses yeux. Il est beaucoup trop beau comme ça. Je ne résiste pas à y plonger mon visage. Leur douceur me caresse la joue quand subitement, je gémis sans aucune retenue. Jun a pris l'intégralité de mon téton dans sa bouche. Sa langue explore délicatement le bout de chair distendu. Le contraste entre sa chaleur et les petites décharges électriques dues au piercing est une délicieuse torture. J'agrippe ses épaules, incapable de m'arrêter de gémir tant c'est bon. Je sens à peine son autre main quitter ma hanche pour remonter vers mon deuxième sein. Il me touche avec une intensité renversante, il paraît si calme de l'extérieur !

Je suis à deux doigts de pleurer d'euphorie lorsqu'il s'intéresse à mon autre téton.

Mon rôle de plaisir est animal. Les mots n'ont plus aucun sens. Mes actes sont instinctifs et impatients ; j'empoigne son t-shirt depuis le bas de son dos et tire dessus. Je grogne presque lorsqu'il lâche mon sein dans un « pop » sonore pour m'aider. Son ricanement grave chatouille ma peau et enflamme ce qui restait de sain dans mon cerveau. Son ardeur répond à la mienne, en plus puissante encore. Ses larges mains sont partout. Sur ma taille, sur mes cuisses, sur mes seins. Insatiables. Je suis plus que prête à tout leur donner. C'est seulement maintenant que mon attention dérive plus bas. Mes yeux contrariés rencontrent nos jeans. Pourquoi ils sont encore là, eux ?

— Accrochez-vous.

C'est le seul avertissement qu'il me donne avant de nous lever du canapé.

Il rit de mon exclamation surprise. J'enroule mes jambes autour de sa taille ferme pendant qu'il marche — pitié, Seigneur — jusqu'à sa chambre ?

Oui !

Je profite de ce moment pour explorer son cou. Hum, il sent bon ! Un mix de savon et de... noix grillées ? Je plante mes dents dans sa peau et glousse lorsqu'un son guttural me répond. Malgré la rapidité de ses mouvements, il me dépose sur son lit avec précaution. Sous mes yeux gourmands, il retire sa ceinture de cuir et son jean. Son boxer suit l'instant

d'après. Son pénis dur me nargue. J'ai la bouche sèche. Occupée à fixer son membre, je ne le vois pas s'approcher puis s'attaquer à mon pantalon et à ma culotte trempée. Jun dépose un baiser brûlant à l'intérieur de ma cuisse, sort un préservatif de son jean, et le pose sur le lit. Il semble hésiter un instant, le souffle court, son regard admirant mes courbes. Finalement, il me tend sa main, le regard brûlant.

— J'aime votre corps sur moi, dit-il simplement.

J'accède volontiers à sa demande. À nouveau sur lui, je frotte mon sexe plus que prêt contre son membre, haletant d'impatience. Attendre n'est plus une option.

— Il me faut cette queue à l'intérieur de moi, affirmé-je.

Jun, actuellement le nez plongé dans mes seins, émet un rire sexy qui fait vibrer ma cage thoracique. Ma peau est couverte de chair de poule et les bruits qui sortent de ma gorge sont grotesques. Achevez-moi ! D'un mouvement de hanche, Jun choisit ce moment pour frotter sa queue entre mes lèvres. Je suis si excitée qu'elle glisse sans résistance, la friction sur mon clitoris me fait trembler. Mon bassin reprend ses mouvements avec une cadence pressée. La chambre de Jun se remplit de bruits humides indécents. À tâtons, je récupère le préservatif et recule sur ses cuisses. Jun laisse sa tête tomber contre le matelas. Respirant rapidement, ses yeux mi-clos embrassent mon visage et mes gestes tremblants. Il hausse un sourcil moqueur.

— Tout va bien, Holmes ?

— Oui ?

— Vous tremblez, remarque-t-il, inquiet maintenant.

Sans lui répondre, je sors enfin le préservatif. La seconde d'après, je m'empale sur lui, lâchant un soupir comblé. Jun s'est figé sous moi, la bouche ouverte et les yeux plissés de plaisir. Tout contre ses lèvres, je lui murmure :

— Je tremblais d'impatience, Watson. Maintenant, je vais vous baiser jusqu'à entendre ces petits bruits gutturaux qui émanent de votre gorge.

Il déglutit et je sens son sexe pulser avec enthousiasme en réponse. Mon corps s'applique alors à faire très exactement ce que je viens d'annoncer, glissant aisément de haut en bas. La sensation fait rouler mes yeux en arrière. Jun empoigne mes hanches. Rencontrant chacun de mes mouvements par un coup de reins possessif. Je voudrais me noyer dans ces sensations et ces bruits. Nos respirations hachées et nos râles se mêlent dans

une symphonie sensuelle. De la sueur couvre ma peau en raison de l'intensité du plaisir qu'il me procure. Il me baise sans un mot, mais son langage corporel est salace. J'adore ça.

Les effluves de sexe m'envoûtent. Ma respiration rendue erratique.

Sans y penser, ma main s'insinue entre mes jambes, mon vagin s'humidifie et se contracte à l'idée de me toucher. J'ouvre les yeux, forçant ma main à s'arrêter sur ma cuisse. La peur de lui gâcher le moment calme mes ardeurs. Qu'est-ce qu'il va penser si je me touche alors qu'il est là ? Est-ce qu'il est du genre à être déçu ou se sentir de trop ?

Jun, qui a remarqué mon moment de réflexion intense, se redresse. Sa bouche glisse sur ma gorge, embrassant la zone avec une infinie douceur. Je hoquète, un peu honteuse. Je suis une idiote, j'aurais juste dû lui demander au lieu de partir dans mes pensées en plein acte. Et de lui gâcher son plaisir au passage.

— À quoi pensez-vous aussi sérieusement ? questionne-il en immobilisant nos corps.

— À rien, désolée, bredouillé-je.

Mes hanches tentent de rouler à nouveau, mais ses mains m'en empêchent. J'ai réussi à casser ce moment avec mes conneries. Le regard de Jun irradie de sexe pur. Je déglutis, incapable d'être honnête finalement.

— Tout va bien ? Vous voulez arrêter ?

— Non ! Non, je ne veux pas !

— Je vous ai sentie presque sur le point de jouir, dites-moi ce qui a changé, insiste Jun.

Ses doigts frôlent mes bras de haut en bas. Sa caresse accompagne son sourire curieux. Mes joues s'enflamment et je me tortille, embarrassée. Nos mouvements se sont totalement arrêtés. Son sexe pulse à l'intérieur de moi. Jun fronce les sourcils et laisse ses doigts glisser jusqu'à ma main, celle posée sur ma cuisse. Malgré moi, l'image de ma main entre mes cuisses revient. Mes parois internes trahissent mon silence, contractant à nouveau. Je lâche un couinement frustré, pitoyable.

— Qu'avons-nous ici, Holmes ? ronronne-t-il, concentré sur mon entrejambe.

Ses doigts suivent la courbe de ma cuisse pour s'insérer entre mes lèvres luisantes. Mes poumons réclament plus d'air, mais mon cerveau n'a d'intérêt que pour les intentions de ses doigts brûlants sur ma peau. Son pouce récupère un peu de fluide et caresse délicatement mon clitoris.

L'intensité de son regard mêlé à la friction me fait contracter à nouveau, mais moins fort. Il recommence, se mouvant sous moi en même temps. Mon corps réagit joyeusement, mais ma contraction est toujours moins forte. Au sourire triomphant qu'il me lance, je sais qu'il a remarqué la différence.

— Intéressant, susurre-t-il. Sa bouche se referme sur son pouce puis se pose à nouveau sur ma main. Qu'alliez-vous faire avec votre main ?

Sans surprise, je contracte à sa question. Son sourire s'élargit l'instant d'après.

— Je suis curieux, maintenant.

Il guide ma main entre mes jambes, pliant doucement les doigts pour n'en laisser que deux. Saint bordel, qu'est-ce qu'il m'excite à me regarder comme ça ! J'ondule de plus belle.

Satisfait, Jun abandonne ma main pour s'installer confortablement sur le matelas, les bras derrière la tête. Prêt à profiter du spectacle. Son attitude a tout pour me rassurer. Je ne sais même pas pourquoi j'hésite.

— Pour votre information, il n'y a rien, Holmes, qui m'excite plus qu'une femme qui sait ce qu'elle aime et n'hésite pas à prendre son pied pendant le sexe. Rien.

Ses va-et-vient sont lents et doux. Délicieux, mais... pas suffisamment pour me faire jouir. Et il le sait. J'en ai tellement envie. J'en ai besoin. Je veux juste me noyer dans un orgasme ! La sauvage en moi jette mes inquiétudes et fait prendre position à mes doigts. Un gémissement étranglé sort de ma gorge. Mes paupières se ferment de plaisir.

— Encore, réclame Jun, ses mains agrippant mes fesses pour approfondir sa pénétration.

Hypnotisée par sa voix rocailleuse, je m'exécute. Jun gronde d'approbation. Son bassin suit les mouvements de mes doigts qui frottent de plus en plus vite. Je n'ai plus aucun contrôle alors que le plaisir monte et brûle à l'intérieur de moi. Je contracte si fort que j'ai du mal à réfléchir. Une tempête explose enfin dans mon bas-ventre et l'orgasme m'emporte. Un cri ravage ma gorge. Sans restriction, je me laisse emporter par le plaisir, savourant les mouvements frénétiques de mon majeur et des coups de reins de Jun.

— Putain ! Elyott, je..., grogne Jun dans un souffle.

Mais le plaisir brouille mon esprit. Le deuxième orgasme n'est jamais loin et ses mots ne font plus sens. Je jouis encore. Fort. Les coups de reins

de Jun changent et je le sens jouir et remplir le préservatif par à-coups. Son orgasme semble aussi puissant que le mien, et il laisse sa tête tomber en arrière sans retenir un rôle de pure extase. J'en jouirais presque une troisième fois. Voir cet homme à l'abandon sous moi est érotique.

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Elyott et moi échangeons un regard satisfait d'après baise. Quand je pense qu'elle hésitait à se toucher quelques minutes avant... Et j'aurais raté ça ? Putain non ! On vient à peine de terminer que j'imagine déjà les prochaines positions compatibles avec sa main entre ses cuisses. Je la regarde reprendre son souffle, les cheveux dans tous les sens lui donnant un air lascif.

Je suis foutu. Une seule fois avec Elyott ne sera jamais suffisante. J'en veux encore. Beaucoup plus.

Elle se détache de mon membre ramolli pour se lever. Je réalise seulement maintenant qu'elle n'est pas du tout sur la même longueur d'onde que moi. J'ai raté un truc ? Je me débarrasse du préservatif et fronce les sourcils. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Timidement, Elyott s'excuse pour aller aux toilettes. Timide ? Comme un débile, je la regarde sortir de la chambre. Les questions et les possibilités pour expliquer son comportement s'emmêlent dans ma tête.

Merde !

Elle n'a pas aimé. Ça a été trop vite. Elle aurait aimé plus de préliminaires. Ou pire, elle fonctionne simplement comme ça et n'a pas envie de passer du temps avec moi. Mon cœur d'adolescent se brise un peu avec cette dernière option. Je passe ma main dans mes cheveux défaits et tire dessus, impuissant. Je retombe sur mon matelas, le bras sur les yeux.

Tu avais une chance, Jun, une seule pour lui prouver qu'ensemble, vous pouviez faire des étincelles.

À voir comment elle s'est empressée de sortir du lit, j'en conclus que les étincelles n'ont eu lieu que de mon côté. Bon sang ! Je dois rester un moment à me morfondre lorsque sa voix résonne depuis le salon. Je ne l'ai même pas entendue sortir de la chambre.

— Jun ?

Le cœur dans la gorge, j'attrape mon boxer et un jogging, puis enfile un t-shirt avant de la rejoindre. Elyott évite mon regard, mal à l'aise. Elle est entièrement habillée, son sac à l'épaule. Je peux oublier le deuxième round pour m'excuser du premier. Elle avait l'air si satisfaite la minute d'avant.

— Tout va bien, Elyott ?

— Oui, oui. Je voulais simplement dire au revoir. J’y vais, déclare-t-elle très vite.

J’ouvre la bouche pour lui proposer je ne sais pas quoi. Je suis le seul dans l’histoire qui rêve encore de son corps chaud dans mon lit. Ou d’un câlin devant un film. Mais son regard fuyant et son langage corporel sont lourds de sens. Comment diable en suis-je arrivé là ? Je suis totalement paumé. Je finis par fermer ma bouche et piocher mon élastique pour rattacher mes cheveux. Simplement pour trouver quelque chose à faire de mes dix doigts, autre que la toucher. Maintenant que j’ai eu un aperçu de la douceur de sa peau, de la chaleur qui émane d’elle et de son parfum enivrant, je dois me faire violence pour ne pas lui prendre la main. Et ses baisers... Putain, ma queue tressaute à ce souvenir. Je suis pathétique.

Je ne me suis jamais attaché les cheveux aussi lentement. Elyott m’observe, cherchant visiblement ses mots. *Reste*, ai-je envie de lui dire. Mais son expression fermée m’en empêche, et je reste figé sans rien dire. Sa décision est déjà prise.

— Merci pour les pizzas et... hum... le reste, Watson, ricane-t-elle bizarrement.

Diable. Je ne sais pas quoi répondre à ça. Est-ce qu’elle veut qu’on se revoie ? Est-ce qu’elle est déçue ? Est-ce que c’est fini avant même d’avoir commencé ? J’observe ses mains qu’elle tripote sans s’en rendre compte. Quelque chose dans son attitude me laisse un goût amer de déception. De ma vie, je n’ai jamais forcé une femme à changer d’avis, et ce n’est certainement pas avec Elyott Thomas que je vais commencer.

— Aucun problème, dis-je avec un sourire que j’espère neutre.

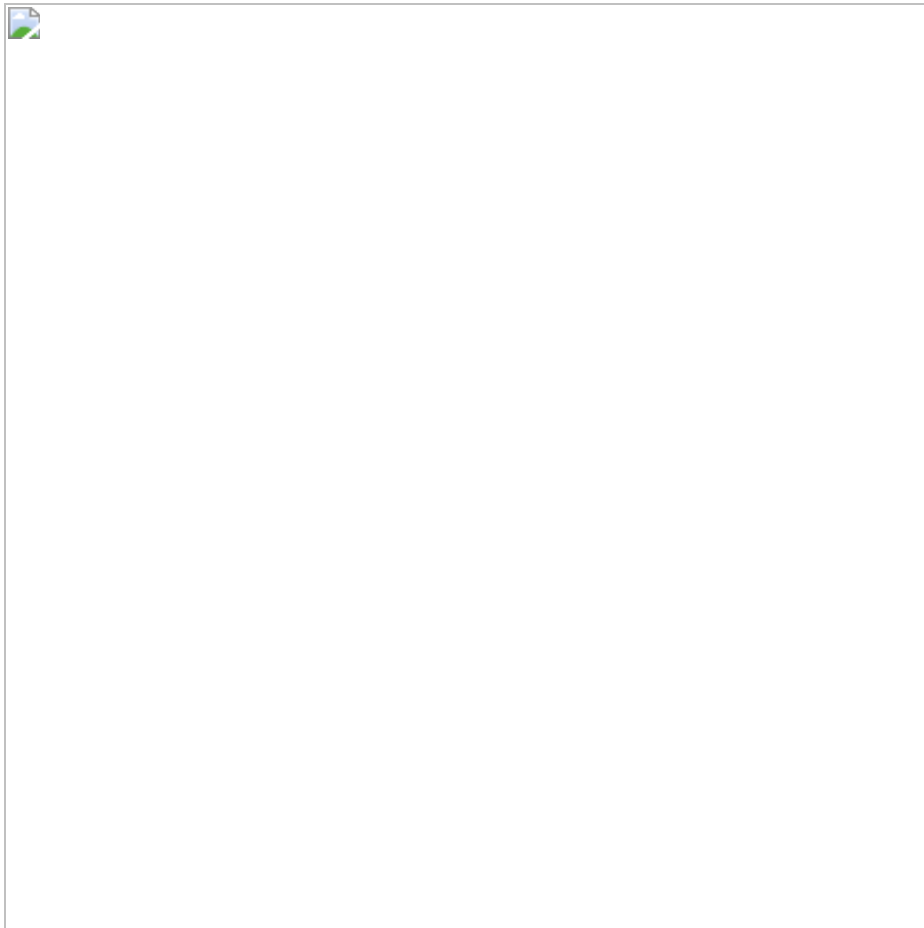
Ses paupières mi-closes semblent brûler l’espace d’une seconde, puis lorsque je fais mine de m’approcher pour l’accompagner, Elyott sursaute. Elle lève ses deux mains et recule d’un pas, légèrement... paniquée ? Putain ! Je lui fais peur ?

— Je... euh... connais le chemin ! Bonne soirée !

Mes yeux suivent sa progression en marche arrière vers ma porte, puis sans rien ajouter, elle l’ouvre et s’enfuit. J’ai envie de frapper quelque chose. Jamais les femmes avec lesquelles j’ai été n’ont fui aussi vite après. L’esprit complètement vide, je débarrasse la table et place les parts de pizza restantes au frigo. Rapidement, je n’ai plus rien d’autre à faire que de repasser en boucle cette soirée. Ce qui aurait pu être un rêve d’adolescent s’est transformé, sans raison apparente, en cauchemar.

Encore et encore, je me repasse les images et les dialogues. Je ne trouve rien qui m'aiderait à comprendre. J'en viens donc, pour la deuxième fois de la soirée, à la conclusion qu'elle a tout simplement aimé, mais sans plus. J'aurais voulu qu'elle me le dise. Ou qu'elle m'explique. Je me serais adapté à ses désirs. Quel con ! Je me suis jeté sur elle comme un animal. Elle a peut-être initié la chose, mais sa bouche, ses mains... je me suis laissé emporter par le désir et le besoin de la sentir au plus près.

Dégoûté par mes pensées, j'enfile mes baskets. Une course punitive m'aidera à noyer mon cerveau pour quelques heures et après... Après, j'aurai peut-être une illumination pour rattraper la situation avec Elyott.



Deux heures plus tard, je fais l'étoile dans mon lit, les yeux fixés au plafond. Le téléphone à la main, je n'arrive pas à trouver comment aborder le sujet avec Elyott sans passer pour un amoureux transi en manque d'attention. Je commence plusieurs messages pour les effacer la seconde d'après. Deux fois, je jette mon portable, prêt à abandonner. Puis le reprends. Et depuis, je cherche désespérément l'inspiration.

— Envoie-lui juste un message bateau ! me sermonné-je à voix haute.

Watson : Holmes, j'ai oublié de vous remercier pour votre aide sur l'affaire et l'honneur m'oblige à rectifier cette grave erreur : merci :)

Les mains moites, j'appuie sur le bouton « envoyer » et souffle bruyamment par le nez. Mon message est nul, mais au moins, il est relativement neutre. J'espère qu'elle va répondre. Peut-être qu'elle osera me dire ce qui ne va pas par message, tout simplement. J'ai l'impression de suffoquer quand une réponse arrive quasi instantanément. Heureusement que personne n'est témoin de ce spectacle déplorable. Peter n'oublierait jamais de me rappeler de quel idiot j'ai l'air à cet instant.

Holmes : Watson, vous avez raison. Ce comportement est inacceptable. J'accepte votre remerciement, cela dit !

Je souris niaisement de sa réponse. C'est bon signe si elle blague, non ? Cette fois, les mots me viennent bien plus facilement.

Watson : Évidemment que vous les acceptez. Vous ne laisseriez jamais passer l'opportunité de me faire remarquer à quel point vous êtes douée.

Holmes : Voyons. JE SUIS INCROYABLE !!!

J'éclate de rire en lisant son message en lettres capitales. Elyott Thomas est un sacré numéro ! Et diable si elle ne me rend pas encore plus accro.

Bon, assez tourné autour du pot, lance-toi !

Watson : Est-ce que je peux vous poser une question ?

Holmes : Bien sûr.

Watson : Qu'avez-vous vraiment pensé de notre soirée ?

Voilà, ma question est sortie. Contrairement aux messages précédents, sa réponse n'arrive pas tout de suite. Mon niveau de stress explose. Franchement, vu comment elle s'est sauvée tout à l'heure, autant qu'elle soit honnête et retire l'épine d'un coup, ça fera moins mal. Le nez collé à mon téléphone, je halète d'impatience. Je rafraîchis l'écran plusieurs fois et finalement, sa réponse arrive.

Holmes : C'était sympa !

Je laisse retomber mon bras, dépité. Au moins, cette fois, je suis vraiment fixé.

Elyott

— Je...

Bang !

— Suis...

Bang !

— Une idiote !

Bang !

— Je l'ai toujours dit, commente Az. Corrige-moi si je me trompe, mais...

Sans lever le front — sur lequel se forme un bleu de la taille de la tour Eiffel — de mon bureau, je réponds par un grognement. Je lui ai raconté la soirée en détail. Deux fois. Et quand je dis en détail, je veux dire, *tous* les détails. Des petits bruits gênants que j'ai faits au contact des lèvres chaudes de Jun, jusqu'au moment où je n'arrivais plus à le regarder dans les yeux par peur de lui sauter dessus comme une addict en manque. Chaque seconde de cette soirée est gravée dans mon esprit. Mon corps. JE n'arrête pas d'y penser en boucle ! Si Jun savait les images qui me sont passées par la tête juste après avoir joui... La brutalité de mes sensations...

ARGH ! Je me déteste. Je déteste mon corps et les réactions qu'il a pour Jun. Pourquoi est-ce qu'il me plaît autant ? POURQUOI ?

— Je déteste ses cheveux, marmonné-je.

Bang !

Bang !

Bang !

— Tu as passé une super soirée, reprend Az assise en face de moi.

— Oui !

— Et lui aussi ?

— Je crois.

— Et tu lui as envoyé un SMS qui dit, je cite : « C'était sympa ! » ?

Az renifle comme pour retenir un éclat de rire. Je la fusille du regard, tout en maudissant son expression parfaitement neutre. Comment arrive-t-elle à faire ça ? Et plus important, est-ce qu'elle donne des cours ?

— Eh bien quoi ? C'était sympa, c'est vrai !

Exaspérée — de moi-même —, je lève les bras au ciel avec emphase. Ça n'impressionne malheureusement pas ma meilleure amie.

— « Sympa », vraiment, Elyott ? insiste-t-elle en haussant un sourcil qui piétine ma crédibilité sans respect.

— C'est bien là le problème !

— Tu passes une soirée avec un bel homme. Non ! Ne me regarde pas comme ça ! Je ne suis pas aveugle et ne sois pas hypocrite. Et donc, malgré ça, tu lui envoies un SMS qui sous-entend tout le contraire, récapitule Azeline en nattant ses cheveux.

Un geste qui semble l'aider à réfléchir et à organiser ses pensées. Pour le coup, ça ne joue pas en ma faveur.

— Mon message est neutre, contré-je, sans y croire une seconde.

Son regard désabusé m'indique qu'elle n'y croit pas non plus. La sublime gargouille me connaît trop bien.

— Je ne sais pas quoi faire d'autre ! C'est trop dangereux !

— Dangereux pour toi, traduit-elle.

— C'était la meilleure baise de ma vie, Az ! LA. MEILLEURE. BAISE. DE. MA. VIE ! Qu'est-ce que j'étais censée lui envoyer d'autre ?

— J'abandonne, soupire-t-elle. Mon prochain rendez-vous est dans cinq minutes, ta logique m'échappe.

Elle se lève avec grâce, parce qu'Azeline ne sait évidemment pas se lever autrement, s'étire — oh ! surprise, avec grâce aussi — et réajuste sa tenue. Et cette jupe qui lui fait des jambes d'enfer ! ARGH ! Pourquoi je n'aime pas les nibards ? Non ! Il a fallu que Destin et Libido me fassent aimer les pénis ! *Et celui de Jun était sacréme...*

— NON, oublions les pénis.

— Est-ce j'ai envie de savoir pourquoi tu viens de marmonner « pénis » ?

— Tu es tellement belle, pleurniché-je.

— Merci, pouffe Az, habituée à mes déclarations quotidiennes.

Un sourire en coin accompagne son départ de reine. Au même moment, Clarisse se matérialise devant mon bureau, son visage rouge d'embarras. Allons bon ! Qu'est-ce que j'ai encore provoqué comme catastrophe ? Ses yeux semblent regarder quelque chose dans le couloir puis reviennent sur moi. Sa grimace déclenche un frisson glacé qui vient lécher ma colonne vertébrale. Pitié, ne me dites pas qu'il y a quelqu'un à côté d'elle !

— Non ! chuchoté-je, prête à tout nier.

— Si..., chuchote-t-elle en réponse.

— Non ! Je n'ai pas de rendez-vous ce matin, Clarisse ! J'ai regardé deux fois !

— Eh bien...

— Un potentiel client ? demandé-je avec espoir.

On dirait que Destin, en plus de me choisir une préférence sexuelle sérieusement douteuse, se fait un malin plaisir à me ridiculiser devant des clients. En matière de crédibilité, on n'est pas bon. Si seulement j'arrivais à fermer ma grande bouche, mais c'est comme si les mots avaient leur propre cerveau. Stupide ! Stupide Elyott !

Bang !

— C'est monsieur Tessier.

Je lève brusquement la tête, espérant avoir mal entendu. Clarisse danse d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Non ! chuchoté-je avec conviction.

Comme si ta réponse pouvait changer la réalité.

Je contemple la fenêtre et envisage sérieusement de me sauver dans la rue. Destin aura ma peau !

— C'est que...

— Dis-lui que je suis malade ! la coupé-je, toujours à voix basse.

— Je sais que vous n'êtes pas malade, Elyott, et très certainement que toute la rue l'a entendu aussi, déclare l'indiscutable voix de Jun.

Clarisse glisse un nouveau regard à sa gauche et sourit.

— Je vous laisse, s'excuse-t-elle avant de filer.

Même prévenue, je me fige lorsque Jun apparaît. Mes yeux parcourent son corps dont l'odeur imprègne encore mon cerveau. Et ses mains chaudes sur ma peau. Ses baisers obscènes. Ma poitrine s'alourdit de désir. C'est une fichue catastrophe ! Je savais que coucher avec lui était une mauvaise idée. Est-ce que ça m'empêche d'imaginer nos corps en plein acte sur mon bureau ? Nope.

— Bonjour, couiné-je.

— Bonjour, Holmes, ronronne-t-il.

L'effet que sa voix rauque a sur moi est pathétique.

Intéressant d'un point de vue extérieur, certainement. Mais de mon point de vue ? PA-THÉ-TIQUE. Ma gorge s'obstrue avec du vide face à l'intensité de son regard.

Ce n'est pas tellement son expression vorace qui m'indique que je suis dans la merde — encore deux euros pour toi, Mamie ! — ni même l'étincelle joueuse qui s'allume dans ses yeux suite à ma réaction. C'est le fait que sans même me consulter, Jun se retourne, ferme et verrouille la

porte. Ma déglutition doit s'entendre jusqu'à l'accueil. Je ne savais même pas que j'avais un verrou !

L'alchimie entre nous me rend stupide.

Un amas d'hormones en chaleur à forme humaine.

Il prend tout son temps pour avancer, laissant ses prunelles enflammer mon corps de bas en haut. Une fois qu'il est à ma hauteur, j'inspire comme je peux alors que ses bras se positionnent de part et d'autre de ma chaise. La vache, il sent bon !

Vraiment, cerveau ?

Nous nous observons en silence. Enfin, je suffoque en silence pendant qu'il jauge mes réactions, un rictus moqueur accroché à sa stupide, stupide bouche. Pourquoi est-ce qu'il affole autant mes sens ?

— J'ai une question pour vous, daigne-t-il enfin affirmer.

— M'oui ?

— Voudriez-vous faire un ajout à votre dernier SMS ?

Il dégaine son portable et me fait la lecture du message, où mon « sympa » écorche un peu plus mes résolutions en ce qui le concerne. Son parfum grillé chatouille mon nez et me distrait prodigieusement. Je cligne des yeux et me force à répondre.

— Je...

Mes mots choisissent ce moment pour partir en vacances. Aussi, que Jun choisisse d'explorer ma mâchoire de son souffle ardent n'est pas pour m'aider. Comme s'il ne pouvait pas se retenir, je le sens déposer un chaste baiser derrière mon oreille. C'est officiel ! Les valises sont bouclées ! J'ai oublié comment parler. Émettre des gémissements gênants ? Aucun problème, je signe où ?

Pour l'amour du ciel, Elyott, il a embrassé ton oreille, pourquoi tu réagis comme ça ?

— La meilleure baise de votre vie, hein ? susurre-t-il dans mon cou.

Pourquoi moi ?

Dans une tentative juvénile, je ferme les yeux et espère qu'en les ouvrant, je découvrirai que tout ça n'était qu'un mauvais rêve. Évidemment, Jun est toujours là, son nez frôlant mon épiderme et incendiant mes fluides corporels. Les vitaux et... les autres.

— Votre goût sur ma langue, Holmes, je n'ai pas arrêté d'y penser.

Saint. Bordel.

Il ne parle pas de ma bouche. Pour m’être repassé les images de la veille en boucle dans mon lit hier soir, je sais exactement à quel goût il fait référence. À ce stade, je ne réponds plus de rien, et les bruits pathétiques que je fais ne font que lui confirmer ce qu’il savait déjà. Mon SMS d’hier soir était un pauvre mensonge.

— Je me suis torturé l’esprit avec votre « sympa » toute la nuit.

Son annonce est adoucie par l’effleurement de ses dents sur mon épaule.

— Désolée, bafouillé-je lamentablement.

— Vous savez à quoi je pense, Holmes ?

— Non ?

Son ricanement vibre de ma clavicule jusqu’à mon entrejambe, qui s’humidifie de seconde en seconde. Sa deuxième main se glisse sur mon crâne, m’empêchant de fuir de la cage de son corps. Pff... comme si j’en avais envie.

— Je pense que si je décidais de vous asseoir sur ce bureau et de glisser ma main dans votre jean, j’y découvrirais à quel point vous êtes une terrible menteuse.

— Aaaah ?

Mes réponses me font pitié. Vraiment. Mes capacités d’élocution ont dû se planquer dans la valise pour Hawaï. Les traîtresses !

— Et je pense aussi que vous me laisseriez vous goûter jusqu’à en avoir la gorge à vif.

Ye-Jun

Je ricane intérieurement devant les réactions d'Elyott. Si j'avais su qu'il fallait l'exciter pour la faire taire, j'aurais commencé par ça. Ses couinements sont délicieux. Et je ne l'ai même pas touchée. Quand je pense qu'elle pensait tout l'inverse de son SMS à la con. La meilleure baise de sa vie, hein ? L'agacement et le soulagement se livrent une guerre sans répit dans ma tête. Je me renfrogne. Cette dualité de sentiments est épuisante.

Perdu dans l'odeur acidulée de son cou, je n'avais pas fait attention à ses mains baladeuses qui tentent d'ouvrir mon pantalon. Je ne crois pas, non ! M'éloigner de sa peau est une épreuve de volonté, mais si elle attrape ma queue, j'oublierai comment parler. Son petit cri de protestation lorsque je recule se loge droit derrière ma braguette. Confuse, Elyott m'observe, les joues empourprées et les prunelles vibrantes de désir. Putain.

Rappelle-toi son SMS, Jun ! On dirait un ado !

Je recule, pour de bon cette fois. Elle se hérisse en voyant l'expression sur mon visage. Je croise les bras pour accentuer mon refus. Sa bouche se ferme dans un claquement sec. Elle s'humidifie les lèvres... Diable, cette femme ! Elle me fait perdre l'esprit !

Je ne me fais pas confiance et recule d'un pas supplémentaire avant qu'elle ne le remarque.

— Je veux un nouveau SMS avec une réponse honnête, Holmes.

Ses magnifiques iris noisette se plantent dans les miens, l'orage qui y gronde élargit mon rictus.

— Il y avait une raison réelle à votre visite, Watson ? Si ce n'est pas le cas, un SMS aurait été suffisant, renifle-t-elle sans cacher sa déception.

— Je préfère discuter en direct, les messages c'est « sympa » mais moins pratique, vous ne trouvez pas ?

J'arrive à garder une expression neutre. Elle blanchit à mes mots. Ça en valait la peine ! Cette fois, son visage renfrogné m'arrache un ricanement que je dissimule en toussant maladroitement. Les lèvres pincées, elle attend la suite. Je ne mentais pas, j'ai vraiment quelque chose à lui demander, en plus de la petite surprise qu'elle a oubliée dans mon salon. Je ne résiste pas à la taquiner un peu au passage. J'ai quand même passé une nuit de merde par sa faute !

— J'ai eu l'occasion de discuter avec le client de Peter. Son père a accepté de nous donner l'adresse de Bachelet ainsi que ses horaires de travail. Vu la facilité avec laquelle l'échange s'est déroulé, j'imagine que Peter a dû passer avant.

Je réfléchis à voix haute.

— Je voudrais vous inviter à rendre visite à monsieur Bachelet. J'ai peur de le faire fuir une seconde fois.

— Vous avez son adresse ? s'illumine Elyott, ravie.

— Oui !

— C'est sup..., se coupe-t-elle subitement. Attendez une seconde, Watson. Pourquoi est-ce que Franzie n'a pas confié l'affaire aux autorités ?

— Holmes... Nous en avons déjà parlé. Madame Franz pense simplement que c'est comme elle dit « une fugue caractérielle ». Ce n'est pas sa première, simplement sa plus longue.

Elyott marmonne à voix basse, ses yeux fixant un point invisible sur le mur. Je patiente sans m'inquiéter. Elle le fait beaucoup et sans s'en rendre compte. C'est presque mignon.

— C'est d'accord, je vous accompagne. Mais si je viens, je viens jusqu'au bout, Watson ! Pas question de m'oublier avant le dénouement de cette affaire !

Amusé, je lui tends la main pour conclure l'affaire. Avec un échange de regards de défi, nous nous serrons la main. Je suis secrètement ravi qu'elle ait accepté. Ça lui donnera l'occasion de revenir sur son foutu SMS. Tant qu'elle ne m'aura pas dit, de vive voix cette fois, ce qu'elle a vraiment pensé et pourquoi elle s'est enfuie après avoir baisé, elle n'aura rien d'autre que de la frustration. Vous voulez jouer, Holmes ? Eh bien, jouons.

— Au fait, j'ai failli oublier. Vous avez laissé ceci dans mon salon hier.

Du bout du doigt, je lui tends sa petite culotte de la veille. Honnêtement, j'ai été tenté de la garder, mais ça faisait beaucoup trop pervers. En plus, c'était l'excuse parfaite pour me pointer ici. J'ai failli rater ce qu'elle pensait vraiment !

Elyott récupère son sous-vêtement dans un grognement mortifié et le fourre dans son sac à main.

— Donnez-moi la date et l'heure du rendez-vous, je vous y retrouverai ! J'ai du travail ce matin !

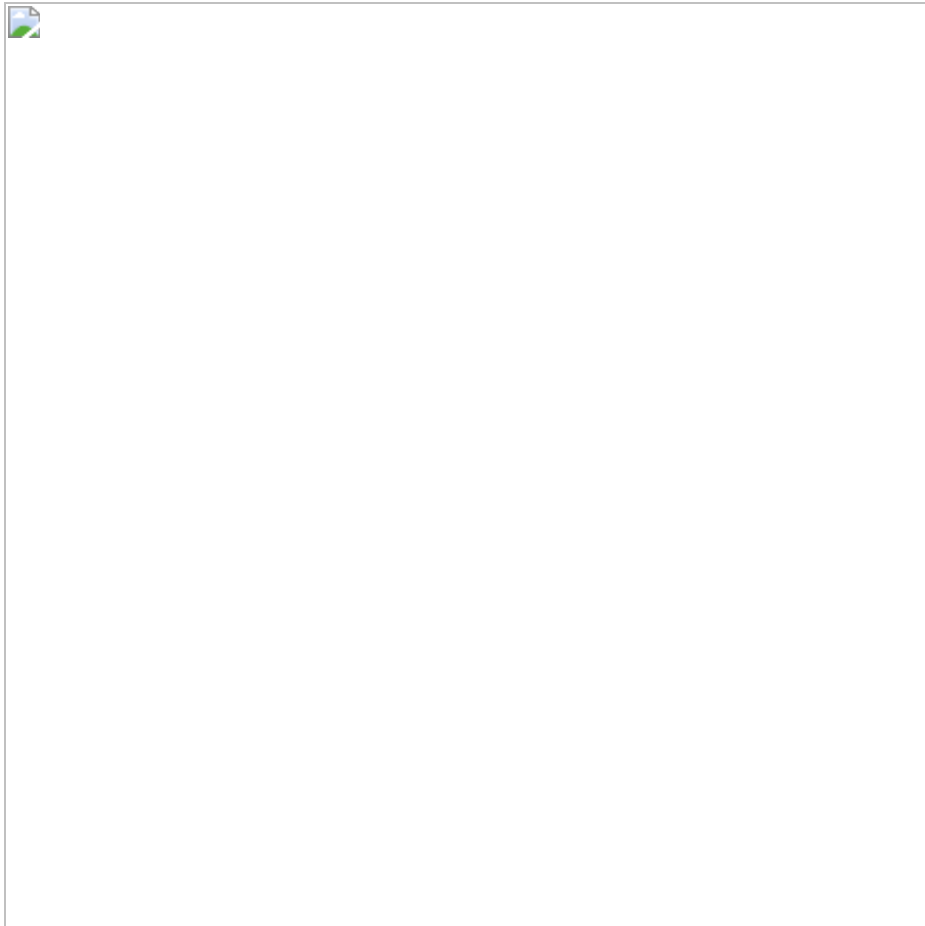
— Vous boudez ?

— Vous êtes odieux !

Un sourire franc ourle mes lèvres et je n'essaie même pas de le retenir. Je fais plusieurs pas en arrière, et déverrouille la porte en laissant mon regard embrasser ses formes voluptueuses.

— Vous et moi savons pertinemment que c'est faux. Je vous enverrai un SMS *sympa* !

Son cri indigné accompagne ma sortie précipitée. À l'accueil, Clarisse me regarde passer avec un sourire amusé. Je hausse les épaules, l'air de dire que je ne sais pas pourquoi Elyott semble possédée par le démon. L'étincelle dans son regard m'indique qu'elle n'est pas dupe.



Installé dans ma bagnole, j'appelle Peter. Il s'est bien gardé de me dire qu'il m'avait mâché tout le travail avec son client. Mais quelque part, je ne suis pas étonné. C'est tout à fait son genre.

— Ouais, mec ? dit-il joyeusement dès la première sonnerie.

— Tu es sûr que tu bosses, Peter ? plaisanté-je.

— Je laisse mon téléphone sonner d'habitude. Tu fais partie des rares à qui je réponds, estime-toi heureux du privilège !

— Ouais, ouais.

— Tu as besoin de quelque chose ?

— Merci d’avoir appelé ton client.

— Ça veut dire que tu acceptes de mettre mon portrait grandeur nature dans ton salon ? questionne-t-il, la voix vibrante d’espoir.

— Putain, non ! Il m’a donné l’adresse de son beau-fils, du coup.

Je l’entends pianoter énergiquement sur son clavier. Ce type sait faire deux choses en même temps sans avoir besoin de réfléchir.

C’est seulement maintenant que je réalise que Peter n’est pas au courant pour Elyott. Je soupire d’avance du cinéma qu’il va me faire. Il va faire la gueule pendant des jours si je ne lui raconte pas tout en détail. Je coupe le contact, prêt pour le questionnaire à venir.

— Tu te rappelles l’honneur qui me tenait par les couilles, mec ?

— « Tenait », hein ? Tu l’as invitée au restau ? C’était comment ? Elle était habillée sexy en mode « sexy, y a moyen » ou « sexy, trop belle pour toi » ? Ou pas du tout sexy genre « fous-toi ton honneur dans le cul ! » ?

J’explose de rire.

— Figure-toi qu’elle a tenu à venir chez moi.

— Ooooh. Je veux TOUT savoir ! s’exclame Peter impatient, puis il ajoute sur un ton beaucoup moins joyeux. Pourquoi je suis au courant de ces événements seulement maintenant ?

Son reproche me fait grimacer, même si je sais qu’il n’est pas complètement sérieux. Ou peut-être bien que si. Je me frotte la nuque, gêné. Je n’ai pas de problème à tout dire à Peter. Mais Elyott, l’adolescent en moi refuse de la partager. Rien que de penser à elle, j’en ai des palpitations et des coups de jus dans le dos. J’ai envie de garder ces souvenirs pour moi. Cependant, pour éviter une troisième guerre mondiale, je lui narre les événements sans trop m’étendre.

— Mec, tu peux pas me faire ça ! se plaint Peter.

— On a mangé des pizzas, ajouté-je. La soirée était cool. Vraiment très cool.

— Eeeeet ?

— Et rien.

— Mec, déclare Peter soudain sérieux, m’oblige pas à pleurer.

Je souffle longuement par le nez. Je me lance alors dans une description un peu plus détaillée de notre rencontre de ce matin. Il ponctue son écoute par des onomatopées ridicules. Il vit cette histoire comme si c’était la

sienne. Je me surprends à lui donner plus de détails que ce j'avais prévu initialement.

De retour chez moi, je jette mes clés sur le comptoir, me déchausse et me sers un café mérité. Les coudes appuyés sur mon plan de travail, je fixe mon canapé sans pouvoir retenir les images de la veille. Avec les émotions qui se sont invitées dans mon corps puis dans ma tête. Si on m'avait dit que je tomberais sur mon *crush* et qu'elle finirait sur mes cuisses à me dévorer comme une valkyrie en mission, je ne l'aurais jamais cru. Mon entrejambe se réveille inévitablement au souvenir d'Elyott, avec ses courbes à tomber par terre. Je ferme les yeux pour tenter de me calmer. Rien n'y fait. Je la revois me chevaucher, ses tétons percés tressautant au rythme de ses coups de hanches sexy.

— Putain...

J'abandonne mon café pour m'occuper de mon érection intempestive. Je sais déjà que la douche sera éclair. Comme un adolescent qui découvre sa sexualité, je mets à peine quelques secondes à venir et grogne comme un animal lorsque l'orgasme me percute. Comment diable vais-je résister à Elyott et ses mains baladeuses ? Je lui ai promis une leçon de frustration intense, mais j'en subis déjà les conséquences.

Elyott

Entrer dans l'appartement de Mamie, c'est comme pénétrer dans un cocon protecteur. Une inspiration suffit à calmer mes nerfs. Il règne ici un mélange de lessive à la menthe et d'huile essentielle de lavande. Mamie en vaporise partout au moins deux fois par jour. Je reste plantée dans l'entrée, remplissant mes poumons d'effluves rassurants.

Depuis le passage de Jun à HL, je suis à fleur de peau. Prête à m'énerver et à fondre en larmes l'instant d'après. Et tout ça pour quoi ? Parce que Libido fait la fiesta dans mon cerveau tous les soirs, repassant en boucle ma soirée avec Jun et m'empêchant de dormir. C'est le chaos !

— Elyott, c'est toi, hum ?

— Oui ! dis-je en riant. Toi et tes points d'interrogation !

— Tu te moques de mon argot, hum ?

Ce n'est pas plus de l'argot que je suis blonde ! J'ai tellement l'habitude de ses « hum » qu'une part de moi trouverait ça bizarre si elle arrêta. Je me retiens de lui dire à voix haute, cela dit.

Je la trouve assise dans le salon. Avec une agilité surprenante pour son âge, elle glisse quelque chose sous un coussin avant de se lever pour m'embrasser. La chaleur de ses bras me fait soupirer d'aise. Mais je n'en oublie pas son attitude suspecte. Je sais immédiatement ce qu'elle essaie de me cacher, ou plutôt qui.

— Où sont-ils, cette fois ? la questionné-je, impassible.

— En Italie, marmonne-t-elle sur un ton clairement désapprobateur.

Mes parents sont photographes et carriéristes. À cause de moi — de mon arrivée imprévue —, leurs plans et voyages ont été mis en pause quelques mois. Un jour, ils étaient en pleine séance photo et le soir même aux urgences, apprenaient le sens d'un « déni de grossesse ». Lorsque je suis née, plusieurs heures plus tard, ils n'étaient pas du tout préparés ni prêts à devenir parents. Trente ans plus tard, ils ne le sont toujours pas.

Quand j'ai eu un an, ils m'ont larguée chez Mamie et se sont envolés je ne sais où. Depuis, ils rattrapent le temps perdu en parcourant le monde entier. Ils étaient en Irlande le mois dernier. Ils n'oublient jamais d'envoyer une carte postale pour Mamie et moi, histoire de nous tenir au courant de leurs aventures. Mamie n'approuve pas leur comportement. C'est elle qui m'a élevée. Franchement, ça me va très bien.

Mes meilleurs souvenirs d'enfance sont avec elle : les histoires inventées de toute pièce le soir, les chansons ridicules pendant le brossage des dents, les balades sous la pluie d'automne en forêt et les après-midis au parc. Ah oui ! Et les séances de pâtisseries ratées. Ceux-là sont remplis de farine voletante, d'odeur sucrée et de fous rires incontrôlables. Ce sont aussi mes préférés.

— Je sais très bien qu'ils envoient régulièrement des nouvelles, Mamie, tu n'as pas besoin de cacher les cartes.

— Humpf !

— Qu'est-ce qu'on mange ? lancé-je pour changer de sujet.

— Des galettes bretonnes, dit-elle avec un sourire un coin.

— Avec des crêpes en dessert ?

— Hum, hum.

— Et du caramel au beurre salé ?

— Seigneur, tu es impossible ! rit-elle avant d'acquiescer sous mon regard implorant.

Dans ma tête, j'adresse une prière sincère au dieu de la nourriture, pour avoir donné à Mamie un don exceptionnel pour le caramel au beurre salé. Cette sucrerie est d'origine divine, il ne peut en être autrement.

Nous nous installons en discutant des derniers RA que j'ai eus, puis je la questionne sur son retour à la maison après hospitalisation. Une infirmière passe tous les trois jours pour vérifier l'évolution de ses cicatrices, et surtout de la foulure à sa cheville. Celle-ci aurait pu être bénigne si Mamie, têtue comme un âne, n'avait pas attendu d'avoir le pieds complètement violine pour me le dire. J'étais furieuse après elle. Et surtout terrifiée des conséquences. J'ai passé plusieurs nuits blanches à me torturer l'esprit, à chercher comment aménager son appartement si jamais elle n'avait plus la possibilité de marcher.

L'arrivée d'un SMS me sort de mes pensées. C'est Jun. Qu'est-ce qu'il me veut encore ?

Watson : Rendez-vous demain soir chez M. Bachelet, Holmes ?

Holmes : OK !

Watson : Attention à la ponctuation, ça pourrait être pris comme de l'avidité. Je vous manque déjà ?

Je grince des dents. Ce malotru !

Holmes : Vous êtes bien prétentieux, Watson. En plus de votre collection d'autres défauts !

Watson : C'est drôle, vous savez. Hier, vous n'avez pas trouvé les mots pour me dire que j'avais tort. Aurais-je dépassé vos limites, ou ai-je tout simplement raison ?

Holmes : Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Watson : Ne m'obligez pas à venir vérifier l'état de votre culotte pour confirmer ce que je sais déjà.

Holmes : Et vous savez quoi, exactement ?

Watson : Vous me voulez, Holmes.

Holmes : Vous déraillez complètement.

Watson : Prouvez-moi que j'ai tort. Envoyez-moi une photo de votre culotte.

Holmes : Vous pouvez toujours rêver !

Watson : Aucun problème. Je pourrai vérifier moi-même demain soir. L'adresse : 8, rue des Cognets.

C'est malin. J'imagine ses grandes mains chaudes glisser le long de mes cuisses, maintenant. Pourquoi moi ? Surtout, pourquoi mon corps trouve-t-il cet énergumène aux cheveux longs à son goût ? Je ricane amèrement. Cette situation va mal se terminer. Ça sent même le désastre à plein nez ! Pauvre Elyott.

Pauvre culotte !

— Comment s'appelle-t-il, hum ?

— Quoi ? Comment s'appelle qui ? balbutié-je, encore perdue dans mes pensées lubriques.

— Celui qui te fait rougir comme une tomate. Comment s'appelle-t-il, hum ?

— Il s'appelle Ye-Jun Tessier, et c'est un idiot !

— Un idiot qui te fait sourire comme ça, hum ? Il a l'air d'être ton genre, malgré tout.

— Pas mon genre, ronchonné-je, trop bas pour qu'elle entende.

Pas ton genre, hein ? Et quand tu faisais du rodéo sur sa queue, c'était pas ton genre non plus ?

Je me frotte le nez en rougissant de plus belle. Impossible de penser à autre chose que cet endroit précis de son anatomie, maintenant !

Libido, où te planques-tu, petite vicieuse ?

Ça devient ingérable. Ce soir, je sors les jouets ! Suite à un Nouvel An chaotique, Az et moi avons décidé de nous offrir mutuellement des coffrets de sex toys sans nous dire ce qu'on avait choisi l'une pour l'autre. Le

meilleur cadeau du monde. J'en ai de toutes les formes et tailles. Certains vibrent — Seigneur l'évolution fait bien les choses — d'autres sont si étrange qu'il m'a fallu des vidéos d'explications.

— Dis-m'en plus, ordonne Mamie.

La lueur intéressée dans ses yeux m'indique que je n'ai pas le choix. Soufflant comme une enfant, je lui raconte le RA désastreux qui a mené à notre rencontre, puis le reste. Je ne me gêne pas pour dépeindre sa personnalité de la manière la moins glorieuse possible, mais Mamie me connaît trop bien pour se laisser berner. Je suis arrivée au moment où il veut me remercier pour la photo et le lien qu'il a pu faire grâce à mes babillages incessants — ce qui est ridicule — et m'arrête pour boire une gorgée. Mamie est penchée en avant sur la table, buvant mes paroles, tout en planifiant mon mariage en même temps. Je vois la robe de mariée qu'elle a choisie dans ses yeux. Son âme romantique est un brin trop enthousiaste ces dernières années.

— Il est insupportable. Ne te fais pas de film, Mamie.

— Et c'est tout, hum ? Je sens que ton histoire ne s'arrête pas là.

Je déglutis nerveusement, et son sourire triomphant me fait grogner. Je finis par lui raconter ce que j'appelle dans ma tête « LA soirée pizza », puis ma fuite et les échanges de SMS. Lorsque j'ai terminé, elle reste silencieuse, semblant réfléchir à toutes ces informations. Ses yeux me font comprendre que je me suis comportée comme une idiote. Je suis de toute façon d'accord avec ce fait, alors je ne relève pas.

— Les jeunes d'aujourd'hui compliquent les choses les plus simples, raille-t-elle finalement.

— Il n'y a rien de simple dans tout ce que je t'ai raconté.

— Si j'ai bien compris, vous vous plaisez, assez pour passer la soirée ensemble et batifoler sur le canapé. Mais l'une des deux parties s'est dégonflée...

Mamie me lance un regard appuyé. Oui, bon, je me suis dégonflée. Mais j'avais une bonne raison !

— Je ne fais plus dans les relations longues, lui rappelé-je. D'ailleurs, toi, tu as rencontré un bel étalon récemment ?

— Humpf ! N'importe quoi ! pouffe-t-elle.

Voyant que la conversation me met mal à l'aise, elle enchaîne sur la dernière série qu'elle regarde sur Netflix. Après lui avoir installé mon compte — celui d'Azeline, mais c'est pareil — et expliqué le

fonctionnement, elle dévore série sur série sans s'arrêter. J'approuve la dernière comédie romantique qu'elle a regardée. Mais quand elle explique que les protagonistes se chamaillent sans arrêt sans s'avouer leurs sentiments, je comprends son manège.

Aucune subtilité, Mamie !

Une douce chaleur gonfle dans ma poitrine. Je l'aime tellement ! Je sais qu'elle sera toujours là pour m'aimer sans condition. Il ne me faut rien de plus. Les autres peuvent bien passer dans ma vie sans s'arrêter, tant qu'elle est là, je peux vivre. C'est le mensonge le plus gros que je me raconte depuis ma rupture avec Gavin. Je préfère abandonner l'amour avant qu'il ne m'abandonne une nouvelle fois.

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Au lycée, j'étais un élève plutôt banal. Ni bon ni mauvais. Ajoutés à ça un excès de timidité et une sœur ayant la capacité à m'afficher dès qu'elle le pouvait, ça a donné un ado restant dans son coin pendant toute sa scolarité. Observant de loin et étudiant au calme.

Pour autant, les matières ne me passionnaient pas. Je n'appréciais que les cours d'espagnol. Ils étaient différents des autres cours. Très certainement grâce à la prof, madame Berger. Il y avait cette douceur et cette joie de vivre qu'elle arrivait à exprimer et à nous transmettre avec quelques mots. Ses cours étaient chouettes. Mais elle, elle l'était encore plus. Toujours à l'écoute et attentive à notre état d'esprit. Ou peut-être que cette image positive provient du rôle qu'elle a joué pour mettre un prénom et un nom sur mon *crush*.

Elyott, qui a un an de plus que moi, était en terminale à ce moment-là. Jusqu'alors, je suivais sa silhouette de loin dans la cour, charmé par l'abandon de ses éclats de rire et ses mimiques adorables. Je ne savais pas encore que nous avions une prof en commun à une heure d'intervalle. Autant dire que quand je l'ai croisée à l'interclasse un jour, j'ai rasé les murs, le cœur coincé dans la gorge et la tête prise dans un feu d'artifice. J'ai sauté sur l'occasion, évidemment, d'en apprendre plus sur elle. Ce n'est jamais allé plus loin que son nom de famille et son prénom, mais à l'époque, c'était pour moi un pas de géant. Je me répétais son prénom en boucle. Faisant rouler les syllabes de ce prénom unique dans ma bouche, comme le plus acidulé des bonbons.

Je n'ai jamais trouvé le courage de lui parler. Préférant la suivre des yeux dès que je captais le reflet de ses lunettes rondes, noyé dans les émotions brutes et les battements frénétiques de mon cœur. Diable si je sais ce qui m'attirait exactement chez elle ! Aucune autre fille n'était à sa hauteur. Et puis, une fois son bac en poche, je ne l'ai plus jamais revue. Elle a laissé une marque invisible et permanente dans ma tête. Oui, je l'avoue, dans le pur cliché du lycéen transi d'amour qui a eu le cœur brisé par son départ, je n'ai par la suite été attiré que par des femmes aux formes généreuses portant des lunettes. Aucune n'a fait naître de feu d'artifice dans ma tête comme l'a fait Elyott. Au lycée comme aujourd'hui.

Prostré dans ma bagnole pour tenter de calmer mon cœur de lycéen, je me force à respirer par le nez. À force de volonté, je finis par enfin revêtir mon masque moqueur qui fait vriller Elyott. Elle me mettait déjà dans tous mes états au lycée, mais adulte, avec ses courbes à n'en plus finir... Et voilà ma queue qui se réveille.

— Reprends-toi !

Il me reste quinze minutes. Je m'en accorde encore dix pour calmer ce merdier que sont mon corps et ma tête, et ce sera le moment d'aller retrouver la co-gérante d'HL. La perspective relève les coins de ma bouche.

Agacer Elyott semble devenir mon passe-temps favori. Je sors de ma voiture et pousse la porte d'entrée ; Clarisse me salue avec un sourire aussi large que possible. Son clin d'œil conspirateur me fait ricaner. D'un signe de la main, elle m'invite à m'asseoir dans l'un des fauteuils de l'accueil. Je hoche la tête et m'installe, un pied posé sur la cuisse opposée. L'image d'un homme parfaitement à son aise. Pour une raison que j'ignore, Elyott regarde mes bottines de cuir comme si elles l'avaient offensée. J'ai décidé de les porter à chaque fois qu'on se voit. Rien que d'imaginer sa tête, je jubile d'avance.

Elle a voulu faire partie intégrante de l'aventure pour retrouver Iris, eh bien qu'elle vienne. Je l'attends de pied ferme, un sourire goguenard et des bottines aux pieds. Si elle croit que je vais lui pardonner son SMS d'après-baise de sitôt, elle se met le doigt dans l'œil. Oh, non ! Je vais prendre un malin plaisir à lui faire cracher la vérité. Et regretter son mensonge.

Des marmonnements et le bruit distinct de pas m'alertent de l'arrivée imminente d'Elyott. J'inspire une seconde avant de la voir apparaître et... putain. J'avale ma salive un peu trop vite et m'étouffe à moitié. Mes yeux n'ont pas eu le mémo et parcourent avidement sa silhouette. Elle porte ce qui semble être sa tenue préférée, un jean et un top blanc. Sauf que cette fois, le jean est rouge sang et moule ses cuisses à la perfection. Je m'imagine agripper son cul à travers et y planter mes dents comme un foutu néandertalien. L'image est si forte que je dois retenir un grognement. Mon ricanement sonne faux à mes oreilles, mais l'effet sur Elyott est tout ce que j'avais espéré en arrivant. Son visage renfrogné arbore des lèvres pincées à souhait. Je suis à deux doigts de lui rappeler que c'est elle qui a insisté pour être présente, mais elle ne m'en laisse pas le temps.

— Quelque chose vous amuse, Watson ?

Je sais exactement à quel moment son regard tombe sur ma bottine en l'air. Je l'agite délibérément et elle roule ses yeux dans le plus bel effet d'agacement. Elle me plait.

Elle me plait vraiment.

— Bonsoir, Holmes. Toujours un plaisir de vous voir.

Elyott redresse ses lunettes sur son nez froncé, m'indiquant qu'elle prend sur elle. C'est le genre de détail à la con dont je me souviens et qui date du lycée. C'est fou comme mes souvenirs d'elle sont précis.

— À demain, Clarisse, lui dit-elle en lui faisant face. Neuf heures, le RA, c'est ça ?

— Ouai. À demain ! répond Clarisse, fascinée par la scène.

Nous marchons et montons dans la voiture en silence. Incapable de me retenir de la charrier un peu, je me tourne vers elle, l'expression faussement triste.

— Vous auriez pu me dire bonjour ! Quelle image vous donnez de moi à votre collègue !

— Si vous arrêtiez de sourire comme un petit malin, j'y penserais, grince-t-elle.

Un rire silencieux démarre de mes entrailles et secoue le haut de mon corps. Elyott renifle et je démarre la voiture. Un coup d'œil à mon rétroviseur et je constate qu'elle a raison : un rictus a pris possession de tout le bas de mon visage. Je comprends mieux pourquoi elle semble sur le point de m'arracher les yeux.

Sur le trajet, je me sens observé, mais n'ose plus agacer la furie à lunettes. Dans ma vision périphérique, Elyott gigote sur son siège, marmonnant quelque chose qui ressemble à « Mamie » et « éducation ». Quand nous arrivons à un feu rouge, elle soupire et grogne en même temps. Bon sang, si j'éclate de rire, elle va m'achever, c'est sûr. Me retenir me demande toute ma concentration, et si la voiture derrière n'avait pas klaxonné, j'aurais raté le feu au vert.

— Bonjour, Watson. Je suis désolée. Je ne m'attendais pas à vous trouver déjà là. Ce n'est pas une excuse, je sais.

Sa voix est si contrite que c'est plus fort que moi, il faut que je la touche pour la rassurer. Je pose ma main sur sa cuisse et la serre brièvement. Du moins, c'est ce que j'avais l'intention de faire avant qu'un courant électrique ne passe de sa cuisse à ma queue. J'inspire brutalement et je crois entendre l'écho sur ma droite. Fascinant. Je retire ma main avant de faire

une connerie, du genre m'arrêter sur le trottoir pour l'embrasser comme un homme affamé.

Suis le plan, Jun. Tu la fais cracher la vérité avant quoi que ce soit. Ça doit venir d'elle, bon sang !

Le silence s'éternise dans l'habitable. Heureusement que la maison de Bachelet n'est pas loin.

Je me gare sur le trottoir en face du numéro 8 et tourne la tête vers ma voisine. Son visage s'est métamorphosé. Ses yeux avides fixent la porte où vit le jeune homme. Je sais qu'au fond, cette enquête d'amateur la ravit autant que moi. Cette sensation de participer à quelque chose de bien la remplit de joie. Elle illumine ma putain de bagnole avec sa présence. Je pourrais m'y habituer. Elle se racle la gorge puis m'adresse un petit sourire mutin.

— C'est quoi le plan, Watson ?

— Le plan est simple, déclaré-je très sérieusement. Je ne sais même pas si on peut appeler ça un plan. On y va et on lui demande s'il a vu Iris et si elle va bien.

— C'est... euh...

— Eh bien, Holmes ?

— C'est plutôt direct. Votre dernière conversation n'a pas dû lui laisser un bon souvenir, rappelle Elyott.

— Je suis ouvert aux propositions. Surtout si elles sont « sympa ».

— Vous êtes insupportable.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Eh bien, ces propositions ?

Mon expression doit être tout sauf neutre vu la tronche qu'elle tire. Pourtant, elle choisit d'ignorer ma pique. Petite maline.

— Peut-être devriez-vous me laisser parler. Contrairement à vous, je ne l'ai pas fait fuir, ricane-t-elle en plissant ses yeux de biche.

— Je suis d'accord.

— Vous l'êtes ?

— Vous avez l'air surprise.

— Je m'attendais à plus de négociations de votre part, avoue-t-elle, moqueuse.

— Votre raisonnement est juste. Je n'ai pas de problème à le reconnaître, expliqué-je en haussant les épaules.

Un joli sourire fleurit sur son visage. Elyott est beaucoup trop belle pour ma santé mentale. Ça me donne envie de lui avouer toutes les choses qui

n'ont jamais trouvé le courage de sortir de ma bouche de lycéen. Sans rien ajouter, je sors de la voiture. Elyott suit mon exemple, et nous traversons la route en direction de la porte d'entrée.

Quand nous arrivons devant, ma coéquipière à lunettes n'hésite pas une seconde et toque fermement trois fois. Je me place légèrement en retrait, espérant que ma stature bien plus grande sera remarquée en second par Bachelet. S'il ouvre la porte, cela dit.

Un cliquetis de clés résonne de l'autre côté de la porte et la personne en question apparaît. Comme prévu, il remarque Elyott en premier. Ce que j'avais moins prévu, c'est qu'il ne remarque absolument pas ma présence, trop occupé à la manger des yeux. Je n'aime pas du tout son expression. Je la déteste même. Tant pis pour l'effet, je fais un pas en avant et pose une main possessive dans le bas du dos d'Elyott. C'est juste plus fort que moi. Le jeune tourne enfin son regard vers moi et blanchit. Je me force à avoir l'air inoffensif. Si je l'effraye maintenant, il n'y aura aucun intérêt à cette conversation.

Jun, retiens-toi, merde !

— Bonsoir. Vous vous souvenez de moi, monsieur Bachelet ? demande gentiment Elyott.

— Bonsoir. Oui. Je me souviens de vous deux, même, répond-il sur la défensive.

— Je suis désolée de vous déranger aussi tard, mais Ye-Jun ici présent et moi-même espérons pouvoir vous demander quelque chose...

— Je n'ai plus la bague, dit-il très vite. Je l'ai vendue.

Son mensonge ne convainc ni Elyott ni moi. Elle ne se démonte pas pour autant devant sa réponse froide.

— Cette bague appartient à la famille d'une jeune femme, Iris, qui a fugué. Sa famille est très inquiète.

L'attitude du jeune change du tout au tout. Son expression inquiète est remplacée par une détermination brute. Protectrice. Il croise ses bras et nous regarde l'un et l'autre les yeux plissés.

— Je ne connais pas d'Iris.

Sa réponse froide est une énième confirmation. Il connaît Iris et mieux, lui est loyal. Bon sang, quand je pense au dossier de prétendants que sa mère lui a pondus, j'ai envie de lui serrer la main d'approbation. Soulagé, j'approche à nouveau.

— Nous voudrions juste savoir si Iris va bien.

Ses sourcils se haussent très légèrement, puis son masque neutre est à nouveau en place. Il me plaît bien ce Bachelet.

— Je n'ai rien à vous dire. Je ne connais pas d'Iris, répond-ilatement.

Elyott et moi échangeons un regard compréhensif. Il protège Iris. C'est qu'elle doit aller bien. Mais je dois faire un retour à sa mère, je le lui ai promis. Tout autant que je me le suis promis. J'aimerais pouvoir constater de mes yeux qu'elle est en bonne santé, si possible. J'ouvre la bouche pour expliquer très exactement ça, lorsqu'Elyott prend ma main et m'entraîne en arrière. Surpris par son contact, je la laisse faire. Puis, sans explication, elle fouille dans son sac à main et en retire un... ticket de caisse ? Qu'est-ce qu'elle fabrique encore ? Dessus, elle griffonne quelque chose qui la fait rire. Bachelet et moi nous regardons avec la même expression d'incompréhension.

Mec, si tu savais...

Elyott choisit ce moment pour lui tendre le papier, le tout accompagné d'un sourire doux dont j'aurais préféré être le destinataire.

— Est-ce que vous pourriez lui donner ça ? Sa mère est vraiment inquiète pour elle. Laissez-la décider si elle veut nous contacter en retour, propose Elyott.

Elle prend beaucoup plus de pincettes qu'elle n'en prend avec moi. Le constat me laisse un goût de jalousie amer dans la gorge.

Bachelet fixe ma coéquipière, partagé entre sa loyauté envers Iris et le charme évident d'Elyott. Je dois reconnaître que la voir agir ainsi — à l'opposé de son naturel de démon — est fascinant. Je sais quel effet elle a sur moi et je compatis pour lui. Sans surprise, il prend le papier, nous souhaite une bonne soirée et commence à fermer la porte, mais Elyott fait soudainement un pas en avant.

— Oh ! J'ai failli oublier ! Vous avez toujours l'oreillette du boîtier holographique ?

— Ah oui. Une minute, je vous la rends, répond-il avec une grimace penaude.

Il revient rapidement, tend l'oreillette à Elyott en marmonnant des excuses et ferme prestement la porte, semble-t-il, pressé d'être débarrassé de nous.

Elyott

— Qu’avez-vous écrit sur le papier ? demande Jun avec curiosité.

— « Le carnet des prétendants devrait être brûlé sur le bûcher. J’espère que tu vas bien. Elyott et Ye-Jun », et j’ai ajouté mon numéro de téléphone.

Mon visage est loin d’exprimer de l’humilité, mais je m’en fiche. Tristan Bachelet a pris mon papier et m’a rendu ma précieuse oreillette, la mission est un succès. Jun approuve d’un hochement de tête. Ce carnet ne devrait même pas exister. Je n’arrive pas à comprendre comment Franzie a pu penser que c’était une bonne idée.

— Je ne suis pas sûr qu’il passe le mot. Il avait l’air plutôt contre.

— Je pense qu’il le fera. Il va le lire et verra qu’on est du côté d’Iris et non de sa mère.

— Vous ne l’aimez vraiment pas, on dirait.

— Ce n’est pas que je ne l’aime pas. Il y a quelque chose chez elle qui me file la chair de poule. Entre sa maison parfaite et son attitude de femme modèle. Bwah ! Ça sonne faux !

Pendant ma tirade, l’attention de Jun était fixée sur ma bouche. Il n’a même pas remarqué que j’avais arrêté de parler, perdu dans ses pensées. Sous la caresse de ses yeux noirs, mes lèvres me chatouillent agréablement. Des souvenirs de notre soirée s’invitent dans mes pensées sans mon accord. Ma peau se couvre d’une pellicule fiévreuse. Je revois son corps luisant de sueur contre le mien, ses mains agrippant mes hanches et ses baisers humides dans mon cou de plus en plus bas vers mes... ARGH ! Mauvaise image.

— Vous avez faim ? demande Jun, le regard incandescent une seconde puis totalement innocent l’instant d’après.

Il le fait exprès ! Ses yeux pétillent d’amusement. Il sait très bien l’effet qu’il a sur moi. Je voudrais lui faire ravalier son expression suffisante avec une réplique salée, mais rien ne me vient. Je n’arrive pas à penser à autre chose qu’à son corps nu. Suis-je esclave de mes hormones et dépravée à ce point ? Libido approuve, la traîtresse !

Mamie aurait honte de mon attitude.

— Holmes, voulez-vous bien cesser de marmonner et me répondre à voix haute ?

— Ahem... Je suis désolée. Azeline m'attend pour faire à manger, dis-je après une illumination.

C'est totalement faux. Certainement qu'Az, toute magnifique qu'elle est, a déjà préparé un délicieux repas. BWAH. Je veux l'épouser ! Du coin de l'œil, je vois Watson se retenir de sourire. Qu'est-ce qu'il m'agace à se foutre de moi tout le temps ! Mentalement, j'ajoute encore deux euros aux cinq que je dois à la boîte à jurons.

— Je vous dépose chez vous, donc.

— Vous n'êtes pas obligé, je peux rentrer à pied depuis HL.

— Voyons, Holmes, avez-vous peur que je vous kidnappe ?

Son ton faussement prédateur me fait éclater de rire.

— Votre adresse ?

L'atmosphère se détend immédiatement, et je la lui dicte en même temps qu'il tape sur son GPS. Je l'observe lorsque nous retournons à la voiture, curieuse de savoir ce qu'il a pensé de mon départ précipité l'autre soir. Après lui avoir sauté dessus comme une sauvage, pris mon plaisir et fui lâchement de peur d'être tentée de l'enchaîner au lit toute la nuit. Il n'y a plus de doute, je suis dépravée et finirai en enfer.

Pourquoi n'est-il pas fâché ? Et le SMS... Quelle idiote d'avoir envoyé un message aussi nul. Il a dû penser que j'avais trouvé ça bof. S'il savait comme j'ai envie de glisser ma main dans son boxer pour lui montrer qu'il arrive que je me comporte comme une jeune femme civilisée, qui pense AUSSI au plaisir de l'autre. Mes coups d'un soir savaient à quoi s'en tenir et d'ailleurs, eux non plus n'avaient pas mon plaisir comme priorité. Avec Jun, Libido a décidé que ce serait différent. J'ai juste envie de découvrir chaque parcelle de son corps et d'enregistrer les bruits indécents qu'il fait au lit. L'état déplorable de ma culotte me rappelle que je ne suis pas toute seule. Malgré mes efforts, je n'arrive pas à rester immobile dans mon siège, la sensation est soit trop frustrante, soit désagréable. Mes tortillements ne passent pas inaperçus auprès du conducteur. Pourquoi ce trajet est-il si long ?

— Je suis curieux de savoir à quoi vous pensez, murmure-t-il d'une voix suave.

— Croyez-moi, vous ne voulez pas savoir.

J'amorce un mouvement pour croiser mes bras et clore la discussion. Grave erreur. Mes avant-bras frottent mes tétons tendus et je glapis, surprise

et électrisée à la fois. La démangeaison n'empêche apparemment pas les autres sensations d'exister. Pourquoi moi ?

— Maintenant, vous êtes obligée de me le dire.

Je me retiens de lui répondre juste pour faire disparaître son rictus agaçant. Si seulement je regardais autre chose que sa bouche aguichante ! Je tourne la tête et tombe sur ses larges mains... Il faut que je sorte de cette voiture !

Au même moment, sa main droite se détache du volant et serre le frein à main. Dieu soit loué, nous sommes arrivés ! Je souffle de soulagement et me détache en hâte, prête à me sauver de cette maudite situation. Jun n'en rate pas une miette. Devant mon mutisme, il hausse un sourcil inquisiteur. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui répondre ?

— J'espère juste qu'Iris aura le message, lui lancé-je sans me retourner.

— Vous savez ce que je pense, Holmes ? ronronne-t-il beaucoup trop près de mon oreille.

— Éclairez ma lanterne, Watson.

— Je pense que vous mentez. Je crois même que vous pensiez à quelque chose d'indécent. Quelque chose qui a accéléré votre souffle et humidifié votre culotte.

Pourquoi ? Pourquoi fallait-il qu'il soit aussi sexy ET observateur ? « Quelque chose d'indécent » ? Pff ! Il n'imagine pas mes pensées salaces. J'ai envie de goûter chaque centimètre de sa peau avec ma bouche, ma langue et mes dents. D'y laisser ma marque. Je veux me frotter contre lui jusqu'à ce que son odeur m'imprègne. J'ai envie de savoir ce qui le fait rire et ce qui l'excite. Ye-Jun est dangereux. Dangereux pour mes résolutions en matière de couple. Dangereux pour mon cœur. C'était une terrible idée de coucher avec lui. Et de qui venait l'idée ? L'ironie de la situation ne m'échappe pas. Du Elyott dans toute sa splendeur.

Ça me rappelle le lycée. Il y avait cette prof d'espagnol super drôle. On restait à la fin des cours pour discuter avec elle de tout et de rien. Et un jour, elle m'a glissé que j'avais un admirateur secret. Quelle fierté ! Un admirateur ? Il fallait que je sache qui ! Mais cette vieille tête d'âne n'a jamais voulu cracher le morceau ! Alors qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai lancé une enquête dans la classe à l'aide de mes copines. J'étais presque sûre qu'il s'agissait de l'Allemand — je ne me rappelle plus son prénom — en échange scolaire. Il me regardait toujours bizarrement.

Hélas, au lycée, personne n'est très malin et un effet boule de neige s'est déclenché. Chaque jour, l'élève allemand se faisait questionner par mes copines sans aucune subtilité, jusqu'au jour où il a fini par avouer qu'il me trouvait belle. Oh ! Comme j'étais contente ! Fièvre, même. Je n'aurais jamais pu voir venir l'embrouille. Lorsqu'à la suite de sa déclaration, Elyott, grande dame, lui a proposé d'aller boire un coca après les cours, certaine de sa réponse, il a refusé. Pire ! Il n'était pas du tout amoureux de moi, mais avait fini par mentir à mes copines pour avoir la paix. Il était même très remonté !

Quelques jours après, Mamie était convoquée chez ma prof principale pour harcèlement.

Tout ça pour dire que mes idées sont, par moments, loin d'être bonnes. Raison pour laquelle, sans répondre à Jun, je ricane telle une évadée d'asile psychiatrique, agite ma main vaguement dans sa direction en guise d'au revoir. J'ai trop honte pour affronter sa réaction et cours presque jusqu'à chez moi. Épuisée, je m'écroule dans l'entrée, incapable de faire autre chose que cligner des paupières devant ma propre stupidité.

— Elyott ?

La silhouette d'Azeline en tenue de sport et une serviette sur la gorge se découpe dans l'arche qui donne sur le salon. Son ventre plat et ses bras musclés me saluent. Elle s'acharne pendant des heures pour garder un corps comme ça. Elle s'accroupit devant moi, ses lèvres bougeant sans que le son atteigne mes oreilles. Si j'avais été en état de réfléchir, je l'aurais questionné sur l'utilisation d'une serviette aussi grande qu'elle pour s'essuyer, mais mon cerveau n'a pas cet énergie.

— J'ai besoin d'un verre de vin. Ou de la bouteille entière, soupiré-je sans savoir si ça répond à sa question.

— Ah.

Elle m'aide à me redresser dignement. Puis, sans me lâcher — bon d'accord, je m'accroche comme une moule à son très, très beau rocher —, elle m'emmène dans la cuisine. Je m'affale sur une chaise en la regardant piocher un verre à pied dans le placard, puis une bouteille dans le frigo. Il y en a toujours une au frais ici. C'est notre élixir de vie. Le *deal* est simple. Chaque mois, on achète dix bouteilles, pas une de plus. C'est notre quota de survie. Si nous finissons le mois sans bouteilles, tant pis pour nous. Nous les finissons toujours. Heureusement, il y a toujours le sexe pour s'amu... Saint bordel ! Voilà que mon cerveau recommence !

Le verre plein se matérialise entre mes mains. J'en avale une gorgée comme si c'était mon dernier. Le vin sec et délicieusement fruité glisse dans ma bouche. J'exhale de bonheur.

— Merci, Az.

— Ça ne s'est pas bien passé ? questionne-t-elle, inquiète.

— Si, si. Enfin. Il ne nous a pas claqué la porte au nez et a écouté ce qu'on avait à lui dire, donc je suppose qu'on peut dire que ça s'est bien passé.

— Mais ?

— Mais... ARGH !

Je laisse ma tête tomber sur la table sans douceur. De toute façon, j'avais déjà un bleu. Le regard perspicace d'Az creuse un trou dans ma tête.

— Jun te plaît vraiment.

— Je ne veux plus jamais le revoir ! pleurniché-je après une deuxième gorgée.

— Oh ? répond Az avec un début de sourire dans les yeux.

— Son odeur me transforme en chienne en chaleur ! J'ai honte de moi en sa présence. Je n'ai jamais honte de moi ! Tu comprends ? C'est un désastre !

Elle tapote ma tête et me ressert du blanc. Cette femme est parfaite ! Comment est-ce que je vais me sortir de cette situation avec Jun ?

— Il t'a donné l'impression qu'il voulait recommencer ?

— Il a fait pire que ça.

— C'est-à-dire ?

— Il veut m'inviter à manger. ENCORE.

Les yeux d'Azeline s'illuminent de compréhension. Elle sait que je fuis les relations sérieuses. Une fois, ça m'a servi de leçon. Je préfère les coups d'un soir, moins satisfaisants, certes, mais sans danger pour ma santé mentale. Et mon cœur. Surtout mon cœur.

— Il n'arrête pas de m'aguicher avec ses fichues bottines et son stupide chignon, bougonné-je le nez dans mon verre.

— Tu devrais lui poser la question simplement pour clarifier ses intentions ?

— Non. Ça paraîtrait suspect. C'est juste qu'il y a quelque chose d'intense avec lui. Quand il m'a touchée et embrassée, je me suis sentie chérie. Vénérée presque. C'était érotique et intime en même temps. Je n'ai eu qu'une envie à la fin, c'était de me rouler dans ses bras et de le laisser

me poupouner. ME POU-POU-NER AZ! Ce n'est arrivé qu'une fois et mon corps est accro ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ? lui demandé-je, désespérée.

— Premièrement, ce mot n'existe pas. Et deuxièmement, ta réaction a été de fuir. Le message devrait être assez clair pour lui, non ?

— Cet idiot m'a peut-être crue au début, mais lorsqu'il s'est pointé à HL... Bon, j'ai peut-être été incapable de rester insensible. Mon corps le veut, ce traître !

Je vide mon deuxième verre et choisis une manière très adulte de continuer cette conversation. En changeant de sujet.

— Et toi, alors ? Où en es-tu avec lui ?

— Avec Ye-Jun ? demande-t-elle d'une voix trop aiguë pour être naturelle.

— Az...

Elle me prend mon verre des mains, le remplit à nouveau et le vide. Sa réponse est pour le moins intéressante. Mais avant que j'aie le temps de la cuisiner, son téléphone se met à vibrer. La photo de sa mère s'affiche, et Az se rigidifie instantanément. Son visage s'orne d'un sourire plat, ses épaules se redressent, et elle me rend mon verre avec une expression écœurée.

Je n'ai pas pour habitude de détester les gens, mais sa mère, je la hais de toute mon âme ! Elle transforme ma meilleure amie en robot froid et vide. Peu importe ce qu'Az fait, ce n'est jamais assez bien pour elle.

— Excuse-moi, murmure-t-elle avant de partir répondre dans sa chambre.

Les épaules droites, prête à recevoir des remontrances pour n'importe quelle raison ridicule que sa mère trouvera, Azeline s'éloigne. La dernière fois, je l'ai trouvée dans sa chambre, sa penderie posée en pile parfaitement alignée sur le sol, en train de repasser chaque pièce minutieusement. Quand je dis chaque pièce, je pense aux culottes, aux soutiens-gorges — je ne savais pas qu'on pouvait repasser un soutif, d'ailleurs — et aux chaussettes... Je n'oublierai jamais l'expression sur son visage. Azeline a passé la nuit entière dessus et le lendemain, elle venait bosser comme si de rien n'était.

J'ai attendu le soir et après plusieurs verres de vin, elle m'a raconté comment sa mère lui a reproché de venir avec un chemisier auquel il manquait un bouton. Il avait dû sauter dans la journée car Az ne laisserait jamais passer ce genre de détail. Qu'elle montrait le mauvais exemple aux filles — ses quatre petites sœurs — et qu'elle lui faisait honte. Qu'elle ne pouvait pas compter sur son aînée. En quelques mots, cette femme a réussi

à briser la faible confiance de ma meilleure amie, pour un chemisier porté toute une journée. Et c'était une visite express imprévue. ma meilleure amie ne va jamais chez sa mère sans avoir soigneusement vérifié son apparence.

Je grogne bruyamment, impuissante et exaspérée. Cette femme est horrible, mais Az... elle fait ça pour ses sœurs. Elle les aime inconditionnellement. Les mots piquants de sa mère trouvent toujours un espace dans la tête d'Az pour s'y enfoncer. Il n'y a rien que je puisse dire ou faire pour l'aider à rejeter ses mots.

Bouteille en main, je me lève, range mon verre et décide que c'est l'heure de dormir. Après avoir terminé la bouteille — et avalé un sandwich à l'intérêt gustatif et nutritif sommaire — évidemment. J'espère seulement que sa mère n'aura pas fait trop de dégâts.

Entre Azeline et la tentation ambulante à bottines, je tourne en rond une bonne partie de la nuit, puis finis par sortir un jouet pour me détendre.

Je jouis si vite que ça en est ridicule.

Ye-Jun

— Il y a un souci informatique chez HL, mais je ne peux pas y aller ce matin. Tu crois que tu peux regarder ?

Je souris parce que ça doit tuer Peter de me demander ça. Toutes les excuses sont bonnes pour se pointer chez HL ces derniers jours.

L'hypocrisie n'a aucune limite avec toi.

Commencer ma journée en compagnie d'une certaine brune à lunettes n'est pas pour me déplaire. Surtout au regard des récents événements. J'ai hâte de voir sa réaction en me voyant arriver à la place de Peter.

— Tu sais quel type de problème ?

— Clarisse m'a appelé pour le planning qui a planté. Elle suspecte Elyott. Apparemment, c'est déjà arrivé. Elles ont absolument insisté pour utiliser un logiciel de merde en ligne parce que c'était pratique. Donc, ta mission : changer de foutu logiciel.

Je ricane loin du micro du téléphone, mais il entend quand même.

— Quoi ?

— Pourquoi diable les as-tu laissées utiliser un logiciel qui ne fonctionne pas ?

Je l'entends soupirer. C'est de plus en plus difficile de ne pas rire. Azeline fait disparaître ses principes. Et Dieu sait que l'informatique est sa première femme. Bon, peut-être la deuxième maintenant.

— Sans commentaire, grogne-t-il finalement.

Ce con me raccroche au nez. J'avale un café, prends une douche et explique à mon moi lycéen que je n'ai pas rendez-vous avec Elyott ce matin, mais avec toute son équipe, et que ce serait bien pour ma santé mentale et ma crédibilité qu'il se calme pendant mon intervention. Il, contrairement à mon cœur qui s'est emballé depuis la nouvelle, m'écoute enfin.

Lorsque je me pointe chez HL, Elyott et Azeline sont en rendez-vous, si leur porte fermée en est bien une indication. En revanche, à l'accueil, Clarisse semble agitée et en panique totale. Ses yeux brillants d'espoir se posent sur moi, et je dissimule mon rire dans une toux. Elle sursaute lorsque le fixe sonne, scrutant l'appareil comme s'il allait la mordre.

— Comme par hasard, ils choisissent tous aujourd'hui pour appeler ! dit-elle, paniquée.

Elle redresse sa tête, secoue ses cheveux écarlates et s'empare du carnet multicolore posé près du téléphone. Elle dégage un stylo surmonté d'une tête de licorne et décroche. Un soldat se préparant à partir au combat.

— Holo Ladies, Clarisse, bonjour ! lance-t-elle avec entrain.

D'un signe du menton, elle me montre son écran et se décale suffisamment pour que je puisse m'installer devant. Le logiciel mouline dans le vide. Ça commence bien.

Je ricane en fermant le logiciel de force et redémarre le PC. Personne n'est là pour protester, alors ça va être vite fait. Je vais leur changer leur logiciel et voilà tout. Elles n'auront qu'à changer la couleur de fond si ça leur chante, mais au moins, ça ne mettra plus leur matériel en péril. Du coin de l'œil, je vois Clarisse raccrocher et se masser les tempes.

— La journée commence rudement ?

— Tellement. Vous voulez un café ?

— Noir, s'il vous plaît.

Elle s'éclipse et je reporte mon attention sur l'écran. Je vire le raccourci vers le logiciel et ouvre leur boîte e-mail. Tout est soigneusement classé et rangé, par Clarisse, je suppose. Il doit forcément y avoir un planning lié à cette boîte. Peter devait être fou qu'elles ne l'aient pas utilisé directement.

Peter et moi, on se complète bien. Je n'ai pas son niveau en informatique, mais je me débrouille avec la mécanique d'un ordinateur. Lui s'occupe de créer des programmes, je m'occupe de les installer et je gère la partie utilitaire. S'il était livré à lui-même, il n'y aurait que lui pour comprendre et utiliser ses logiciels. Il a un mal fou à se mettre à la place des utilisateurs quand il travaille. L'autre partie de mon job, c'est de récolter les expériences utilisateur pour améliorer et simplifier les commandes. C'est sérieusement cool.

— Vous pensez que l'ordinateur est foutu ?

La voix inquiète de Clarisse me sort de mes pensées. Je la remercie pour le café et secoue négativement la tête, amusé. Jusqu'à présent, je n'avais pas remarqué à quel point Clarisse était petite par rapport aux deux autres filles, pourtant Elyott doit faire 1 m 65 à tout casser. C'est la première fois que je peux observer Clarisse d'aussi près ; quelque chose dans son visage me fait l'observer plus attentivement. Tout est... lisse ? Ah ! Il n'y a aucun poil sur son visage. Ses sourcils sont entièrement dessinés. J'essaie d'imaginer Elyott sans ses larges sourcils. Non. J'aime son visage tel quel, et l'idée d'y changer quelque chose me déplaît.

Réponds juste à la question.

— Non, l'ordinateur n'est pas foutu. Mais le logiciel que vous utilisez pour le planning, si.

À l'exact moment où ces mots quittent mes lèvres, Elyott et Azeline se matérialisent à l'accueil, leur visage exprimant l'horreur. J'ai une pensée pour Peter qui doit gérer ça à chaque plantage.

Sois fort, Jun.

— Il fonctionnait parfaitement jusqu'à présent, se plaint Elyott.

— Et je le connais par cœur, ajoute Clarisse.

— C'est ce logiciel qu'il nous faut, conclut Azeline fermement.

Et c'est cette dernière qui me fait comprendre pourquoi Peter est dans la merde. Il y a quelque chose dans l'expression d'Azeline, une fragilité cachée derrière son ton. Je comprends pourquoi il n'a pas trouvé le courage de les faire changer. Les mots d'Elyott pénètrent enfin mon cerveau et je renifle dubitatif.

— S'il fait régulièrement planter l'ordinateur, vous avez une drôle de définition de « fonctionner parfaitement », fais-je remarquer avec un large sourire. Bonjour, mesdames, j'espère que vous avez passé une bonne nuit.

— Bonjour, répond immédiatement Azeline, contrite.

— Bonjour, marmonne Elyott, le regard fuyant.

Tiens, tiens. Est-ce que ses joues n'auraient pas rosé ? Je hausse un sourcil, curieux. Curieux ? Non, le mot n'est pas assez fort. Je meurs d'envie de savoir. Je suis à deux doigts de la coincer dans un bureau vide et de lui faire cracher le morceau après avoir murmuré des cochonneries dans le creux de son oreille. L'odeur de son cou le matin... Putain ! Je n'ai aucun self-control !

Je me racle la gorge et reporte mon attention sur Clarisse. C'est elle qui gère le planning, donc c'est elle qui doit être convaincue par le changement.

— Vous utilisez toutes les trois Outlook, n'est-ce pas ?

— Oui, répond-elle immédiatement.

— Parfait. Le planning d'Outlook serait beaucoup plus logique pour organiser les rendez-vous. Vous l'avez déjà utilisé ?

J'ignore les protestations des deux autres et me concentre sur Clarisse qui se triture les mains, mal à l'aise.

— Non, pas vraiment... Peter nous l'avait effectivement suggéré...

— Vous n'avez pas le choix. Honnêtement, votre logiciel, là, il est juste merdique. Il va finir par endommager vos ordinateurs de manière

permanente. Vous avez envie de changer bientôt vos PC ? Je jette un œil à la tour et dans un éclair de génie, siffle avec emphase. Une tour comme ça, il faut compter dans les quatre chiffres, voire plus... Vous avez le budget ?

De concert, leurs bouches se ferment sous le choc. Les trois femmes échangent des regards anxieux, et je sais que j'ai tapé dans le mille.

Peter, tu vas me devoir une bière pour ça, mec. Ou c'est peut-être moi qui vais t'en devoir une, parce que tu n'auras plus de raison de te pointer ici pour le planning.

C'est Azeline qui finit par répondre, clairement contrariée. Son expression est à la limite de la tristesse et franchement, j'ai du mal à comprendre comment un logiciel peut lui faire cet effet. Je dirai à Peter d'être particulièrement attentionné pour la peine. Non pas que je pense qu'il ait besoin de motivation. Il est déjà à deux doigts de lui demander sa main.

Et là, sortie de nulle part, une image d'Elyott en robe de mariée, un sourire aux lèvres et un diamant au doigt.

J'avais dis au lycéen de rester tranquille mais apparemment personne en respecte ma volonté ! Il me faut un autre café.

— Non, répond tout de même Elyott.

Je l'étudie attentivement. Déjà parce qu'elle est très belle, avec ses joues rouges et ses cheveux remontés en queue de cheval, et surtout parce que des trois, c'est curieusement elle la plus agitée. Mon argent sur Clarisse et sa théorie qui désigne Elyott comme coupable. Elle a dû faire une manip qui a planté le planning ce matin. J'ouvre une ligne de code pour voir d'où venait l'action qui a fait planter le tout. C'est un vrai bordel, ces lignes. Aucune cohérence. Il me faut plusieurs secondes pour la repérer. Peter l'aurait vue immédiatement, lui. Là ! une erreur sur une date avec deux rendez-vous. Ça a été effacé et refait exactement pareil. Trois fois... Bon, je comprends pourquoi ça a planté, parce que c'est un logiciel de merde, et parce que quelqu'un — qui porte des lunettes et produit des adorables couinements quand je lui embrasse le cou — s'est obstiné à demander quelque chose d'impossible.

— Bon, vous avez quelques minutes toutes les trois que je vous explique rapidement le fonctionnement du planning d'Outlook ?

— Qu'est-ce que vous regardiez à l'instant ? questionne ma furie personnelle, les yeux plissés de suspicion.

— D'où venait l'erreur, dis-je avec un clin d'œil.

Son visage s'assombrit. Diable, mon corps en frissonne. Je leur pose à nouveau la question et elles acquiescent à l'unisson.

En vingt minutes, c'est plié, et Clarisse maîtrise le sujet comme une pro. Déjà, elle s'est emparée du clavier pour ajouter les rendez-vous pris à la main ce matin. En quelques clics, c'est fait. Ça doit paraître simple, parce qu'elle adresse un sourire rayonnant à Azeline et Elyott, ce qui finit visiblement de les convaincre.

— Et voilà, vous n'avez plus besoin de moi, je crois, plaisanté-je.

— Merci beaucoup, monsieur Tessier...

— Ye-Jun ou mieux, Jun tout court, coupé-je Clarisse gentiment.

— Ye-Jun. Merci beaucoup, vous avez sauvé notre journée.

Au même moment, Peter pousse la porte d'entrée, essoufflé. Ses yeux se plantent immédiatement sur Azeline. Il déglutit et remonte la capuche de son sweat. Je vois des cœurs se former dans ses iris. Il est totalement foutu. Elyott suit aussi l'échange de regards avec intérêt, et lorsque ses yeux trouvent les miens, je sais qu'un rictus amusé s'est planté sur ma tronche, dissimulant les battements affolés de mon cœur. Sale toc.

Elle. Me. Tire. La. Langue.

J'ai beaucoup de meilleures idées d'utilisation pour cette langue...

Elle se renfroge comme si elle pouvait lire dans mes pensées ; néanmoins, sa bouche s'entrouvre légèrement. Mes yeux caressent ses courbes affolantes. Elle s'humidifie les lèvres, et le mouvement envoie un choc de désir droit dans mes couilles. Si elle m'avait regardé comme ça au lycée, je me serais embarrassé en jouissant dans mon boxer. Mon corps réagit si parfaitement au sien que c'est juste impossible à ignorer. Je ne fabule pas. Ses yeux mi-clos sont brûlants. Ils me font frissonner comme un putain d'adolescent. Pourquoi diable est-ce que j'ai l'agaçante impression que le SMS était une excuse pour ne pas me revoir ? Et peut-être succomber plus ?

— Elyott, des nouvelles de Bachelet ?

— Nope. Mais j'ai bon espoir.

— Tu veux un café, Peter ? demande abruptement Azeline.

— Volontiers, roucoule celui-ci.

Les deux s'éloignent dans le couloir en chuchotant. Bon, ça m'évite de devoir faire un *speech* à Peter pour l'histoire du planning. Le connaissant, il serait capable de le lui réinstaller ou d'en créer un identique.

— Vous avez une seconde, Jun ?

La question d'Elyott est innocente, mais ça n'empêche pas mon corps de prendre quelques degrés. Les images qui m'assaillent alors que je la suis dans le couloir sont inappropriées. Ce jean me fait tourner la tête, et je suis physiquement incapable d'en détacher mes yeux. Une fois à l'intérieur de son bureau, Elyott me lance un regard par-dessus son épaule. Pris en flagrant délit, je me force à quitter des yeux son cul aux rondeurs parfaites pour croiser son regard. Ses lèvres s'étirent dans un rictus coquin. Diable ! Je fais un pas et colle mon corps contre son dos, sans laisser un seul centimètre entre nous. Mon nez effleure la courbe de sa nuque et j'inspire son odeur fruitée. Elyott lâche un couinement positivement sexy. Ses sons me rendent dingue.

— Toujours rien à ajouter concernant votre SMS, Holmes ? soufflé-je à son oreille.

Elle avale bruyamment sa salive sans répondre. Je suis si près d'elle que lorsque sa tête se penche sur le côté, même juste un peu, je le remarque immédiatement. Même si je le voulais, je ne pourrais pas lui refuser cette invitation. Ma bouche trouve sa gorge et la frôle à peine, laissant mon souffle la caresser.

Je joue à un jeu dangereux et suis à deux doigts de foutre en l'air mes résolutions pour lui proposer de la faire jouir sur son bureau. Mais je me force à m'en tenir au plan. Pour autant, je m'autorise à faire naître plus de bruits sexy dans sa gorge. Mes dents mordillent sa clavicule. Elle lâche un autre couinement qui grignote ma volonté. J'ai lancé un jeu que je suis en train de perdre.

— Non ? Je vous laisse, dans ce cas. Tenez-moi au courant pour Bachelet, déclaré-je le plus neutre possible, avant de me forcer à reculer.

J'ai une érection de la taille du mont Fuji lorsqu'elle se retourne brusquement, les yeux brillants et les joues brûlantes. Mon cœur tressaute. Bon sang.

Qu'est-ce que tu me fais, Elyott ?

— Vous avez vu que c'était moi, n'est-ce pas ? Qui avait planté le planning ? demande-t-elle, la voix hachée.

— Oui.

— Mais vous n'avez rien dit.

— J'ai quelques idées pour vous faire payer le prix de mon silence.

Et sur cette déclaration digne d'un film bidon, je m'éloigne d'elle et de la tentation de passer ma journée à lui faire regretter son SMS.

OceanofPDF.com

Elyott

Il est dix-neuf heures, je viens de finir de répondre à mes e-mails et je suis au bout de ma vie. Pour être un peu plus précise, je suis mentalement épuisée.

Si Jun avait l'intention d'aggraver ma situation mentale et ma capacité à rester professionnelle, c'est réussi ! J'ai fait n'importe quoi toute la journée. J'ai confondu des noms, répété les mêmes informations et trouvé le moyen de perdre mes clés de voiture. J'ai fini par mettre la main dessus en allant dans la salle holographique. Je n'avais aucun RA aujourd'hui !

Il aura suffi d'un pauvre effleurement de son souffle dans mon cou pour éteindre mon cerveau pour la journée. Libido s'est matérialisée dans mon bureau, me faisant perdre le contrôle d'absolument tout. Rien que de repenser à son sourire en coin... ARGH ! Je le déteste !

Et ma pauvre culotte ! Parlons-en de ma culotte ! C'est ridicule de mouiller autant. En plus, travailler toute la journée avec la vulve humide, ça me rend dingue. Je n'arrive pas à me sortir cet idiot de mes pensées. Les paroles d'Az s'insinuent vicieusement dans mon esprit. Que peut-il m'arriver de pire qu'un orgasme, en vrai ? L'amour. L'attachement et surtout, surtout, LA DÉPRESSION !

Plus j'y pense, plus je trouve que c'est une mauvaise idée.

Destin a a priori d'autres plans, car l'instant d'après, je reçois un SMS d'un numéro de téléphone inconnu.

Inconnu : Iris m'a chargé de vous dire qu'elle allait très bien et qu'elle acceptait de vous rencontrer vous et Ye-Jun, à condition qu'elle puisse choisir l'emplacement. Belle journée. Tristan Bachelet (désolé d'avoir menti sur mon identité...)

— Elyott ?

La voix de Clarisse interrompt mes pensées, et je la trouve devant mon bureau.

— Oui ? Désolée ! Ça fait longtemps que tu es là ? questionné-je, curieuse de savoir à quel point je suis à la ramasse aujourd'hui.

— Pas du tout. Je voulais juste te demander quelque chose concernant Jun.

— Destin, vieille salope ! m'exclamé-je en bondissant de ma chaise.

Clarisse glousse, habituée à mes dingeries. Je l'aime d'amour, elle aussi. Sans commenter, elle se contente d'attendre la fin de la crise de nerfs avec moi-même. On est vraiment tombées sur une perle rare en l'embauchant.

— Excuse-moi, tu disais quoi à propos de Jun ?

— Pour ce matin, je me disais qu'il serait bien de le remercier. Peut-être avec une bouteille de vin ? Tu as passé plus de temps avec lui, tu pourrais t'en charger ?

— Hein ?

Je la regarde, incrédule.

— Un cadeau de remer...

— On ne remercie jamais Peter quand il vient, si ? la questionné-je, soudainement prise d'un doute.

— Si, si. Azeline lui achète les bonbons qu'il adore tant.

Allons bon. Destin a pris possession de toute l'équipe d'HL !

— Tu veux que j'achète une bouteille de vin à Jun, parce qu'il est venu réparer le logiciel qui a planté ?

— Que TU as fait planter, précise-t-elle joyeusement.

Oui, c'est un détail dont je n'ai pas fini d'entendre parler. Que va-t-il me pondre comme paiement ? S'il te plaît, Destin, fais que ce soit sexuel ! Quoi ? Non ! Vilaine Elyott !

— OK, concédé-je. Mais je ne sais pas s'il aime le vin. Je verrai sur place.

— Parfait ! À demain.

— À demain, Clarisse.

Azeline est déjà rentrée, elle avait rendez-vous chez le coiffeur pour son lissage mensuel. Elle ne le rate jamais. Et ce n'est PAS parce qu'elle veut se faire belle - cette gargouille est déjà parfaite — mais parce que c'est le seul soin qui supprime les fourches de sa chevelure. Sa mère déteste les fourches, du coup, Az les chasse. Parfois à la pince à épiler à deux heures du matin. Ses pauvres cheveux. Je trouve ça étonnant qu'ils ne tombent pas en dépression, eux aussi.

Je sais ce que tu es en train de faire, Elyott. Envoie un SMS à Jun, au lieu d'essayer de gagner du temps ici.

Je zieute mon téléphone, espérant qu'il prenne soudainement feu et m'empêche de céder à la tentation. Je réalise que le problème, c'est ça. Enfin, je le savais déjà. C'est juste qu'aujourd'hui, je suis prête à l'admettre.

Ce n'est pas qu'il ne m'attire pas. C'est l'inverse. Je me connais, si je m'approche trop, je vais m'accrocher. Je suis comme ça. Je suis aimante. Je ne vois jamais plus d'une fois un homme pour m'éviter ce genre de comportement. J'ai besoin de ce sentiment de protection intense que procure une personne qui tient à moi. J'aime savoir que je suis importante. Mais donner autant d'importance à quelqu'un, c'est lui donner les armes pour nous blesser. Des armes qui laissent de sales marques, à vie. Ma main trouve mes cicatrices à travers mon jean, passant dessus par habitude.

Quand j'attrape mon téléphone, je décide d'être honnête avec moi-même.

Lui déposer un cadeau de remerciement et lui annoncer la nouvelle concernant Iris sont deux choses qui ne devraient pas me faire peur. Elles n'engagent à rien. À l'inverse de mes pensées et réactions physiques. Alors, je ne resterai tout simplement pas. Pas de pizza. Pas de repas. Rien. Un simple échange entre apprentis détectives. Pendant que je tape mon SMS, j'essaie d'ignorer les sensations qui me remontent le long du dos et les battements de mon cœur qui s'accélèrent. Mon corps, ce dépravé en manque de sexe !

Holmes : Vous êtes chez vous ce soir ? J'ai une bonne nouvelle et un cadeau.

Je ne me laisse pas le temps de réfléchir et appuie sur « envoyer », puis regarde avec horreur ma dernière phrase. Le double sens salace est si évident que je me frappe le front du plat de la main. En plus, il est complètement faux mon SMS, je n'ai même pas encore acheté le cadeau ! Dans un coin du bureau, Libido et Destin prennent le thé. Libido lève sa tasse en mon honneur. Elle sait que mon temps est compté !

Je tape rapidement un autre SMS et l'envoie.

Holmes : De la part de l'équipe HL.

Le cœur dans la gorge, je fixe mon téléphone comme si j'avais la possibilité de contrôler la réponse à venir. Sa vitesse d'arrivée ET son contenu.

Watson : Oui, bien sûr. Je commande des pizzas ?

— ARGH !

Du coin de l'œil, je vois Libido glisser un billet dans la main tendue de Destin. Les deux débiles se serrent la main, triomphantes. Jun laisse passer deux secondes, puis ajoute un emoji qui tire la langue. Pourquoi ses provocations m'excitent-elles autant ? C'est ridicule. Tout en bougonnant, j'enfile mon manteau, vérifie que mon PC est éteint et ferme la boutique.



Ce n'est qu'une fois arrivée devant le rayon des vins que je me rends compte d'un truc essentiel : je n'ai aucune idée de ce que je vais acheter. Je parcours les noms des bouteilles sans vraiment les voir. Mis à part de la bière et du café, je ne sais pas ce que boit Jun. J'en viens à la triste constatation que je ne le connais pas si bien que ça.

Tu sais qu'il boit du café et de la bière, tu es dramatique !

Lui acheter de l'alcool c'est un peu limite, non ? Ça envoie quel type de message ?

Celui que tu veux mettre derrière, idiot ! Je n'en sais rien, moi.

Je devrais peut-être prendre quelque chose qui se mange ? Non ! C'est l'ouverture qu'il attend pour me faire rester et piétiner mes résolutions. Quelque chose d'utile, alors ?

— Ce qu'il lui faut à Ye-Jun, c'est des fichues chaussures à lacets ! marmonné-je en esquivant de peu une femme au détour d'un rayon. Oh pardon...

J'erre dans les couloirs à la recherche d'inspiration, sentant mon ventre se contracter de panique. Je suis en train de me torturer l'esprit pour un cadeau de remerciement à la noix ! Mon téléphone vibre et je décroche sans regarder.

— Allô ?

— Elyott, c'est Mamie. Je ne te dérange pas, hum ?

Pourquoi moi ?

J'aurais dû regarder qui m'appelait ! Mamie sait que je suis une terrible menteuse. Elle renifle mes mensonges à des kilomètres. Mes parents, eux, sont très bons menteurs. Ils ont toujours réussi à me faire croire qu'un jour, ils viendraient récupérer la petite fille pleine d'espoir que j'étais. Faisant pleuvoir les excuses pour rentrer « bientôt », mais « pas tout de suite » aussi abondamment qu'une pluie torrentielle. Mamie n'y a jamais cru. Elle a toujours voulu me protéger de leurs promesses creuses.

Le souci, c'est qu'aujourd'hui, c'est un vrai détecteur de mensonges sur pattes. Tout le monde ment. Pour rien, des broutilles sans intérêt. Les enfants mentent tout le temps pour donner à leurs parents une version de la vérité qui est susceptible de leur plaire. C'est tout à fait normal. Mais voilà, Mamie hait les mensonges du plus profond de son âme. Et j'ai développé un toc pour les mensonges. J'ai donc continué à mentir avec la peur au ventre. Peur qu'elle m'abandonne, elle aussi, à force d'être déçue. Sa réaction à mes mensonges n'avait rien à voir avec celle de mes parents.

— Euh... non, non, bien sûr. Tout va bien, Mamie ? dis-je finalement si vite que ma dernière phrase ressemble plutôt à « toutvabienMamie ».

— Dis-moi, Elyott, qu'est-ce que tu fais de beau, hum ?

Je me gratte la gorge, tourne sur moi-même et déglutis avant de répondre.

Pourquoi est-ce que tu paniques, Elyott ? Tu ne fais rien de mal.

— Je sais !

Le problème, c'est le flair légendaire de Mamie. Dès que je vais parler, elle va savoir qu'il y a un homme impliqué dans l'histoire. Ne sachant pas moi-même ce qu'il se passe dans ma tête, je ne me sens pas de répondre à son futur interrogatoire.

— Tu as dit quelque chose, hum ?

— Pardon, oui. Je suis dans un magasin... je fais des courses, improvisé-je en marchant vers le fond du rayon pharmacie.

— Tu n'en as pas déjà fait hier, hum ? questionne-t-elle d'un ton de plus en plus suspicieux.

Au diable sa mémoire d'éléphant !

Allez, Elyott, prends un cadeau, n'importe lequel, et sors d'ici !

Du dentifrice ? Non, il va croire que j'ai des doutes sur son hygiène dentaire. Du gel douche ? Même résultat avec son hygiène corporelle.

— Euh si, si, murmuré-je distraitement.

— Tu avais besoin de quelque chose en particulier, hum ?

— Oui. Enfin, NON !

Mon cri soudain fait sursauter un enfant qui passait par là. Le petit bout fond en larmes. Mon Dieu, je suis une catastrophe ambulante. Mes mains deviennent moites. Une goutte de sueur glisse entre mes épaules. La mère du petit me fusille du regard, faisant grimper en flèche ma pression sanguine. Je bredouille hâtivement des excuses et fais mine d'attraper quelque chose sur une étagère. Des préservatifs ? Parfait pour un jeune homme à la sexualité active ! C'est utile et ... qu'est-ce que je raconte ? Seigneur ! Je dois fuir ce magasin au plus vite.

— Elyott, ma chérie, qu'est-ce qu'il se passe, hum ?

— Mamie, je suis désolée. J'ai fait peur à un enfant et je tiens à ma vie.

Arrivée aux caisses rapides, je scanne la boîte, paie et cours presque jusqu'au parking. Pendant ce temps, je raconte à Mamie nos déboires informatiques de la matinée, omettant volontairement la présence de Jun et ma part de culpabilité au passage. Sur le point de suffoquer, je m'affale enfin dans ma voiture, le sang jouant du tambour contre mes tempes. Je sue de partout, c'est immonde. Mamie, elle, ne rate rien de mes tentatives d'esquive. Je suis sûre qu'elle a invité Libido et Destin dans son salon pour qu'elles leur balancent tout. Ces petites hypocrites !

— J'ai l'impression qu'il manque des bouts d'histoire. Il y a un lien avec ce jeune homme qui t'envoyait des SMS la dernière fois.

— Oui. Oui, Mamie, avoué-je à bout d'énergie. J'étais au magasin pour lui acheter un cadeau de remerciement.

— AH ! s'exclame-t-elle triomphante.

— Mamie, il m'attend, je dois te laisser.

— Il t'attend !

J'entends presque les ricanements des deux débiles dans ma tête, suite à la jubilation évidente de Mamie.

Mentalement, je visualise la pelle avec laquelle je creuse ma tombe et me frappe la tête avec, priant pour un trauma crânien. Mamie rit joyeusement au téléphone, ravie de ma gaffe. Il paraît que sous hypnose, il est possible

de faire croire à notre cerveau qu'on s'est brûlé au troisième degré. Si je tape ma tête en rythme sur le volant, quelle est la probabilité que mon cerveau croie que la pelle existe ?

— Je t'aime. Je te laisse !

— Tu me raconteras tout, Elyott. Bisous !

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Lorsque Elyott est arrivée chez moi, le visage écarlate et visiblement agitée, je me suis promis de ne pas me moquer.

Mais c'était avant qu'elle ne me lance une boîte de préservatifs au visage en guise de bonjour. Je suis presque sûr qu'elle visait mes mains, en plus. Son explication sans queue ni tête a fait vibrer mes lèvres, et j'ai su que je ne tiendrais pas longtemps.

— J'ai paniqué, d'accord !

Elle me fusille des yeux, mi-agacée, mi-embarrassée, et je sais que je perds la bataille contre mon rictus. C'est trop drôle. Il n'y a qu'elle pour vivre des situations pareilles. Je ne peux pas m'empêcher de faire durer ce moment.

— Vous m'avez acheté des préservatifs...

— J'étais au téléphone et un enfant a pleuré, sa mère me regardait mal !

— Pour me remercier d'avoir remplacé le logiciel que vous avez planté, ajouté-je, une main dissimulant ma bouche.

— Vous vous moquez de moi, m'accuse-t-elle en fronçant ses sourcils.

— Mais ce n'est pas une invitation, la boîte, j'ai bien compris ?

— Je vous déteste.

Elle est adorable, putain. Si c'était légal, je la jetterais sur mon épaule pour la garder chez moi pour toujours. S'ennuyer avec Elyott est impossible. Elle est unique.

Bon, c'est officiel, j'ai perdu la bataille. Malgré moi, mon visage se tord d'amusement, et les signes d'un rire chatouillent ma gorge. Cette histoire est à mourir de rire. La pauvre est si gênée qu'elle regarde partout sauf mon visage. Je me retiens à grand-peine de l'embrasser, là, tout de suite. Mais diable si j'en ai envie.

— Venez vous asseoir, je vous sers une bière. Et avant que vous me répondiez, sachez que c'est de la simple politesse, n'y voyez aucune arrière-pensée.

Au cas où, je pose la boîte de protections bien en évidence sur le bar avec un air innocent. Je sens son regard suspicieux caresser mes épaules. Je ravale mon rire de force. Je refuse de la faire fuir parce que je me comporte comme un ado stupide ! Elle s'installe au bar silencieusement.

Je sais que je suis foutu. La voir assise là, dans mon espace, réveille mes fantasmes les uns après les autres. Un gamin stupide ET un pervers. Je déglutis et engage la conversation pour me distraire.

— Quelle est la bonne nouvelle ?

— Ah ! s'illumine-t-elle soudain. J'ai reçu un SMS de Tristan Bachelet !

Je me retourne vivement. Je ne m'attendais pas à avoir une réponse aussi rapidement.

— Je peux le lire ?

Je dépose nos bières ouvertes sur le bar et m'installe en face d'elle. Elyott se penche pour farfouiller dans son sac. C'est là que ma concentration sur notre sujet de conversation s'arrête.

Sans mon accord, mes yeux la dévorent avidement. Il y a quelque chose dans sa présence ici, chez moi, qui me plaît beaucoup trop. Son parfum fruité et discret se mêle au mien, en créant une fragrance apaisante et sexy à la fois. Je plonge le nez dans ma bouteille lorsqu'elle se redresse, feignant de profiter de ma bière, alors qu'une érection tend mon jean sans aucune autre raison que sa présence.

Elyott me tend son téléphone. Je lis rapidement la réponse de Bachelet ; effectivement, c'est encourageant. Le message qu'Elyott a laissé à Iris a porté ses fruits. Nous partageons un sourire complice et mon cœur s'emballe.

— Vous ne lui avez pas répondu, constaté-je.

— Je voulais attendre votre avis.

— Je suis flatté d'être inclus dans vos décisions, Holmes, plaisanté-je.

Je n'ai pas menti, je suis réellement flatté qu'elle m'ait attendu. Elyott lève les yeux au ciel sans cesser de sourire. Je crois que j'ai développé une addiction à tous ces petits moments avec elle. Nos joutes verbales pour la faire sortir de ses gonds deviennent un objectif. Ce qui est plus compliqué, c'est de lui cacher l'effet que ses yeux furieux ont sur ma queue. Non pas que la mettre en colère m'excite — même si ses joues rouges et sa respiration hachée me retournent le cerveau — dans ces moments-là, ses yeux ont tendance à fixer ma braguette. C'est totalement inconscient, en plus.

Je suis un homme faible. Une magnifique femme — à lunettes — qui fixe mon entrejambe, ça me fait bander. Je plaide coupable.

— Est-ce que ça vous convient ? demande Elyott en pointant son écran du doigt.

Pendant que je débattais avec moi-même, elle a tapé une réponse. Nos doigts s'effleurent quand elle me donne son téléphone. Elle retire sa main et plonge la tête la première dans sa bière. Exactement comme moi juste avant. Quelles sont les chances pour que ses pensées soient le miroir des miennes ?

Je dissimule l'espoir dans mon regard en lisant ce qu'elle a écrit, surpris et heureux de lui faire possiblement cet effet. Et si c'est le cas, je voudrais qu'elle admette enfin qu'il y a quelque chose entre nous. Puis, après l'avoir admis, qu'elle accepte un rencard. Bon plan, ça.

Elyott : Bonjour, Tristan. Nous sommes très heureux d'avoir de vos nouvelles et surtout d'avoir des nouvelles d'Iris. Dites-nous quel soir, nous nous rendrons disponibles.

Le mot « nous » fait quelque chose à mon cœur déjà trop impliqué. J'aime cette idée.

— Il est très bien. J'espère qu'elle nous répondra aussi vite. Je ne suis pas fan du fait de garder l'information pour moi. Madame Franz n'est vraiment pas en forme, elle espère toujours qu'Iris reviendra d'elle-même.

— Elle vous a appelé ?

— Oui, pour son PC, mais sa voix tremblait tout du long. Plusieurs fois, elle a hésité en parlant, comme si elle voulait poser une question, mais elle n'a finalement pas osé.

— Je trouve ça fou qu'elle ne se soit pas dit qu'elle allait trop loin avec son dossier de prétendants.

— Je pense honnêtement qu'elle voulait le meilleur pour sa fille. Même si c'est carrément flippant, oui.

— Ça, je veux bien le croire. La mère d'Az est...

Elyott laisse sa phrase en suspens, les sourcils orageux.

— Elle est quoi ? questionné-je, curieux.

— C'est une garce manipulatrice ! explose-t-elle avec passion. ARGH ! Et encore deux euros pour Mamie !

Je hausse les deux sourcils sans pouvoir cacher mon rictus amusé. Qu'est-ce qu'elle raconte encore ? Elyott remarque mon expression et soupire, résignée.

— Mamie et moi avons passé un pacte. On s'autorise à jurer dix fois dans une semaine et à partir de onze, on doit mettre deux euros dans un bocal. Mes dix fois concernent presque tout le temps la mère d'Az. Et j'épuise mon quota chaque lundi, sans faute, ajoute-t-elle amère.

— C'est un concept intéressant. Drôle, même.

— Parlez pour vous. Je me ruine en jurons, c'est tout sauf drôle !

Je m'esclaffe devant son expression déprimée. Bordel. Le besoin de la consoler se fait plus insistant. Heureusement qu'il y a le bar entre nous pour m'empêcher de me comporter comme un homme des cavernes. D'ici, je suis juste assez près pour sentir un peu son parfum, mais c'est trop peu. Je veux m'enivrer d'elle.

Pour être honnête, je suis hanté par l'odeur de sa peau et son goût. Depuis que j'ai eu un aperçu sur mon pouce, je n'arrive pas à me l'enlever de la tête. Je suis affamé. Il n'y a qu'en dévorant son sexe que je serai rassasié. Je la ferai crier jusqu'à ce qu'elle oublie le mot « sympa ».

— Pourquoi vous me regardez comme ça, Watson ? m'interrompt Elyott, intriguée.

— Je ne pense pas que vous trouviez la réponse... « sympa », rétorqué-je avec un sourire tout en dents.

— Ce satané mot ! Vous n'abandonnez jamais ?

— Jamais.

— Répondez quand même à ma première question.

Sa voix est légèrement plus grave et essoufflée. Mon érection, déjà bien installée, grossit davantage. Je repositionne mon entrejambe sans être beaucoup plus à l'aise. Je vais devoir serrer les dents.

— J'étais en train de penser à vous embrasser.

— Oh.

— Et pas sur la bouche, si vous voulez tout savoir, Holmes, précisé-je, brutalement honnête.

Sa bouche s'entrouvre sur un gémissement qu'elle n'arrive pas à retenir. J'en étais sûr ! Elle me veut. Je me lève et fais le tour du bar, tel le prédateur qui s'approche de sa proie. Ses yeux voilés de désir ne me quittent pas. Elle avale bruyamment sa salive et serre ses cuisses dans un mouvement lourd de sens. Mon sourire se fait carnassier. Elyott ne quittera pas cet appartement sans avoir supprimé « sympa » de son vocabulaire !

Arrivé près d'elle, je me penche jusqu'à inspirer son cou déjà couvert de chair de poule. Et ce foutu parfum qui me rend fou. Je ne résiste pas à goûter sa peau et dépose un chaste baiser à la jointure entre son cou et son épaule. Sa respiration s'accélère. J'accumule les bons points ce soir.

— Je vous défie, déclaré-je contre sa gorge tendue.

— Que... quoi ?

— Je vous défie de me laisser vous dévorer comme l'animal affamé que je suis, et de trouver ça « sympa ».

Elyott gémit à mes mots. Vu comment elle frotte ses cuisses l'une contre l'autre, je suis sûr qu'elle imagine ma tête entre. Mais, sans son autorisation, je ne la toucherai pas. Je veux savoir ce qu'elle veut avec précision. J'en crève d'envie. Elle marmonne quelque chose d'incompréhensible et je recule pour la regarder.

— J'accepte, répète-t-elle avec détermination.

— Je peux vous mettre nue ? supplié-je presque, d'une voix si grave qu'elle écorche ma gorge.

Dieu merci, Elyott hoche la tête. Mon sourire en réponse est obscène. Je lui tends la main et recule d'un pas. Tremblante d'excitation et le regard brillant, elle la prend. Sa paume chaude électrise mon sang. J'y dépose un baiser. Puis, j'attrape le bas de son t-shirt immaculé, effleurant la peau de son ventre tendre au passage. Elle glousse, mais ne m'arrête pas. Sa brassière couleur chair moule parfaitement ses deux seins. Je la fais glisser vers le haut en faisant attention à ses piercings. Leur vue m'excite toujours autant, mais je me force à les laisser tranquilles. Pour l'instant.

Je croise son regard clairement déçu et m'agenouille en la fixant des yeux. Elyott lève sa jambe droite au bout de laquelle se trouve une basket. Je lui délace avec soin et la retire. Je fais pareil avec la deuxième, grognant presque de frustration d'être aussi lent. Sous mes doigts, Elyott se tortille d'impatience. Mes mains et mes doigts n'ont fait que la frôler, juste assez pour réveiller sa peau, mais pas assez pour la satisfaire. Lorsque je poserai ma bouche sur elle, je veux qu'elle crie de soulagement.

Lui retirer son jean s'avère un effort de volonté. L'envie d'attraper sa peau à pleine main est brutale. Au moment de lui enlever sa culotte, je craque. Une tâche humide fonce le tissu et c'est plus fort que moi, je lui arrache avec les dents. Bordel, je deviens primal avec Elyott. Avec sa culotte dans la bouche, je descends jusqu'à ses genoux et la laisse tomber dans un bruit humide. Son sexe est trempé d'excitation. Elyott m'observe attentivement. Son expression est fière et sexy.

— Magnifique, soufflé-je contre ses cuisses.

Je me force à me lever et passe mes mains derrière elle, décalant nos bouteilles sur la gauche. Ses yeux curieux s'embrasent de compréhension quand je la soulève par les hanches pour la poser sur le bar. Je m'installe sur son tabouret entre ses cuisses écartées. Impatiente, elle les ouvre davantage.

Ses boucles pubiennes sont emmêlées dans son excitation. Je sens d'ici l'odeur de son sexe chaud. Cette vue va me détruire !

Je caresse la peau délicate de ses cuisses, savourant chaque contact avec appétit. Puis, incapable d'attendre encore, je caresse l'intérieur de sa cuisse droite du plat de la langue. Le grondement qui sort de ma cage thoracique est bestial. Un hoquet discret sort de la bouche d'Elyott. J'aime tellement les bruits qu'elle fait pendant le sexe. Je recommence. Encore et encore, toujours plus près de son sexe sans jamais l'atteindre.

Sous mes assauts, Elyott tremble et émet des sons contrariés. Ma queue va exploser dans mon boxer, je détache le bouton de mon jean et descends ma braguette pour lui laisser plus d'espace. Puis, enfin, je plonge ma langue dans sa vulve trempée. Putain. PUTAIN, c'est bon !

— Oh saint BORDEL ! exulte-t-elle.

Je murmure mon approbation alors qu'Elyott se laisse aller un peu plus en arrière, autant que le bar le lui permet, pour écarter encore plus les cuisses. L'heure du festin a sonné. Je lape son sexe voracement, m'enivrant de son odeur épicée à chaque inspiration. Je n'ai plus aucun contrôle sur les sons et grognements qui sortent de ma gorge. Je me régale et je veux qu'elle le sache. Je veux qu'Elyott comprenne ce que ça me fait de la dévorer et d'en aimer chaque seconde. Je trouve son clitoris du bout de la langue et le titille. Une fois, deux fois, trois fois. Puis, lorsqu'il est assez gonflé de sang, je l'embrasse à pleine bouche.

— Je... Ah ! Oui ! gémit Elyott. Ouiouioui !

Encouragé par ses mots, je recommence et applique de plus en plus de pression. Mon boxer est soudain humide tant je suis excité.

Ses gémissements m'électrisent le cerveau. Ses mots se mélangent dans un chaos sensuel. Ma nouvelle musique préférée. *Oui, ici. Ah, j'aime ça. Oui, là ! Encore ! Plus fort ! Oui ! Mon Dieu ! Je vais... je vais venir !* Je me laisse guider par ses indications, la sentant se contracter dans le vide et trembler sous ma langue. Et lorsqu'elle explose enfin, mon sexe sursaute en même temps. Je pourrais jouir à l'entendre pleurer de plaisir ainsi.

Ses soubresauts s'apaisent progressivement. Je l'observe jusqu'à ce que son regard fiévreux rencontre le mien. Puis je souris.

Ce n'était que l'apéritif.

Elyott

Le sourire de Jun est diabolique. Le bas de son visage luisant de mon plaisir. Le voir comme ça contracte mon vagin dans le vide, à la recherche de plus de sensations. Sans me quitter des yeux, sa langue passe sur ses lèvres humides et ses yeux se ferment d'extase pure. Seigneur...

— Délicieuse, Holmes, ronronne-t-il.

Sa déclaration me fait frissonner de plaisir. L'instant d'après, sa bouche chaude reprend sa place entre mes cuisses pour un deuxième repas. Et l'homme a FAIM. Sa langue chaude prend possession de ma vulve avidement. Entre sa manière de me lécher et les bruits indécents qui font vibrer mon sexe, je perds la tête. Les sensations de plaisir me percutent vague après vague, sans me laisser de répit. Je n'arrive plus à parler, seulement à gémir. Tout ce qui sort de ma bouche est incohérent et brut. C'est le chaos dans mon corps, dans ma tête et...

— AH ! braillé-je lorsque sa langue s'attaque à nouveau à mon clitoris sensible.

Des décharges de plaisir me percutent si fort que je dois m'agripper au bar pour ne pas basculer en arrière. Jun tient fermement mes cuisses, déterminé à festoyer sans interruption. Dieu merci. Mon corps se tapisse de transpiration, toute mon attention est fixée sur la chaleur de l'orgasme qui embrase lentement le bas de mon corps.

— Oui ! Ouiouioui, supplié-je, pitié, oui ! S'il te plaît !

Mes yeux se remplissent de larmes. Je me noie dans le plaisir. Les bruits mouillés que Jun fait entre mes cuisses emplissent la pièce, et je ferme les yeux d'extase. L'odeur musquée de mon sexe sature la cuisine et annihile tout le reste. Et c'est bon ! C'est absolument EXQUIS. J'essaie d'arrêter ma bouche et les mots qui en sortent, mais j'en suis tout bonnement incapable. Tout échappe à mon contrôle. Je marmonne ou pleure carrément, mon vocabulaire devient guttural. Je lâche prise sur tout. C'est trop bon pour même essayer de retenir quoi que ce soit. Je veux tout ressentir. Encore et encore.

— Vous avez dit quelque chose, Holmes ? ricane Jun la bouche contre ma cuisse.

— Je ne sais plus, soufflé-je avec un sourire.

— Je voudrais utiliser mes doigts. Pour la suite. Je peux ?

La suite ?

— Oui, Watson, murmuré-je en défaillant d'anticipation.

Lentement, deux doigts me pénètrent. Jun fait deux va-et-vient qui me coupent le souffle. Mon vagin accueille ses doigts avec bonheur, vibrant encore des restes de l'orgasme d'avant. Jun aspire mon clitoris, toujours gonflé. Je suis si surprise que sans réfléchir, j'empoigne son chignon et l'approche encore plus.

— Ouais, putain ! rugit-il contre mon sexe.

Un orgasme court et violent déferle dans mon entrejambe. Jun accélère le mouvement et prolonge ma jouissance.

— OhmonDieu ! OhmonDieu ! OhmonDieu !

Ses mouvements ralentissent, puis il retire ses doigts qu'il suce les paupières closes. C'est comme s'il n'en avait pas eu assez alors que son visage dégouline.

Son autre main quitte ma cuisse, et je suis sa direction jusqu'à la bosse qui déforme son boxer. Enfin, il lève son visage vers moi. Son sourire lui fait plisser les yeux de fierté.

Sa bouche embrasse alors ma cuisse, puis remonte petit à petit vers mon ventre trempé de sueur. Il continue sa progression sans laisser une seule partie de ma peau loin de son attention. Lorsqu'il atteint mon sein droit, sa main accompagne sa bouche, empoignant la peau avec admiration. Je crois qu'il les aime bien, mes nichons.

— Ils sont parfaits, murmure-t-il au-dessus de mon téton. Vos seins me narguent depuis tout à l'heure. J'en avais besoin dans ma bouche. Votre délicieuse poitrine mérite toute mon attention. Vous me rendez complètement dingue. Putain, ces piercings !

Sa brutale honnêteté me percute. C'est comme si le filtre entre son cerveau et sa bouche avait disparu. Je ne pense pas qu'il s'en rende compte.

De son pouce, resté plus bas, il ponctue chaque phrase par une pression sur mon clitoris. Entre ses mots chuchotés et l'intimité de son toucher, je n'arrive plus à penser. De toutes les fois où j'ai accueilli un homme entre mes cuisses, jamais aucun n'a montré autant de dévotion pour mon corps. Jun ne dit pas un mot et pourtant, j'entends chacune des paroles qu'il fait passer dans ses actes. *Belle. Désirable. Magnifique. Sexy.* Il y a tant d'émotion dans sa façon de me toucher ! Comme s'il était celui prenant le plus de plaisir. Mon cerveau baigne dans l'endorphine, sans jamais cesser

de se remplir. Je ne sais plus si c'est mon corps ou mon cœur qui palpitent dangereusement sous ses assauts affamés.

C'est sûrement un mix de tous ces détails qui me font jouir une énième fois.

Cet orgasme est moins violent. Il est doux et chaud. Ondulant de la plante de mes pieds jusqu'à la racine de mes cheveux. Je relève la tête, riant, euphorique.

— Je retire ce que j'ai dit dans le SMS.

— Oh ?

— Vous aviez raison. C'était bien plus que « sympa ». Je n'aurais jamais dû vous envoyer ce SMS, et je suis désolée.

— Enfin !

Sa réponse me prend par surprise. Un réel soulagement transforme ses traits. La culpabilité vient grignoter ce moment parfait. J'aurais dû lui dire avant, je m'en veux de l'avoir laissé croire que j'avais passé un moment bof avec lui. Des fois, je suis vraiment une idiote ! Inconscient du tumulte dans ma tête, Jun nettoie sa bouche sur la manche de sa chemise. Son chignon est totalement défait, des mèches se sont échappées et lui donnent un air sauvage. Avec son jean ouvert, je ne peux que remarquer son érection toujours aussi large. Je pose mes mains dessus, puis je le regarde pour avoir sa permission. Jun inspire brusquement et ferme ses yeux. Puis, retire mes mains en serrant les dents d'effort.

— Vous n'avez pas...

— Croyez-moi, Holmes, j'ai pris tout autant de plaisir que vous. Si ce n'est plus.

— Mais...

— Vraiment. Ce n'est pas nécessaire, m'assure-t-il.

— Je peux vous poser une question sans que vous vous mettiez en colère, Watson ?

— Ça dépend. Je peux en poser une en premier ?

— Allez-y, concédé-je, amusée et curieuse à la fois.

— C'est plus une suggestion qu'une question. Je pense qu'au vu des circonstances, commence-t-il en montrant mon corps nu et trempé puis le sien de la main, nous pouvons passer au tutoiement. Surtout que vous m'avez déjà tutoyé.

— Vous fabulez.

— « S'il te plaît ! » m'imitait-il d'une voix aiguë ridicule. « Pitié ! S'il te... »

— Ça va ! J'ai compris !

Le malotru éclate de rire devant mon expression agacée. Je ne me souvenais même pas de l'avoir tutoyé. Continuer à se vouvoyer, c'est ridicule. Je suis nue et étalée sur son bar. Les circonstances sont difficiles à ignorer.

— Va pour le tutoiement ! Si vo... tu peux te pousser, j'ai mal aux fesses !

Sans effort, il m'aide à descendre et a visiblement du mal à retirer ses mains de ma peau. Je me sens rougir à ce constat. Ce qui est ridicule, quand on réfléchit à ce qu'il vient de me faire !

— Ne bouge pas, s'il te plaît, je reviens, dit-il en levant sa main.

Jun s'éloigne le pantalon toujours ouvert et ouvre une porte qui doit être celle de sa chambre. J'entends de l'eau couler. Il revient alors que le bruit persiste.

— L'eau met pas mal de temps à chauffer, explique-t-il devant mon expression perdue. Je me suis dit qu'une douche serait plus simple.

— Oh. Merci, c'est une très bonne idée. Ça va te paraître hypocrite, mais je mangerais bien une pizza, ajouté-je timidement.

— Je commande la même chose que la dernière fois ? sourit-il, visiblement ravi.

— S'il te plaît. Je ne pensais pas que ma soirée serait si... intense !

Le regard que Jun me lance alors est lourd de sens. Ses yeux me défient de penser qu'il en a eu assez pour la soirée. Il n'y a rien qui pourra me faire refuser une deuxième partie de soirée. Après avoir mangé, cela dit.

Je suis tellement dans la merde.

Et voilà, Mamie, encore deux euros pour toi !

— L'eau devrait être chaude maintenant, si tu veux y aller.

J'acquiesce et me faufile dans sa chambre sous son regard gourmand. Lorsque j'atteins la salle de bain, je l'entends parler au téléphone. Le corps collant de transpiration et de fluide féminin, je me glisse sans attendre sous le jet. Je me savonne rapidement avec le premier gel douche qui tombe, déçue de voir qu'il s'agit d'une bouteille sans parfum. Je n'étais pas contre l'idée de porter son odeur.

Je viens de sortir lorsque Jun débarque avec une serviette blanche qui a l'air moelleuse. Je m'enroule dedans en le remerciant. Comme hypnotisé, il

lorgne mon corps à m'en faire rougir. Je crois qu'il l'aime beaucoup. Puis, soudain, la ligne de sa bouche se tend avec sérieux.

— Je souhaiterais clarifier quelque chose, Holmes.

— Dans la salle de bain ? plaisanté-je.

— Oui, répond-il avec plus de douceur.

— Je t'écoute.

— Ce qui s'est passé ce soir. J'aimerais que ce soit régulier. Aussi régulier que tu le voudras.

Sa demande me laisse muette. Il veut que ce soit régulier, comme des *sex friends* ? Est-ce que j'en ai envie ? Pff... question idiote. Est-ce que je suis prête psychologiquement pour ce type de relation ?

Ha ! ha ! c'est LA question.

Mais Jun a été honnête et ouvert. Clair sur ses intentions. C'est normal de l'être en retour.

— J'ai plutôt tendance à fuir le régulier. Mais ces moments avec toi semblent toujours trop courts.

Je ne sais pas qui de lui ou moi est le plus choqué. Ma deuxième phrase est sortie toute seule. L'avoir entendue à voix haute me fait seulement réaliser qu'elle est véridique. J'ai envie d'essayer avec Jun. De le voir nu, encore. Et souvent, si possible. Mais est-ce que c'est vraiment ce qu'il proposait ? Une part de moi aimerait savoir et hésite à lui poser la question. L'autre, la froussarde, préfère attendre et laisser le doute planer. Sa voix a toujours été la plus forte dans ma tête.

— Enfin, souffle-t-il les yeux clos.

— Enfin ? répété-je comme un perroquet.

Jun se rapproche si près que nos bouches se retrouvent à quelques centimètres. Son souffle sent la bière et le sexe, un cocktail enivrant. Son corps est si chaud que la serviette me semble soudain inutile. Sans raison logique, mes mains fourmillent d'envie de le toucher. Ressentent-elles mon besoin d'un contact chaud et rassurant ? Il y a quelque chose chez cet homme exaspérant qui me donne un sentiment de sécurité. Très lentement, il pose sa bouche sur la mienne. Ce n'est presque pas un baiser.

Il me laisse un goût de frustration, et je me retiens de réclamer plus.

— Enfin, Holmes. Parce que j'ai assez attendu que tu me voies. Et maintenant que tu m'as vu, je compte garder toute ton attention.

Son murmure caresse mes lèvres et s'y dépose comme une promesse.

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Les pizzas arrivent juste au moment où Elyott laisse tomber sa serviette pour pouvoir passer ses mains dans mon chignon, ou ce qu'il en restait. Nous rions, nos bouches collées l'une à l'autre, et je l'abandonne pour qu'elle puisse se rhabiller. Est-ce que j'ai été tenté de lui proposer mes fringues pour qu'elle ne soit pas obligée de remettre les siennes ? Oui. Est-ce que c'est ridicule vu qu'elle était complètement nue ? Oui. Mais ça ne change pas ma réponse à la première question. Il y a des chances pour que ça la fasse flipper. Pas le fait de porter mes fringues, mais plutôt mon expression si je la voyais dedans. Ma nouvelle fantaisie personnelle.

J'arrive à la porte d'entrée, règle une livreuse qui ne doit pas entendre mes remerciements vu le son qui sort de ses écouteurs. Elle hoche néanmoins la tête et s'éclipse. Mon estomac grogne lorsque le fromage et les épices s'infiltrèrent dans mes narines. Donner quatre orgasmes à Elyott m'a donné faim.

Je la trouve figée entre le salon et la cuisine. Son regard est fixé sur le bar, une grimace incertaine déformant ses lèvres. J'étouffe un rire en devinant à quoi elle pense.

— Je l'ai nettoyé pendant que tu prenais ta douche.

— Oh ! Je ne... Bon, oui, d'accord, j'hésitais à passer un coup dessus, mais comme je n'étais pas chez moi..., explique-t-elle maladroitement.

— Viens manger, elles sont chaudes, ricané-je.

— Ça sent divinement bon ! Combien je te dois ?

— C'est pour moi, affirmé-je, tout en installant les boîtes sur le bar.

— Merci, murmure Elyott.

Son sourire doux se plante dans mon cœur. Je détourne le regard pour cacher mes réactions et ouvre les boîtes pour inviter ma démon à lunettes à manger. Nous attaquons les pizzas comme si nous n'avions pas mangé de la journée. Les regards furtifs qu'Elyott me lance quand elle pense que je ne la vois pas sont brûlants. J'aime ses yeux sur moi. J'aime ses mains sur moi. Et sa bouche... Il faut que j'arrête de penser à sa bouche, sinon ma queue va se faire des films.

Je ne mentais pas en lui affirmant avoir pris mon pied entre ses cuisses. Elle n' imagine même pas à quel point j'ai aimé. Je me suis goinfré de sa chair humide comme un animal, et diable si j'ai envie de recommencer. Son

goût est ma nouvelle drogue. Presque aussi bon que du café. Putain... Je bande à nouveau. Pathétique.

— Parle-moi de ton boulot. Qu'est-ce que tu fais exactement dans une journée ? la questionné-je entre deux bouchées fondantes.

— En général, je commence mes journées en lisant mes e-mails et en y répondant. Puis j'ai deux types de rendez-vous : soit des rendez-vous de prise de rendez-vous assisté, soit des RA, explique-t-elle en haussant les épaules.

— C'est très nébuleux.

— Alors, Holo Ladies est une entreprise qui, grâce à un système holographique et un programme informatique, nous permet d'être virtuellement présentes pendant un rendez-vous, professionnel ou personnel. Azeline s'occupe des rendez-vous d'ordre juridique, comme vendre une maison, une voiture, mettre fin à un contrat de travail, etc. Moi je gère ce qui relève de l'amiable. J'ai pour la plupart du temps des entretiens d'embauche et des recrutements. Parfois des ventes en direct, comme ça a été le cas avec toi.

La métamorphose sur son visage est fascinante. Son regard brille de fierté, et son sourire ne laisse aucun doute quant à savoir si elle aime son boulot ou non. Il l'anime, même. Le job parfait pour elle. Elle était déjà magnifique à mes yeux, mais sa nouvelle facette que je découvre la rend encore plus sublime. Partager ce moment tout simple me plaît beaucoup trop. Elle vient enfin de me donner une chance, alors si je ne veux pas la faire fuir en la touchant sans arrêt, je vais devoir prendre sur moi. Par deux fois pendant le repas, je me suis surpris à avancer ma main vers elle.

— Ça fait combien de temps que vous avez ouvert la boîte ?

— Ça fera deux ans à la fin du mois. Nous ne sommes vraiment rentables que depuis cinq mois.

— Ça doit être une sacrée fierté pour vous, déclaré-je, sincèrement heureux pour elle.

— Absolument ! s'exclame-t-elle la pizza à la main et le visage rayonnant. Quand tu penses à comment l'idée est née, ce n'était pas gagné !

— Voyons, Holmes ! Tu ne peux pas faire une telle déclaration sans me donner la suite !

Distraitement, elle gratte sa cuisse droite, puis la gauche avant de mordre dans une nouvelle part de pizza. Elle réussit à faire le tout avec sourire malicieux accroché à ses lèvres.

Mon cerveau est un bordel sans nom depuis que je l'ai rencontrée.

— Azeline et moi, nous avons un rituel depuis plusieurs années, qui consiste à regarder des films emmitouflés dans un plaid tout en vidant du vin blanc. Et lors de la dernière soirée que nous avons eue comme ça, elle a fini avec un tatouage entre ses seins et moi des piercings, rit-elle, embarrassée.

— Ah oui, en effet. Vous êtes passées du canapé à un salon de tatouage ?

— Az est très différente alcoolisée. Plus libre. Elle connaissait la tatoueuse grâce à une amie. Elle m'embarque toujours dans des plans machiavéliques.

— C'était son idée Holo Ladies ?

— Un mix d'elle et moi. Ça faisait un moment que notre projet était bouclé sur une plateforme de *crowdfunding*. On l'a laissé en plan, un peu flippées de devoir gérer nos boulots et ça à côté. Puis l'alcool nous a aidées à passer le cap !

— Vous avez monté une boîte en étant bourrées ?

— En fait, pas exactement. On a juste mis le projet en ligne. Il était déjà finalisé et validé. Quand on s'est réveillées le lendemain, on était choquées d'avoir eu des participations. Euh... Tu sais ce qu'est une plateforme de *crowdfunding* ?

— Vaguement. Ceux qui participent aux projets reçoivent une contrepartie, c'est ça ?

— Exactement. Nos contreparties étaient des remises sur les RA, à hauteur de la somme investie. Et à la fin, le financement a triplé notre objectif, avec plus d'une centaine de RA prévus. Un sacré casse-tête. Mais ça valait le coup !

Elyott explique les choses comme si elle les vivait en direct, avec animation et à grand renfort de gestes. J'adore la voir comme ça. Je dois me rappeler de manger à plusieurs reprises pendant son explication. Mon cerveau a cessé de fonctionner depuis qu'elle a commencé à parler, trop occupé à l'admirer.

Mon mutisme finit par lui mettre la puce à l'oreille parce qu'elle se penche soudainement, étalant sa glorieuse poitrine sur la table. Mes yeux mettent une seconde de trop à s'en détacher. Elyott m'observe, les yeux rieurs et un sourire sexy accroché à sa bouche.

— Dis-moi, Watson, est-ce qu'il y a de la nudité ? s'enquiert-elle d'une voix faussement innocente.

— Pardon ?

— Dans tes pensées ?

— Oui, lâché-je comme un idiot.

— Tu essaies de me mettre nue à nouveau alors que je n'ai pas fini ma pizza ! s'offusque-t-elle, une main sur le cœur.

— Techniquement, je n'ai rien dit à voix haute.

— Mais tes yeux sont des indices flagrants. Tu sais que je suis une détective affirmée, maintenant, je ne rate rien, déclare-t-elle avec sérieux.

Le sang qui restait dans mon cerveau déserte la zone pour remplir mon sexe.

— J'avoue tout. Je n'ai même pas eu le temps de te mater sous la douche, soupiré-je, dramatique.

— C'est une invitation subtile que j'entends là ?

— Peut-être...

J'arrête de parler avant de lui proposer de rester dormir. Bordel. Rien que de l'imaginer dans mon lit... J'en ai les bras qui frissonnent et la tête légère.

— Allons-y. Je n'ai pas eu le temps d'observer ton environnement de toute façon.

— Inacceptable, plaisanté-je en me levant, dur comme jamais.

Elyott se dirige dans la salle de bain, embrassant la pièce du regard. Elle n'a rien d'exceptionnel, elle est surtout fonctionnelle. Un lavabo surmonté d'un miroir de taille raisonnable et une douche à l'italienne dans les tons noirs. Il n'y a aucune décoration et mes serviettes sont blanches. Je m'en sors une nouvelle et en me redressant, je me retrouve face à deux tétons percés raidis de désir. Bon sang ! J'ai l'impression que je ne pourrais jamais me lasser de cette vue.

Sous mon regard gourmand, elle retire le reste de ses vêtements un à un. Je n'avais même pas remarqué qu'elle avait mis l'eau à couler. La pièce se remplit lentement de buée. On se croirait dans le plus érotique des songes. Elle se glisse sous l'eau, la vitre trouble sa silhouette sexy. La tête penchée en arrière, Elyott soupire. Je reprends enfin mes esprits et me débarrasse de mes fringues. Ma queue est lourde de sang et mon gland humide d'excitation. Je suis même étonné de ne pas avoir déjà éjaculé.

— J' imagine que je n'ai pas besoin de demander la permission pour te rejoindre ?

Je plaisante à moitié, la voix rauque de désir.

— Je suppose que je ne pourrais pas m’y opposer, rit-elle. C’est ta douche, après tout.

— Elyott, je...

— Ramène ton cul ici, Watson, j’ai besoin de toi pour me tenir chaud !

Le ridicule de sa déclaration me fait rire tout autant qu’il fait disparaître mes inquiétudes. Je la rejoins enfin, et mon cerveau bascule en mode adolescent, soudain intimidé par la présence de mon *crush*. Bordel, qu’est-ce qu’il m’arrive ? Ce que sa présence implique me fait presque peur. Maintenant que j’ai eu un aperçu de ce que ça pourrait être avec Elyott, je n’arrive pas à penser à autre chose qu’au futur. Ensemble.

Je secoue la tête, espérant disperser mes pensées un peu trop prématurées, et attrape mon gel douche. Je le fais mousser entre mes doigts. Elyott comprend mes intentions immédiatement et se retient de me dire qu’elle s’était déjà lavée plus tôt. Je commence par sa main dont je masse la paume. Pour la seconde fois de la soirée, j’ai l’impression de prendre presque autant de plaisir qu’elle. J’ai juste envie de la toucher et de savourer son contact. Mon massage explore ensuite son bras, puis ses épaules. Elyott ferme ses yeux, les lèvres entrouvertes d’aise. Je continue avec son autre bras. Ce moment est irréal. Parfait.

Une sensation apaisante emplit ma cage thoracique. J’aime prendre soin d’elle. J’aime qu’elle me fasse assez confiance pour. J’enserme sa gorge délicatement et dépose du savon tout autour, puis je la fais pivoter pour avoir son dos contre mon torse. Je baisse ma tête vers sa tempe et me redresse au dernier moment. Si j’écoute mon cœur de lycéen et ce que ma tête pense, je serai en train de faire de ce moment quelque chose de bien trop affectueux pour elle. Et l’ado en moi angoisse à mort à l’idée de faire un faux pas. Jusqu’où va-t-elle me laisser prendre de la place ?

Mes doigts parcourent sa taille puis remontent vers ses côtes. Elyott se cambre contre mon sexe dur dans une invitation à être plus entreprenant. Je n’hésite pas plus longtemps. Bien plus franchement, j’empoigne ses seins lourds et plante mes dents dans sa clavicule.

— Ah..., gémit-elle, les paupières toujours closes.

Encouragé par ses sons délicieux, je joue un moment avec ses tétons, attentif à ses réactions. Elyott aime vraiment ça, elle se tortille contre ma queue sans avoir l’air de respirer. Je souris contre son cou, et après avoir tiré dessus une dernière fois, je prends le savon à nouveau. J’en profite pour la remettre face à moi pendant que je le fais mousser entre mes doigts. Mes

yeux avides accompagnent mes mains lorsqu'elles s'aventurent sous son nombril. Mes doigts s'arrêtent sur une cicatrice que je n'avais pas remarquée avant. C'est la différence de texture qui m'a fait m'arrêter. Maintenant que je l'ai sentie, je remarque que la couleur de sa peau est légèrement plus claire. Elle doit avoir plusieurs années d'ancienneté. J'en trouve une autre juste sous son nombril. Étrange.

Elyott ouvre brusquement les yeux ; j'ai le temps de voir de la panique passer avant que sa bouche ne vienne prendre possession de la mienne. Ses lèvres avides aspirent le peu de neurones qui me restaient. Plus rien n'existe l'instant d'après. Tout se réchauffe d'un coup. Nos mains parcourent nos corps de haut en bas, et sa main droite s'empare de mon érection en béton. Je lâche un gémissement qui se perd dans sa gorge. Je bande tellement fort que j'en ai mal aux testicules.

J'empoigne ses hanches, incapable de résister à sa main enthousiaste. Je grogne d'effort pour ne pas lui jouir dans les mains.

— Préservatif ? propose Elyott, qui mordille ma lèvre inférieure.

— Pitié, oui, marmonné-je à bout de souffle.

— Où ? rit-elle, consciente du tourment qu'elle m'inflige.

— Chambre.

Elle consent enfin à lâcher ma queue en gloussant pour que j'éteigne la douche dans mon dos. Elle prend ma main pour m'entraîner à l'extérieur, et entre des baisers humides et excités, nous nous séchons mutuellement. Je me noie dans ce moment et sa chaleur. Mon cœur est un peu trop engagé dans cet échange. C'est trop tard pour l'en empêcher.

Ma langue joue avec sa merveilleuse bouche, et j'estime que nous sommes assez secs. Nous tombons sur le lit, dans un enchevêtrement de corps nus. Avec mon bras, je farfouille sur ma droite jusqu'à trouver le tiroir de ma table de chevet. J'en sors un préservatif, dont Elyott s'empare pour me l'enfiler. La mâchoire contractée, je me retiens pour ne pas exploser entre ses doigts habiles. Diable, si elle continue à me regarder comme ça...

— Je la veux à l'intérieur de moi, murmure-t-elle tout en me caressant de haut en bas.

— Je veux que ça soit bon pour toi. Et d'ailleurs, j'y ai bien réfléchi, lancé-je en me redressant sur les coudes.

— Je vois de la fumée sortir de tes oreilles, se moque-t-elle.

— Chut. J'ai réfléchi aux positions qui laissent tes mains libres, expliqué-je en haussant un sourcil.

— Oh ! Intéressant !

Elle comprend immédiatement pourquoi. Son expression alterne entre surprise et allégresse. Il n'y a aucun détail de notre première soirée que je n'ai pas ressassé encore et encore dans mon esprit. Évidemment que j'ai remarqué comment elle prenait du plaisir, je peux encore sentir son sexe se contracter sur le mien. Plus elle prend son pied, plus ça m'excite.

— Mets-toi à quatre pattes, Holmes, peut-être sur les coudes pour te libérer une main, lui suggéré-je au passage.

Ravie, elle se positionne, offrant son cul et son sexe trempé à ma vue. Bordel. Je ne résiste pas à y glisser ma langue puis mes doigts, juste pour le plaisir de l'entendre couiner de plaisir. Elle marmonne si bas que je n'entends pas, mais sa voix est hachée et sa respiration rapide. J'empoigne ma queue et m'oblige à respirer par le nez pour faire descendre la pression. Je ne vais vraiment pas tenir longtemps. Avec mon gland, j'effleure sa vulve et étale sa moiteur sur toute sa longueur.

— Watson...

— Oui, Holmes ? soufflé-je sans cesser mon mouvement.

Elle déglutit deux fois avant de pouvoir former une phrase cohérente. Son impatience rivalise avec la mienne.

— S'il te plaît, mets-la-moi, réclame-t-elle.

Lentement, je m'enfonce en elle et ne m'arrête qu'une fois pleinement à l'intérieur. *Bordel de merde !* Son vagin m'enserme avec voracité. Ses parois forment un étau qui convulse, encore et encore. Il faut que je bouge, si elle continue à contracter comme ça, je vais jouir.

— Guide-moi. Comment me veux-tu ? la questionné-je en sortant tout aussi graduellement que je suis entré.

Son corps tremble, et les mots qu'elle produit n'ont aucun sens.

— Concentre-toi, Holmes ! Cette position, comment l'aimes-tu ? Douce ou brutale ? la taquiné-je.

— Entre les deux, couine-t-elle, pendant que ses fesses reculent sur mon membre, refusant de le laisser partir.

— Touche-toi, fais-toi jouir sur ma queue.

Son dos se raidit et je recule puis la pénètre à nouveau, la faisant oublier sa gêne. Je continue, lentement. Mes mains agrippent ses hanches. Je pourrais venir immédiatement. Je veux l'entendre gémir de plaisir avant.

— Prends ton plaisir.

Cette fois, elle s'exécute. Je sens sa main explorer nos corps qui se joignent puis, lorsqu'elle se laisse enfin aller et se caresse, ma queue le sait immédiatement. Son vagin se contracte si puissamment que je suis obligé de ralentir ma cadence une seconde pour ne pas me vider dans sa chaleur. Je m'accorde deux coups de reins doux avant de reprendre un rythme soutenu. Les cris d'Elyott montent en puissance et me galvanisent tout autant qu'ils me poussent au bord du gouffre.

Juste quand ses cris s'envolent, je laisse l'orgasme m'emporter, rendant mes coups de reins abrupts et saccadés. Le plaisir est si fort que ma vision se brouille. Nos orgasmes s'emmêlent en même temps que nos rôles de jouissance. Lorsque finalement, nos respirations s'apaisent, je me retire et m'occupe du préservatif. Puis m'affale dans le lit, emportant Elyott avec moi.

C'est là que je réalise que je suis foutu. Son corps haletant lové contre mon torse se tend au lieu de se relaxer. Je voudrais qu'elle reste et qu'elle profite de ce câlin comme elle profite du sexe. Parce que l'avoir dans mes bras, là, tout de suite, me donne envie de quelque chose de fou. Je voudrais qu'elle y reste pour toujours.

Mais déjà, elle se redresse et je la laisse faire. Dans un coin de ma tête, je note que les câlins après le sexe sont une étape qu'elle n'est pas prête à franchir.

Elyott

Le recruteur, un homme chauve au sourire doux, lit quelque chose sur le C.V. de mon client. La mauvaise connexion fait vaciller sa projection holographique, puis elle se stabilise à nouveau. Du coin de l'œil, je vois que mon client l'observe, mal à l'aise. Sans surprise, le recruteur fronce ses sourcils épais en arrivant sur la ligne des diplômes. Je sais qu'il est sur cette partie, elle se trouve tout en bas du C.V. de mon client. Ses yeux repassent sur les mêmes lignes, s'assurant de l'absence du sacro-saint bac. Malgré tout, j'ai un bon pressentiment pour cet entretien.

— Décroisez vos bras et respirez un bon coup, lui dis-je dans l'oreillette. N'oubliez pas que c'est lui qui a un besoin. Et vous êtes potentiellement sa solution. VOUS avez quelque chose à lui apporter, et non l'inverse.

Le visage de mon client se détend à mes mots. Il inspire lentement puis applique mes conseils. Il commence à avoir l'habitude, c'est le troisième entretien qu'il passe avec moi. Avec son expression engageante, ses yeux chocolat et son sourire facile, il a l'attitude parfaite. Le plus gros problème que rencontre mon client, monsieur Villard, c'est l'absence du bac. Malgré ses nombreuses expériences formatrices, il a du mal à décrocher un job à la hauteur de ses compétences.

Le diplôme ne fait pas la valeur d'une personne.

— Les recruteurs sont des idiots !

Monsieur Villard sursaute légèrement puis cache un sourire dans son poing. Il a aussi l'habitude de m'entendre réfléchir — et surtout râler — à voix haute.

— Mes excuses, monsieur Villard, chuchoté-je, contrite.

Le recruteur lève enfin les yeux du C.V., après un instant d'hésitation, l'abandonne dans un coin du bureau. Le sourire qui apparaît sur son visage monte jusqu'à ses yeux. C'est bon signe ! Ravie, je le répète à mon client. Je suis agréablement surprise en le voyant attraper son cahier et un stylo.

— Parlez-moi de vos expériences. Qu'avez-vous aimé ? Appris ?

— Ce recruteur me plaît bien, déclaré-je. Soyez assez concis. Et honnête. Par contre, ne dénigrez pas une entreprise ou un employeur, ça ne vous fera pas gagner de points, plutôt l'inverse.

Mon client liste les entreprises et je le guide à chaque pas, proposant au pif des compétences pour lui donner des exemples, il les remplace par celles

appries. Il se débrouille vraiment bien, et le recruteur a l'air de plus en plus intéressé, notant chaque compétence.

— Dites-lui ce que vous cherchez exactement, ajouté-je pendant un temps de pause.

Mon client se pince les lèvres sans comprendre. Je m'empresse de préciser ma pensée avant que le recruteur n'enchaîne.

— Que recherchez-vous dans une entreprise idéale ? Quelle ambiance ? Quels collègues ? Quel type de tâches au quotidien ? Du challenge ? De la répétition ? De nouvelles choses ?

Le visage de monsieur Villard s'illumine de compréhension, et même s'il hésite un peu au début, le recruteur comprend ce qu'il essaie de faire et lui laisse le temps de réfléchir. Puis, à son tour, il décrit l'entreprise, l'ambiance, le profil qu'il recherche et les tâches qui lui seront confiées.

Énergisée par ce RA, je marche d'un mur à l'autre, suivant les échanges avec attention. J'adore ce moment où les paroles de mes clients ont un effet positif sur l'interlocuteur. C'est incroyable l'influence de quelques mots sur une personne. J'aurais fait un super guide spirituel. Peut-être pour la retraite ? Jun trouverait cette idée ridicule.

— Si vous n'avez rien de plus à ajouter, je propose de vous rappeler à la fin de la semaine, que ce soit positif ou non. Mais votre profil est vraiment intéressant. Si ce n'est pas pour ce poste, j'en ai plusieurs autres en tête qui pourraient être envisagés, explique le recruteur en griffonnant quelque chose que je ne peux pas lire sur sa feuille. Je vous rappelle, monsieur Villard, sans faute.

Ils se serrent la main, et mon client sort en déconnectant discrètement le boîtier holographique. J'applaudis bruyamment, ravie. C'est comme ça que je retourne dans mon bureau, en sautillant comme une idiote, le sourire jusqu'aux oreilles, et trouve Az dans mon siège en train de pianoter sur son téléphone. Elle lève des yeux fatigués vers moi, puis pouffe en m'apercevant.

— J'aime tellement te voir comme ça. Ce job te va à ravir, sourit-elle.

Le compliment est sincère, mais j'ai l'impression d'y entendre une note... d'envie ? Pff... n'importe quoi.

— Ce RA était génial !

— Il a eu le poste ?

— Pas encore, mais on va l'appeler, c'est certain ! Il s'est super bien vendu. Et le recruteur était curieux et intéressé. Enfin un recruteur digne de

ce nom !

Az secoue la tête, amusée. Le soleil fait briller ses longs cheveux noirs parfaitement lisses. Pourquoi est-ce que j'ai le sentiment qu'un truc cloche ? Peut-être quelque chose qui concerne ses sœurs ? Elles sont le centre de son monde, je ne vois que ça.

— Les filles vont bien ?

— Oh, elles vont super bien. Le sujet de conversation d'hier était passionnant. Leur futur métier. Et elles ont toutes des projets plus fous les uns que les autres. Je vais m'arracher les cheveux quand Maxine va sortir du lycée, elle veut être danseuse de cabaret. C'est la première fois que je voyais ma mère recracher son verre à table. Tu la connais, soupire-t-elle platement, elle m'a accusée de leur avoir transmis des valeurs grossières.

— C'est canon, danseuse de cabaret !

— Je sais. Ma mère considère que se dénuder pour de l'argent n'est pas *convenable*.

— Je déteste ce mot, grogné-je.

— Chacun est libre de faire ce qu'il veut, je ne vois pas en quoi cela fait de quelqu'un une mauvaise personne.

Elle ponctue sa phrase en haussant les épaules. Je m'installe dans la chaise à côté d'Az et lui prends les mains. Son impuissance est le miroir de la mienne. Chaque fois qu'elle va chez sa mère, son cœur se brise un peu plus. Comme si les règles qu'elle s'imposait au quotidien n'étaient pas déjà assez écrasantes. Sous mes yeux, son masque serein se reconstruit.

Ses mains fraîches tremblent légèrement. J'ai envie de pleurer pour elle. Pour l'enfant qu'elle n'a jamais eu le droit d'être. Mes parents ne voulaient pas de moi, mais Mamie m'a offert la meilleure des enfances, et bien assez d'amour pour toute une vie d'adulte. Les gens sont des imbéciles.

— Tu es très courageuse, Az. Tu es parfaite.

— Elyott...

— Je sais que tu ne me crois pas, mais je ne sais pas comment faire pour que tu te rendes compte que j'ai raison.

Ça y est, je pleure. De grosses larmes dégoulinent et Az renifle, moqueuse. Elle roule les yeux, mais sourit en même temps. Je suis une pleureuse, et alors ? Parfois, je me demande si ce ne sont pas ses larmes qui coulent sur mes joues. Celles qu'elle s'interdit de libérer.

— Oh non ! Tu pleures encore, Elyott ! s'alarme Clarisse en entrant dans le bureau.

Même Clarisse a l'habitude. Az et moi échangeons un regard puis ricanons comme deux idiots. Je baisse les yeux sur nos mains. Ses jointures sont blanches à force de serrer les miennes, comme si elle avait peur que je la laisse sombrer. Je comprends qu'Az avait besoin de ce moment, mais était juste incapable de le demander à voix haute.



Ma journée est composée de prises de rendez-vous et d'autres RA d'entretien. Je suis satisfaite, mais mentalement crevée lorsque j'éteins enfin mon écran.

Pour la cinquantième fois de la journée, je regarde mes SMS, mais ils sont vides. Ni Tristan Bachelet ni Jun ne m'ont envoyé quoi que ce soit. Une pointe transperce ma poitrine et je la masse en fronçant les sourcils.

Je reconnais l'émotion qui a grandi tout au long de cette journée : La déception.

C'est ridicule ! Pourquoi serais-je déçue de ne pas avoir reçu de nouvelles de Jun ? Notre arrangement est sexuel, pas sentimental !

Un grognement agacé se faufile dans ma gorge. Au fond, je sais pourquoi je me sens comme ça. Depuis que j'ai quitté son appartement, je me sens bien. Vraiment, vraiment bien. Heureuse et en forme. Et quelque part — dans une partie abandonnée de mon cerveau —, j'ai ce besoin pathétique de savoir s'il ressent la même chose. Et c'est idiot, mais comme il n'a pas envoyé de message, mon cerveau choisit de croire que ce n'est pas le cas.

Tu ne lui en as pas envoyé non plus.

— Notre relation est cool ! Je suis une femme adulte, je n'ai pas besoin d'avoir des nouvelles de l'homme avec qui je couche. Ni besoin d'être rassurée !

C'est faux. Mais je vais finir par me convaincre, à force. Néanmoins, j'admets que nos discussions sont plutôt intéressantes. Je ne m'ennuie pas avec lui. Le sexe avec Jun retourne mon monde. Mes cuisses se contractent au souvenir de ses mains sur ma peau.

— Et ses stupides bottines sans lacets !

Mon téléphone se met à vibrer. C'est un SMS de Tristan.

Tristan B. : Est-ce que demain soir serait bon pour venir rencontrer Iris chez moi ?

Je ne réfléchis même pas avant d'appeler Jun. Pendant que la tonalité résonne dans mon oreille, je me fustige intérieurement d'avoir sauté sur l'occasion. Après tout, entendre sa voix pendant que je lui donne cette super nouvelle ne peut pas me faire de mal, si ? Il répond à la dernière sonnerie, juste avant que mon cœur ne s'échappe de ma gorge.

— Holmes ?

Sa voix rauque se loge directement dans mon entrejambe. C'est rare que je fantasme autant sur une voix, mais la sienne est... spéciale. Elle transporte une sorte de nonchalance sexy. Je peux presque sentir son odeur masculine en l'entendant parler. Et quand il me baise... Ses sons et râles gutturaux m'excitent. Je ne sais même pas pourquoi.

— Vous savez, réalisé-je à voix haute, je n'avais jamais couché avec quelqu'un d'aussi bruyant que vous.

Il y a un silence à l'autre bout du fil. Pourquoi est-ce que j'ai dit ça ?

— Désolée. C'était un compliment.

— J'en suis ravi. Mais par contre, Holmes ?

— Hum ?

— Je croyais qu'on s'était mis d'accord sur le tutoiement.

L'incertitude dans sa voix... Je m'en veux immédiatement d'avoir parlé sans réfléchir. Si mon coin de bureau — celui-là même où je martèle mon front régulièrement — avait des yeux, il les roulerait devant mon attitude. Je tente un rire et rate lamentablement, on dirait un aboiement. J'abandonne vite l'idée et me racle la gorge.

— Mes excuses. Le tutoiement reste.

— Alors, comme ça, commence-t-il avec une nonchalance innocente, tu aimes m'entendre parler quand on baise ?

La température de la pièce augmente de quelques degrés, et je suis sûre que mon visage est rouge d'excitation. Libido me salue depuis le mur d'en face, un sourire ironique accroché à ses lèvres.

— C'est plutôt les bruits que tu fais...

— Tu veux dire que tu aimes quand je grogne ?

— Oui ! Exactement !

Mon exclamation le fait éclater d'un rire joyeux. Libido disparaît au moment où mon front percute son endroit préféré. L'humiliation colore mes joues pour de bon.

— Tu te moques encore de moi !

Même son rire est sexy. Ça devient ridicule !

— Tu m'appelais pour me dire ça ?

J'entends le sourire dans sa voix, comme si c'était une raison parfaitement raisonnable pour l'appeler. Son égo n'a aucune limite !

— Non ! Pas du tout, même ! J'ai eu un SMS de Tristan.

— Iris nous a donné rendez-vous ? demande-t-il d'un ton beaucoup plus sérieux.

— Oui. Chez Tristan, demain soir. C'est OK pour vo... TOI, me corrigé-je en braillant.

Seigneur, je dois me faire soigner ! À l'autre bout du fil, Jun ricane sans commenter. Il s'habituerà !

— Demain soir, c'est parfait pour moi. Est-ce que je peux venir te chercher ? propose-t-il après un moment d'hésitation.

— Tu sais quoi ? Non.

— Ah.

— Je vais venir te chercher pour changer.

— D'accord.

— D'accord.

Je l'imagine en train de sourire, sa bouche dévoilant sa dentition alignée et creusant ses joues. Ou peut-être suis-je en train de décrire ce qui se passe sur MON visage. On s'écoute respirer sans rien dire, puis j'entends un « ping » de son côté.

— Holmes ?

— Watson ?

— On se voit demain ?

— Ouaip.

— Bonne journée alors, rit-il.

— À toi aussi !

Je raccroche avant de me ridiculiser davantage.

OceanofPDF.com

Ye-Jun

— Maman ?

— Dans le jardin, Ye-Jun ! répond ma mère d'une voix éraillée.

Je traverse la maison jusqu'à la terrasse. Mes parents sont installés dans le fauteuil, face aux derniers rayons de soleil, leur visage baignant dans une lueur chaude. Ma mère se tourne vers moi quand elle m'entend arriver, elle sourit tendrement. Mon père reste le nez en l'air.

— Bain de soleil tardif ?

— Hyun-Ae adorait ce moment de la journée, tu te rappelles ? Combien de fois l'a-t-on cherchée dans la maison alors qu'elle était ici, les écouteurs dans les oreilles ?

— Je me rappelle.

Je m'approche d'elle, assez pour pouvoir entourer sa tête d'un bras, puis dépose un baiser dessus. Hyun-Ae me manque chaque jour. J'aimerais pouvoir l'appeler et lui parler d'Elyott. Lui demander ce qu'elle pense de ce début de relation, étrange et intense à la fois.

J'enlace ma mère puis mon père, plissant les yeux à cause de la lumière vive. Ma sœur n'aimait pas beaucoup les câlins. J'entends encore ses éclats de rire lorsqu'elle s'enfuyait des bras de ma mère. Elyott l'aurait adorée. Elles ont un caractère similaire. Tout en lumière et en joie de vivre.

— Elle me manque tellement, dit ma mère tristement.

— À moi aussi, maman.

— Et à moi aussi, ajoute mon père en lui tendant un mouchoir.

Un concert de trompettes brise la bulle mélancolique pour nous faire rire. Ma mère est incapable de se moucher sans bruit. Hyun-Ae aurait été la première à éclater de son rire de sorcière. Cette pensée est comme un baume doux sur cette partie à vif à l'intérieur de moi. Malgré tout, je sais que le regret finira par rouvrir la plaie. Il y arrive toujours.

— Je suis désolée de t'accueillir comme ça, s'excuse ma mère, en essuyant le coin des yeux de mon père.

— Ne dis pas n'importe quoi, ronchonne mon père avec une expression amusée.

Ma mère dit que dans un couple, il faut toujours être là pour sécher les larmes de l'autre. Elle en est si convaincue par ce conseil — que je suspecte être originaire d'un k-drama — qu'elle l'applique littéralement. Les voir

heureux ensemble et savoir qu'ils peuvent se soutenir dans ces moments de souvenirs me réchauffe le cœur.

— Papa a raison. Tu as le droit d'être triste, maman, déclaré-je. Est-ce que tu veux que je vous prépare du thé ?

— Je vais le faire, propose mon père en se levant. Je crois que ta mère avait quelque chose à te demander.

Je hausse les sourcils, curieux. Le rouge envahit soudainement le visage de ma mère. Je prends la place que mon père vient de quitter et la regarde, les coudes sur les genoux. Son embarras m'intrigue beaucoup.

— C'est que, la dernière fois, j'étais au supermarché, commence-t-elle les joues rosissant, et il y avait cette jeune femme au téléphone.

— D'accord..., commenté-je, sans comprendre où cette histoire va la mener.

— Je te promets que je n'écoutais pas volontairement sa conversation, insiste-t-elle, les mains agitées. Mais elle est passée devant moi, et j'ai eu l'impression de l'avoir déjà vue quelque part. Et puis... elle a prononcé ton prénom...

Elle a croisé Elyott ! Si je devine correctement, la suite risque d'être très drôle et d'autant plus embarrassante pour elle. Je me retiens de sourire devant son agitation. Est-ce qu'elle a aussi vu la partie où elle a paniqué ? Hyun-Ae aurait été avec ma mère, elle aurait pensé à tout filmer pour moi. Diable. Je me sens sourire malgré mes efforts. Ma mère tripote ses mains en bredouillant quelque chose d'incompréhensible et c'est plus fort que moi, je ris.

— Tu te moques de ta mère, m'accuse-t-elle.

— Je n'oserais pas. Excuse-moi, continue.

— À la tête que tu fais, tu vois très bien de qui je parle.

— Tu as croisé Elyott Thomas au supermarché. Eh bien ?

— Elle a prononcé ton prénom et a acheté des préservatifs !

— Effectivement, ricané-je, sans en dire plus juste pour l'embêter.

— Est-ce que tu fréquentes cette jeune femme, Ye-Jun ?

Son doigt autoritaire pointé vers mon nez me fait rire à nouveau. Je suis étonné qu'elle ait attendu ce soir pour poser la question. Ma mère est extrêmement curieuse et c'est une romantique dans l'âme. Ça a dû lui coûter d'attendre.

— Oui, je confirme. Mais ne t'emballe pas, maman. Elyott est allergique aux longues relations.

— Oh ! Je vois, marmonne-t-elle, soudain moins enthousiaste.

— Maman, ne sois pas triste.

— Je suis triste pour toi, réplique-t-elle.

— Pourquoi donc ? Ça se passe très bien.

— Je sais qu'elle te plaît beaucoup, cette jeune femme. Je me souviens de son visage à lunettes, maintenant. Elle était au lycée avec toi.

C'est à mon tour de rougir, maintenant. Comment diable sait-elle ça ? Et tout de suite après, le visage de ma sœur qui tire la langue m'apparaît. Du Hyun-Ae tout craché. Je passe une main dans ma nuque et lâche un soupir mélancolique. J'imagine Elyott et ma sœur ensemble. Elles m'en auraient fait baver. J'aurais vraiment aimé voir ça.

— Tu as entièrement raison. Mais rassure-toi, j'ai bien l'intention de la faire changer d'avis. Maintenant que je l'ai retrouvée, je ne vais pas la laisser partir.

— Ah ! C'est bien dit, ça ! J'ai hâte de la rencontrer.

— Maman...

— Oui, oui, je sais. Quand elle sera prête. Quand VOUS serez prêts. Alors, Elyott... Parle-moi d'elle. Je suis juste curieuse ! Ne me regarde pas comme ça, j'ai bien compris la nature de votre relation...

Elle ne le dit pas à voix haute, mais j'entends la fin de sa phrase aussi clairement que si elle l'avait prononcée : « pour l'instant ». Franchement, je suis d'accord avec elle. Je ne suis pas prêt à laisser cette relation stagner à ce niveau. Il me reste juste à convaincre Elyott que plus, ça peut être très, très sympa. Je ricane de ma propre bêtise et réalise que je n'ai pas répondu à ma mère. Intérieurement, je m'oblige à faire cet effort. Je sais que mes parents ne vont pas aimer la raison de notre rencontre. Qu'ils ne sont pas d'accord avec mon raisonnement.

— Tu te rappelles la fille de madame Franz, celle qui a fugué ?

— Ye-Jun..., commence ma mère avant de refermer sa bouche pour me laisser finir.

— Je sais, maman. En tout cas, c'est suite à une rencontre improbable que je suis tombé sur Elyott.

Je lui raconte brièvement le rendez-vous avec Tristan Bachelet, puis la découverte du boîtier d'HL. S'ensuit une conversation complexe où j'explique le concept d'Holo Ladies, du boîtier et de ma surprise quand je suis tombé nez à nez avec ma furie à lunettes. Avec mes mots, je décris comment fonctionnent les hologrammes. Il me suffit de prononcer le

prénom de Peter pour qu'elle trouve l'idée géniale. Mes parents sont de grands fans. S'il était là, il aurait bombé le torse comme un coq et parlé de son travail pendant des heures.

— D'ailleurs, ça fait longtemps qu'on ne l'a pas invité avec ses mamans, réfléchit-elle à voix haute. Et donc, Elyott t'a aidé ?

— Pas vraiment. Elle voulait appeler la police quand j'ai débarqué à son travail.

Est-ce que ressentir une vague de désir en me souvenant de son visage irrité et de ses lèvres pincées est indécent ? Oui. Est-ce que ça arrive quand même, malgré la présence de ma mère ? Oui. Diable !

— Cette jeune femme a l'air très intéressante, commente mon père qui a tout entendu depuis la cuisine.

— Et elle est très belle ! complète ma mère.

Je hoche la tête, tout à fait d'accord avec eux, avant de me racler la gorge. Malgré mes avertissements, je vois bien que ma mère s' imagine déjà la rencontrer et plus encore.

— Bref. De fil en aiguille, elle s'est retrouvée à m'aider et... on s'entend bien. Très bien, même. On a donc décidé de se voir de temps en temps, sans attachement.

— C'est drôle, tu ne trouves pas ? questionne ma mère.

Son sourire creuse son visage et ses yeux de malice.

— Hein ?

— Que vous vous retrouviez plusieurs années après le lycée.

— Elle ne savait même pas que j'existais au lycée, soupiré-je dramatiquement.

— Je suis étonnée que Hyun-Ae n'ait pas essayé de jouer les entremetteuses, déclare mon père, songeur.

— À ton avis, pourquoi me suis-je proposé de faire le ménage de nos DEUX chambres pendant un mois ?

Mes parents me regardent, interloqués, puis explosent de rire. La seconde d'après, mon père fond en larmes et ma mère se précipite à ses côtés. Je ne peux pas empêcher les souvenirs de refaire surface. Si seulement j'avais répondu à l'appel de mes parents et pris l'avion immédiatement, j'aurais pu lui parler une dernière fois. Lui dire au revoir. Ma mère croise alors mon regard, et ce qu'elle découvre sur mon visage lui fait froncer les sourcils de colère.

— Arrête, Ye-Jun. Je refuse de te voir te torturer. Tu n'aurais jamais pu arriver à temps. Elle est partie à peine quelques heures après. Pourquoi est-ce que tu continues à te faire souffrir comme ça ? Hyun-Ae n'aurait jamais voulu ça pour toi !

La voix fatiguée de ma mère apaise mes pensées douloureuses, et je lui adresse un sourire que j'espère convaincant. Après un regard scrutateur de sa part, elle soupire tristement puis embrasse mon père en murmurant quelque chose contre sa bouche. Il acquiesce en hochant la tête. Mon souffle se bloque dans ma gorge, mes mains s'ouvrent et se ferment dans le vide. Comme si elles étaient à la recherche d'un contact rassurant. J'envie leur relation. Le visage d'Elyott m'apparaît, et je ressens le besoin de l'avoir contre moi pour empêcher ma tête de ressasser des regrets inutiles.

— Est-ce que tu veux une tasse, Ye-Jun ? propose mon père.

— Non, merci. En fait, je rejoins Elyott juste après, nous allons voir Iris.

— Oh ! C'est merveilleux ! s'exclame ma mère. Tu n'es pas en retard, j'espère ?

— Non, il me reste encore une heure, la rassuré-je.

Ma mère se lève pour sortir du miel et des sachets de thé. Chaque fois qu'elle passe près de mon père, elle lui caresse la main. Je détourne le regard et en profite pour envoyer un SMS à Elyott.

Watson : Tu n'as pas oublié notre rendez-vous ce soir, Holmes ?

J'ai à peine le temps de cacher mon sourire — je n'ai pas pu m'empêcher de la taquiner — qu'elle répond. Attendait-elle mon SMS ou est-ce une coïncidence ? J'ai envie de croire à la première option.

Holmes : Je ferais un bien piètre acolyte si c'était le cas ! Je passe toujours te prendre à vingt et une heures ?

Watson : Oui. J'espère que ça va bien se passer.

Holmes : Je serai là.

Watson : C'est censé me rassurer ?

Holmes : Pour un gentleman tu es bien désagréable !

Je ricane en lisant sa réponse. En quelques mots à peine, Elyott réussit à me remonter le moral. C'est un rare talent, que j'ai l'intention de garder près de moi.

— Regarde-le, chuchote ma mère à mon père. Il est amoureux, je te dis !

— Mais enfin, laisse-le tranquille. Il t'a dit que ce n'était pas sérieux, répond mon père sur le même ton conspirateur.

— Je vous entends tous les deux ! commenté-je.

Je laisse mes parents et leur tasse de thé quelques minutes après. Les yeux de ma mère me suivent jusqu'à la porte d'entrée, lourds d'espoir. Je n'ai pas eu le courage de lui avouer que je porte le même à l'intérieur de mon cœur. Mais... je pense qu'elle l'a de toute façon deviné.

OceanofPDF.com

Elyott

Lorsque Jun s'installe dans ma Toyota, il est au téléphone avec Peter. Son visage contrit me fait rire et je démarre la voiture. Mes yeux profitent de son inattention pour détailler sa tenue. Il porte un jean et un pull bleu marine, dont le col en V laisse apercevoir un bout de peau. Je grimace en voyant qu'il a mis ses maudites bottines camel. Il ne peut pas mettre des lacets comme tout le monde ?

Je réalise un truc. Mes hormones sont calmes. Mon corps est attiré, mais pas excité. Non ! L'effet Jun s'estompe déjà ?

— J'ai installé le programme dans le dossier qui est sur le bureau, explique Jun au téléphone.

Il soupire en attachant sa ceinture. L'envie subite de lui prendre la main s'impose dans ma tête. Est-elle chaude ? Douce ? J'ai juste envie de le toucher.

— Je sais, mec ! Elle a insisté pour que le dossier soit sur le bureau. C'est elle, la cliente.

À l'autre bout du fil, j'entends Peter se lancer dans une tirade passionnée qui fait grogner Jun et m'arrache un gloussement. Il hausse un sourcil et il revient au galop. Il ferme les yeux pour se concentrer sur la voix de son partenaire. Qu'est-ce qu'il peut bien lui raconter ?

— Écoute, je ne fais que suivre ses indications. Tu n'as qu'à l'appeler. Je lui ai expliqué comment optimiser son bureau. Et arrête de me gonfler avec ton stagiaire ! Je n'ai pas choisi son C.V. OK ? Bref, je te laisse, on va voir Iris chez Tristan Bachelet.

Il finit par raccrocher lorsque je m'arrête au feu rouge. Ses yeux caressent les miens puis se plissent, amusés. Cette situation est vouée à l'échec. L'attraction est là sans être sexuelle ! Ça ne va pas du tout !

Les yeux écarquillés, je réalise pourquoi avec horreur. Je suis heureuse de le voir.

J'ai hâte d'échanger avec lui, de savoir ce qu'il a fait de sa journée. De me chamailler avec lui. C'est une catastrophe ! Je détourne la tête et découvre que le feu est orange, puis qu'il passe au rouge. Dieu merci, il n'y avait personne derrière nous pour être témoin de mon inattention.

Je suis fatiguée de trop réfléchir. D'analyser chaque détail. C'est à cause de ça que parfois, j'oublie de respirer. Juste pour le plaisir de sentir l'air

emplir mes poumons et vider ma tête, j'oublie de vivre et de ressentir. Le sexe est comme une brève inspiration d'air pur. Je ne me l'autorise que courte. Parce qu'à la fin, personne ne reste sauf moi !

Je refuse de me laisser croire une deuxième fois qu'une fin heureuse est possible. Profiter, oui. Se mentir à soi-même, certainement pas. Je suis heureuse et bien dans ma tête sans compagnon. Je n'en ai pas besoin.

Tu es une idiote.

— Tu es bien silencieuse, Holmes, fait remarquer Jun en scrutant mon profil.

— Désolée... Je suis dans mes pensées, ce soir. Tu sais ce que tu vas dire à Iris ?

— Honnêtement, je n'en ai aucune idée. La voir en bonne santé sera déjà un sacré soulagement.

Cette fois, je dois me faire violence pour ne pas prendre sa main. Je n'aurais jamais cru qu'être enfermée dans une voiture avec Jun puisse être aussi compromettant.

Une minute après, Jun m'indique que nous sommes arrivés. Je me gare — un peu à l'arrache — et sors en essayant d'avoir l'air naturel. Dans ma précipitation, la bride de mon sac se coince dans mon levier de vitesse, je ricane comme une maniaque en le décoincant et cogne mon front sur la portière. Saint bordel !

Je souffle par le nez, frustrée. Jun me regarde curieusement, mais il semble plus stressé par la rencontre avec Iris qu'autre chose.

Tristan Bachelet nous ouvre quasi instantanément et nous invite à entrer. Il est sur ses gardes. Ce que je peux comprendre.

Je ne sais même pas ce qu'on va lui dire. Jun n'a pas de plan. Je n'ai pas de plan.

La belle paire de détectives !

— Iris n'est pas encore là, annonce Tristan, penaud.

— Ne t'inquiète pas, c'est vraiment gentil d'avoir accepté, le rassuré-je.

— Elle viendra, mais a peut-être hésité. Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, merci.

Jun et moi avons répondu en même temps. Allons bon, nos voix se synchronisent maintenant ! Il tente de retenir un rictus moqueur devant mon expression agacée. Le rictus gagne. Je le déteste !

Tristan nous invite à le suivre. Curieuse, je laisse mes yeux étudier son environnement. Le salon et la cuisine forment une pièce chaleureuse, sûrement grâce aux tons chauds qui tapissent les murs. Une sorte de rouille passée qui s'harmonise parfaitement avec le parquet en bois clair. Le canapé d'angle sur lequel nous sommes assis est dos à la cuisine. Elle est d'ailleurs beaucoup mieux rangée que la mienne. Il doit manger sur sa petite table basse. Jun et Tristan se sont lancés dans une discussion sur les pizzas aux ananas, et je sais d'où est venue l'inspiration de mon partenaire...

La télévision est allumée sur une chaîne de clips de musique. Je reste hypnotisée par les couleurs éclatantes et les corps dénudés qui s'enchaînent dans un méli-mélo étrange.

Nous sursautons tous les trois lorsqu'une silhouette apparaît dans le couloir et avance dans le salon. Iris n'a plus rien à voir avec les photos que Franzie nous a montrées. Son visage, qui m'a paru creusé au premier regard, est en réalité juste fin. Par contre, le creux de ses joues est orné d'un piercing. Ses cheveux ne sont pas blonds et ondulés, mais noir de jais. Sa coupe courte découvre de fines oreilles ornées d'une multitude d'anneaux argentés. Malgré sa tenue tout en noir, il n'y a rien de terne chez Iris. Elle est très jolie.

Je comprends mieux Jun maintenant. Même si Iris n'a aucun trait asiatique comme Hyun-Ae, elles ont sensiblement la même forme de visage et l'allure élancée.

— Zis ! s'exclame Tristan en l'enlaçant affectueusement.

Jun et moi échangeons un regard intrigué. Est-ce que Tristan était son petit ami depuis le début ?

— Désolée pour mon retard, nous dit-elle d'une voix claire.

— Merci d'être venue, Iris. Je suis vraiment heureux de te voir, répond Jun en se levant.

Je suis son exemple et agite ma main dans un salut universel. Iris y répond puis s'installe dans le canapé, dans une position qui ne peut être qu'une habitude, les jambes croisées et un coussin posé au creux de ses genoux. Nous nous asseyons et échangeons des sourires gênés.

— Comment va ma mère ? lance Iris à personne en particulier.

— Elle s'inquiète énormément, répond Jun maladroitement.

— Mais elle va bien ! complété-je vivement.

— J'ai trouvé votre commentaire sur le dossier de ma mère très drôle !

Le sourire qui fend le visage d'Iris est absolument adorable. Jeune. J'ai envie de lui faire un câlin.

Voyons, Elyott, on ne câline pas les inconnues comme ça !

— Je vais être honnête, Iris. Je souhaiterais que tu m'autorises à dire à ta mère que tu vas bien. Peut-être à lui transmettre un message ? déclare Jun sans aucun tact.

Mes yeux fusillent le côté de son visage, mais la détermination que j'y lis est inébranlable. Sans parler de cette chaleur dans mon bas-ventre sortie de nulle part ? Je parcours la pièce avec suspicion, je sais que Libido est planquée quelque part à cause de l'énergumène en bottines !

— Je ne sais pas trop, soupire Iris.

Elle glisse un regard appuyé à Tristan qui hoche la tête, les lèvres pincées. Jun va tout faire capoter !

— Est-ce que tu pourrais nous dire pourquoi tu es partie ? Si c'est OK pour toi, précisé-je.

— Ma mère a toujours été très... hum... directionnelle. Elle contrôle tout. Mes tenues, mon langage, mes cheveux... Mais le carnet... c'était la goutte de trop. Elle m'étouffe.

— Ce carnet est à vomir, acquiescé-je en hochant la tête gravement.

— C'est clair.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'elle fabriquerait un truc pareil, ajoute Jun.

Tristan et Iris se regardent une nouvelle fois. Une conversation silencieuse naît entre les deux, et Tristan serre brièvement sa cuisse avant de dire :

— Tu devrais leur expliquer.

La jeune femme nous observe, sans animosité ni inquiétude. Son regard nous effleure, curieux, puis après une inspiration profonde, elle lève les yeux au plafond.

— Ma mère était moins parano quand j'étais plus jeune. Mais, quand j'ai grandi, son besoin de me guider s'est aggravé. J'avais l'impression d'être une poupée vide qu'elle remplissait avec les émotions, activités et centres d'intérêt assez bien pour mon père. C'était épuisant de la satisfaire. Et un jour, nous avons eu LA discussion sur... hum... le...

— Sexe. Vous avez parlé de sexe, dis-je.

— Oui. J'ai voulu lui expliquer que je me sentais mieux sans. Que ça ne m'attirait pas. Puis cette discussion est revenue régulièrement. Je n'étais

toujours pas attirée. Ni la fois d'après, et toutes les autres qui ont suivi. Ma mère pensait que c'est parce que je n'avais pas trouvé le « bon », mais moi je savais que ça n'avait rien à voir. Quelques années plus tard, j'ai enfin trouvé le mot pour décrire ce que je ressentais vraiment...

— Asexuelle, devine Jun.

À son expression contrite, je devine qu'il n'a pas fait exprès de le dire à voix haute. Puis, sa bouche s'ouvre comme s'il avait connecté des informations que j'avais ratées. Sa main frotte sa nuque. Lorsque je reporte mon attention sur Iris, elle est stupéfaite par sa réponse. Un brin touchée, même. Ou tout simplement comprise.

L'asexualité, c'est l'absence de désir sexuel, il me semble. Le sexe ne l'attire pas... Et... ET SAINT BORDEL ! Sa mère lui a concocté un carnet rempli de pourcentages de ce que donneraient des bébés avec des inconnus.

— Mais quelle connerie !

Les mots m'échappent. Iris et Tristan explosent de rire. Jun m'observe, amusé. Il avait déjà compris, lui.

— Ça m'a échappé, désolée. Mais, à ta place, Iris, j'aurais fui loin aussi. Mon Dieu, cette situation est pire que je ne l'imaginais !

— Ma mère est persuadé qu'enfanter me rendra heureuse... Mais elle ne comprend pas que l'idée me dégoûte.

— Tu as le droit d'être toi-même. Tu es unique. Il n'y a rien à façonner chez toi. Ce n'est pas le rôle d'un parent, déclare Jun d'un ton sérieux.

— Je suis d'accord. Ce n'est pas sain de traiter son enfant comme ça ! m'offusqué-je.

— J'aimerais lui écrire une lettre. Je ne sais pas si elle la lira ou sera prête à m'entendre, mais je veux essayer. Au fond, je suis sûre qu'elle est malheureuse. Ça fait des années que je le pense sans trouver le courage de le lui dire.

Jun et moi hochons la tête en parfaite synchronisation. C'est une très bonne idée. Comment Franzie va-t-elle réagir ? Mon instinct me dit qu'il y a quelque chose que nous ratons. Une information qui manque pour comprendre le sens profond de cette relation brisée. Franzie est flippante, certes, mais elle avait vraiment l'air inoffensive.

— Ta mère sera heureuse d'avoir de tes nouvelles. Même si c'est via une lettre. Si tu acceptes, je la lui donnerai en main propre, propose Jun.

— Merci.

— Ta mère t'aime, c'est certain, ajoute-t-il.

— Oh, je le sais ! Et j’aime ma mère de tout mon cœur. Mon père, ce gros fils de chien, s’énerve Iris avant d’ajouter, désolée. Bref, il passe tout son temps à l’étranger pour son business de mes deux, à baiser tout ce qui bouge. La seule chose qu’il sait faire, c’est critiquer sa seule fille et sa femme. Il était rarement là dans ma jeunesse et mes souvenirs de lui se résument à ses critiques acerbes et ses remarques blessantes sur mon éducation. Ma mère a un bon fond, elle souffre aussi. Mais son amour doit changer. J’espère qu’elle le comprendra en lisant ma lettre.

— Je l’espère aussi. Nous l’espérons, se corrige Jun.

Et c’est cette dernière phrase, ou plutôt ce « nous » qui occupe mes pensées jusqu’à ce que nous quitions les deux jeunes, et pendant le trajet jusqu’à mon appartement. C’est même seulement une fois garée dans le garage que je réalise que Jun est toujours là, si silencieux que j’ai oublié de le ramener chez lui. Ou alors est-ce ce « nous » qui m’a poussée à vouloir le garder près de moi un peu plus longtemps ? Soyons honnêtes. Je n’ai pas passé assez de temps avec lui aujourd’hui, et mon cerveau a guidé mes actions pour régler ce problème.

— Tu veux monter ? lancé-je avant de me dégonfler.

Ye-Jun

L'entrée de l'appartement d'Elyott et Azeline est remplie de boutures à divers stades de croissance. La plupart en fin de vie, d'ailleurs. Son bureau en est rempli, alors je soupçonne Elyott d'être à l'origine du massacre de masse.

Je doute que l'arche de pierres apparentes laisse passer assez de lumière pour les sauver. De ce que je vois, la fenêtre du salon ne donne pas directement sur l'entrée.

— Tes boutures sont vouées à mourir dans le noir, noté-je.

— Oh ? Non, ne t'inquiète pas. Je m'y connais en plantes ! chantonne-t-elle en retirant ses chaussures.

Heureusement qu'elle est de dos, sinon elle aurait vu ma grimace dubitative. Est-ce qu'elle le remarquerait si j'en subtilisais quelques-unes pour les sauver ?

Dans le salon, il y a un large canapé deux places, beige, noyé sous des plaids et coussins de toutes formes et couleurs. Mon regard dérive vers la bibliothèque sur ma droite. Étonnamment, il y a autant de livres que de DVD. Je reconnais des classiques : *Jurassic Park*, *Titanic*, *Dirty Dancing*. Une base solide, rassurante. Il y a des plantes dispersées un peu partout ; heureusement, elles sont en meilleure forme. Les deux grandes fenêtres doivent y être pour quelque chose.

— J'ai décidé de t'éblouir avec mes talents culinaires, déclare Elyott dans mon dos.

Sa voix vient de derrière un renforcement, où je trouve une cuisine aux murs bruns et aux meubles blancs. Elyott navigue entre les placards, attrapant des assiettes et des verres. Je la regarde, fasciné, évoluer dans son espace avec son uniforme de tous les jours qui me fait fantasmer. Un assortiment de plantes grasses posées dans un plateau décore une table ronde entourée de quatre chaises. Je m'assieds sur l'une d'elles sans quitter Elyott des yeux. Son parfum fruité me parvient à chaque mouvement et maso comme je suis, j'en inspire chaque effluve.

— Ah ? Qu'a prévu la chef ?

— Un curry d'aubergine au lait de coco, du riz safrané et une louchette de citron vert... Hum ! Rien que d'y penser..., répond Elyott, rêveuse.

— Je suis impressionné !

— Je vais juste le décongeler, ne t’emballe pas trop.

— C’est un plat surgelé ? lui demandé-je, sans réussir à ne pas paraître moqueur.

Elle se retourne, une main sur la bouche et les yeux écarquillés.

— Tout est fait maison, Watson ! N’insulte pas la cuisinière de cette maison ! Elle est... vicieuse.

Elle termine sa phrase en chuchotant, les sourcils hauts et une étincelle de pure connerie au fond de l’œil. Je commence à sourire, mais je me retiens de justesse. Qu’est-ce qu’elle raconte encore ?

— La cuisinière, hein ?

— Az cuisine. Moi, évidemment, je déguste. Nous sommes très accrochées à nos rôles respectifs, explique-t-elle très sérieusement.

J’aurais dû m’en douter ! Je commence à reconnaître les signes lorsqu’elle va dire une connerie. Ses yeux se plissent de malice et sa bouche s’étire jusqu’à ses oreilles. Elle est complètement folle. Adorable, vraiment. Ma température se réchauffe alors qu’Elyott met le four en route, pas gênée du tout du quiproquo.

— Pourquoi est-ce que tu souris comme ça ?

— Ce n’est rien, commencé-je à dire. En fait, non. J’ai très envie de t’embrasser Holmes.

— Je vois, répond-elle, coquine. On peut manger... de la nourriture avant ?

Je ne m’attends pas à sa proposition. Mon sourire s’évanouit. Son sous-entendu est clair, mais là, tout de suite, je lui offrais un simple geste d’affection et elle me claque celui du sexe au visage. Pourquoi est-ce que j’ai l’impression que le sexe est un prétexte pour se passer des émotions ?

— Bien sûr. Le plat a l’air très bon, dis-je le plus naturellement possible.

— Il l’est. C’est la spécialité d’Az, crois-moi, tu ne vas pas être déçu.

— Tu as besoin d’aide pour... hum... ouvrir une bouteille ou autre ?

— Je vois ton regard moqueur, Watson !

— C’est juste que j’allais proposer de t’aider à réchauffer, mais tu devrais y arriver seule, non ?

Elle renifle en se détournant. Je prends ça pour un oui. Puis, du menton, elle pointe le frigo et s’approche du tiroir à sa droite, en sortant un déboucheur.

— Blanc, Holmes ?

— Il n’y a que du blanc ici.

— Je note.

Rapidement, nous sommes installés face à face sur la table de la cuisine, un verre de vin blanc sec en main et une assiette fumante qui sent divinement bon. Elyott avait raison, c'est une merveille. Le citron vert rehausse la douceur de la sauce crémeuse aux aubergines. Le riz est parfaitement cuit et plein de saveurs. Avec les expériences de ma mère, j'ai l'habitude de manger épicé, mais pas autant. Ça explose sur mon palais et brûle ma gorge avec délice. J'ai une pensée amusée pour Peter, qui déteste manger épicé. Je devrais peut-être le prévenir. Ou lui rapporter un plat préparé par Azeline — sur lequel il va se jeter comme une âme en peine sans réfléchir — et profiter du spectacle. Cette deuxième option me paraît plus intéressante.

— Alors ?

— C'est incroyable. Vraiment. Tu pourras féliciter la cuisinière !

Elyott sourit largement. Azeline et elle sont très liées, ça me rend curieux. J'ai envie d'en savoir plus sur sa vie depuis le lycée. Sa famille. Ce qu'elle fait de son temps. Mais elle me devance.

— Qu'as-tu pensé d'Iris ?

— J'étais vraiment soulagé de la voir. Elle a l'air en parfaite santé.

— C'est vrai que ton visage s'est immédiatement détendu... Tu étais très inquiet ? demande-t-elle en me scrutant.

Sa subtilité est nulle et j'éclate de rire.

— Viens-en au fait, Holmes.

— D'accord. C'est que comme tu avais l'air très impliqué pour la retrouver, j'étais juste curieuse !

Elle avance sa main et, avec douceur, lie ses doigts aux miens. Mon cœur s'emballe vivement. Son geste n'a rien de sexuel. Il est réconfortant, et je me sens serrer sa main un peu plus fort. J'aime cette sensation quand elle me touche. L'impression que si le monde était subitement plongé dans le noir, il y aurait toujours sa main pour me rappeler que je ne suis pas seul.

— Je me sens coupable pour ma sœur, murmuré-je d'une voix lasse, me surprenant moi-même.

— Jun...

— Mes parents trouvent ça ridicule, évidemment. La psy que j'ai vue pour quelques séances a trouvé ça normal, même si c'était faux. Mais malgré tout, je n'arrive pas à m'enlever cette idée de la tête.

— Que si tu avais répondu au téléphone, tu aurais pu la voir ? devine Elyott.

— Oui. Je n'ai pas été là pour elle. Je n'arrête pas d'imaginer des scénarios où je réponds à temps et la vois une dernière fois.

— Qu'est-ce que tes parents t'ont dit ?

— Que même si j'avais pris l'appel, je ne serais jamais arrivé à temps. Elle est partie trop vite.

— Et Iris ?

Je lève la tête vers Elyott, je n'avais même pas remarqué que j'avais baissé les yeux sur nos mains depuis tout à l'heure.

— Iris a exactement le même âge qu'avait Hyun-Ae, et je ne sais pas pourquoi, mais quand j'ai appris qu'elle avait fugué, j'ai eu ce besoin d'être là. Pour aider. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris quand j'ai proposé à Franzie de la retrouver.

C'est seulement maintenant que je réalise à quel point c'est étrange. Et en même temps, je me rappelle avoir ressenti le besoin d'agir. Comme si j'avais la possibilité de faire quelque chose de différent. De me sentir utile. Pour cesser de regretter de ne pas avoir été là quand il le fallait. Elyott m'observe, silencieuse ; son visage est rempli de tristesse pour moi et je lui souris, reconnaissant.

— Hyun-Ae avait peur du noir.

— Azeline est comme ça aussi. Ta sœur a eu son accident la nuit ?

— Oui, elle rentrait de chez des amis. Je déteste savoir qu'elle était seule, la peur au ventre.

Elyott serre ma main. Je finis mon verre de vin blanc. Je me sens étrangement moins écrasé par le poids de la culpabilité ce soir. Peut-être parce qu'Elyott est là. Peut-être parce que sa main n'a pas lâché la mienne depuis le début de cette conversation. J'ai envie qu'elle connaisse ma sœur, ses qualités comme ses défauts. Ses petites manies. C'est comme si je pouvais la lui présenter.

— Quand on était ados, tu n'imagines pas le nombre de fois où elle a débarqué dans ma chambre la nuit avec son oreiller pour me réveiller en sursaut et insister jusqu'à ce que je l'autorise à dormir avec moi. Un vrai pot de colle. J'ai rarement vu un être aussi petit prendre autant de place. Vous vous seriez bien entendues.

— Ah oui ? Dis-moi pourquoi, s'illumine-t-elle.

— Vous avez le même caractère. Enjoué, rayonnant et affreusement fonceur. Et quelque chose me dit que tu prends toute la place dans le lit, ajouté-je avec un rictus joueur.

— C'est une bonne description, confirme-t-elle.

Maintenant que j'ai commencé à lui parler, c'est comme si j'étais incapable de m'arrêter. Son visage en cœur est ouvert et ses yeux brillent de curiosité. Son intérêt évident est une invitation à lui en dire plus sur ma famille.

— Ma mère est coréenne, c'est elle qui a choisi nos prénoms. Ce qui est illogique parce qu'elle n'a pas vécu en Corée. Elle ne connaît rien à la culture coréenne, si ce n'est à travers les *K-dramas*.

— Les K-quoi ?

— C'est comme les séries américaines, mais en coréen. Ma mère et ma sœur adoraient en regarder. C'était leur petite tradition.

Un souvenir m'effleure et m'arrache un rire doux.

— Raconte-moi ! réclame Elyott, intriguée.

— Je me souviens parfaitement d'un *K-drama* en particulier qui les a marquées. Ma mère et ma sœur en parlaient constamment à table, mais je ne me souviens pas du titre. Les protagonistes travaillaient dans un café, et l'intrigue principale était que la nana se faisait passer pour un garçon.

— Ah, le fameux trope du garçon manqué, clame Elyott avec expertise.

— Sûrement. Dans tous les cas, après chaque épisode, ma mère se mettait en tête de tester des pâtisseries de la série. Sache que ma mère n'est vraiment, vraiment pas douée en cuisine. Ma sœur et moi nous sommes disputés ce soir-là, après avoir dû prétendre que le gâteau à la mangue — qui n'avait rien de coréen, mais qu'elle a quand même insisté pour faire — était bon. Il ne l'était pas. Loin de là. J'ai reproché à Hyun-Ae de laisser les *K-dramas* monter à la tête de ma mère. Ce à quoi elle m'a répondu que ça la rendait heureuse et que j'étais jaloux de ne pas passer de temps avec elle. Elle a aussi affirmé que j'étais un idiot.

— Oh ! Tu as raison ! pouffe Elyott, hilare.

— Pour ?

— Hyun-Ae est tout à fait mon genre de personne. Je l'aime déjà.

— Vous auriez été insupportables ensemble ! m'exclamé-je en feignant l'horreur.

Elyott me lance un sourire de démon et se lève pour débarrasser. Je l'arrête d'un geste et lui remplis son verre de vin, après qu'elle ait acquiescé

de la tête.

— Tu as cuisi... hum... tu m'as servi à manger, laisse-moi faire la vaisselle.

— Sinon, on a un lave-vaisselle.

Son expression malicieuse me fait rire. Parler de Hyun-Ae avec Elyott a mis un peu de lumière dans cette partie de ma tête plongée habituellement dans le noir. C'est libérateur. Mes poumons se remplissent profondément et j'ai la sensation de flotter. Comment diable vais-je me retenir de l'embrasser ? Elyott s'était déjà infiltrée sous ma peau, et voilà qu'elle s'installe dans les recoins les plus sombres de ma tête.

Elle termine son verre et attrape son téléphone en ronchonnant. J'entends le prénom d'Azeline passer ses lèvres pulpeuses, mais ne comprends rien au reste. C'est seulement maintenant que je réalise que je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. Elyott lit la question sur mon visage et me montre son écran. Il est minuit.

— Je vais y aller, il est tard, lancé-je avec résignation.

— Watson, voyons, tu peux rester.

— Holmes, si je mets un pied dans ta chambre, je vais être incapable de te laisser dormir.

Elyott glousse, les joues légèrement rosies. Son sourcil haut est la seule invitation dont j'ai besoin. Je réduis la distance entre nous en quelques pas. Enfin ! Sa bouche rencontre la mienne à mi-distance, si bien qu'elle est encore à moitié assise. Nous rions, nos bouches collées et avides. J'enlace sa taille pour la plaquer contre mon torse. Ses piercings sont deux pointes dures contre mon haut. Elle doit porter une de ses brassières moulantes. Mon cerveau disjoncte totalement. Nos langues se caressent avec fièvre. Elyott s'agrippe à mes cheveux avec un appétit vorace. Je la laisse faire. Qu'elle prenne tout ! Ses couinements et gémissements rauques me donnent des frissons. Ses mains me touchent partout à la fois. Ma peau s'embrase en même temps que mon cœur palpite de plus en plus ardemment. C'est si bon de la sentir contre moi. De l'embrasser. De la savoir mienne, même pour quelques heures.

Plus tard, j'ai le plaisir de voir Elyott se donner trois orgasmes. Trois orgasmes qu'elle se donne sans me quitter des yeux.

Elyott

Il fait beaucoup trop chaud ce matin. Avec mon pied, je me dégage de la couette, sans même ouvrir les yeux. Un filet d'air frais caresse mon corps nu, mais rien n'y fait. Je me tortille en ronchonnant, pas totalement réveillée. Un grognement dans mon dos me répond et un bras, nu et brûlant, se resserre sur mon ventre.

— La couette t'a offensée, Holmes ? proteste Jun dans mon cou.

J'ouvre immédiatement les yeux, réveillée pour de bon cette fois. Les images de la veille me reviennent en tête. Ma peau pétille délicieusement. Jun est resté dormir !

C'est toi qui l'as invité à rester avant de te jeter dessus comme la sauvage que tu es !

— J'avais trop chaud !

— Oh.

Lentement, il retire son bras et recule. Me faisant remarquer au passage l'énorme érection précédemment logée entre mes fesses. L'excitation envahit mon cerveau et je me retourne, feignant le choc.

— Mais enfin, Watson ! Vous bandez !

Jun roule sur le dos et lance un bras sur ses yeux en s'esclaffant. Qu'est-ce qu'il est sexy dans cette position ! Les muscles de son bras me distraient l'espace d'une seconde. Puis mon regard dérive sur son corps privé de couette, totalement nu et glabre. Je n'ai pas d'opinion particulière sur les poils, mais un homme entièrement glabre, c'est la première fois que j'en invite un dans ma chambre. Jun est vraiment beau. Le rustre se marre toujours, ce qui contracte les muscles de son abdomen. Je salive.

— Tu es complètement dingue, finit-il par lâcher.

— Et tu adores ça.

— Tu n'imagines pas à quel point, marmonne-t-il d'une voix rauque.

Ma main se referme sur son sexe dur. Jun siffle entre ses dents et plante son regard fiévreux dans le mien.

— Au contraire, je pense que si, rétorqué-je un sourcil redressé.

Sans lui laisser le temps de parler, ma bouche plonge sur son membre, léchant la perle de sperme qui vient d'y apparaître. Je crois que je ronronne de plaisir, mais je m'en fous. Sa queue chaude m'excite. J'en avais envie depuis le premier soir.

Jun tressaille dans un rôle de plaisir et s'enfonce involontairement plus profondément dans ma gorge. Ma main droite caresse son ventre dur et tremblant. Mon autre main accompagne les mouvements de va-et-vient de ma bouche. Je ne sais pas lequel de nous fait le plus de bruit, mais ma chambre se remplit très vite de grognements et de gémissements de plaisir. Je ferme les yeux, savourant cette musique lascive et l'odeur de nos corps chauds. Mon entrejambe s'humidifie et malgré moi, mes cuisses se contractent, excitées. Jun pose une main sur ma fesse et commence à la glisser plus bas. Dans un « pop » audible, je me redresse et fronce les sourcils.

— C'est moi qui joue ce matin !

Avec un sourire d'excuse, il lève ses deux mains et les dépose derrière sa tête. Je me déplace entre ses cuisses, de façon à pouvoir le regarder pendant que je joue avec sa queue, trempée de ma salive. J'ai envie de savoir ce qui le fait vriller. J'entoure sa base de ma main et lèche toute la longueur. Je repasse en suivant sa veine jusqu'à l'urètre. Le sourire de Jun laisse place à une expression de plaisir mêlée de pure agonie.

— Putain, Elyott, gronde-t-il les yeux mi-clos.

Mon sourire est machiavélique. Je recommence. Encore et encore, sans le quitter des yeux. Son bassin tressaille à chaque passage de ma langue. Son membre vibre dans ma main au rythme de ses gémissements. J'adore le voir complètement à ma merci. Totalement dépendant de ce que je lui fais, comme je le veux, comme je l'aime.

Je le prends à nouveau dans ma bouche, aspirant l'air jusqu'à former une ventouse.

— Si tu refais ça, je vais venir..., prévient-il dans un rôle.

L'idée m'excite de plus en plus. Les bruits de succion humides sont dignes d'un film porno. Je me laisse emporter par l'excitation et profite tout simplement. À aucun moment, Jun n'a délogé ses mains de derrière sa tête. Il ne me guide pas. Il ne m'impose rien. Il me laisse maîtresse de ce moment que je lui offre. Que je m'offre à moi-même. Je me sens libre et puissante. Sexy.

— Elyott, je vais jouir...

— Hum, hum, acquiescé-je entre deux coups de langue.

Sa respiration s'accélère et l'instant d'après, il explose dans ma bouche dans un jet chaud et salé. Il gronde de plaisir dans son poing, les yeux révoltés. Son plaisir me dégouline sur le menton puis entre mes seins. Et je

m'en fiche. La respiration de Jun s'apaise lentement. Lorsqu'il rouvre les yeux, ils contiennent une émotion que je n'arrive pas à lire. Depuis hier, quelque chose a changé entre nous. Il y a plus de confiance et de douceur, peut-être ? Je ne voulais pas qu'il parte hier. Pas après cette discussion. J'ai eu besoin de le garder près de moi. Détestant l'idée de le savoir seul avec ses pensées.

Mes petits principes s'écroulent pour Jun.

Étrangement, je me sens à l'aise. Heureuse, même. Quelque part, j'ai commencé à accepter que je l'apprécie beaucoup. Son sourire me donne envie de passer la journée ici avec lui, je sens ma bouche s'étirer en réponse. Qu'est-ce que je vais faire quand il partira ?

Mon réveil nous fait sursauter tous les deux. Je l'avais complètement oublié celui-là ! J'ai tellement l'habitude de me réveiller avant ma sonnerie que je n'ai pas pensé à regarder l'heure qu'il était.

— Il est 7 h 15, tu as le temps de te doucher ? lui demandé-je en me levant.

— J'ai le temps de te retourner la faveur ? contre-t-il en haussant un sourcil.

— Nope.

— Bon sang, soupire-t-il déçu.

Comme deux ados, on se faufile dans ma salle de bain en se chamaillant. Je laisse Jun se laver en premier et résiste à l'envie de le rejoindre sous l'eau pour me laver les dents. Ça ne m'empêche pas de baver — littéralement baver du dentifrice — en le regardant. La vision est érotique et alléchante. Jun se lave avec soin. Beaucoup trop de soin pour ne pas être suspect.

— Je sais ce que tu es en train de faire, Watson ! ronchonné-je, la brosse à dents pointée dans sa direction.

— Vraiment, Holmes, je ne vois pas de quoi tu parles, sourit-il à travers la vitre.

— Je pense que ton torse est bien propre, maintenant. Cesse de m'aguicher !

— T'aguicher ? Tu parles tellement pompeusement, se moque-t-il.

J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part.

— Ce malotru, marmonné-je en souriant.

Jun ricane dans mon dos en sortant de la douche. Il embrasse ma nuque au passage, et je m'étrangle avec mon dentifrice. Refusant d'analyser

pourquoi, je me rince la bouche et file dans la douche. La tête sous le jet chaud, je laisse le bruit noyer mes pensées. Il est trop tôt pour réfléchir sur ce que je ressens, de toute façon.

Tout ce que je sais, c'est que j'ai changé. Simplement, je ne sais pas si je suis vraiment capable de l'accepter.

— Tu as une brosse à dents en plus ? demande Jun.

— Nope.

— Je peux prendre la tienne ?

— Ouai.

Je termine ma douche pendant qu'il se lave les dents. Je m'enroule dans une serviette et sors. Quand je passe dans son dos, il me lance un clin d'œil, la bouche pleine de mousse blanche. Je lui tire la langue et retourne dans la chambre. Il y a quelque chose d'étrangement agréable dans l'air ce matin. Je n'aurais jamais cru apprécier un moment comme celui-ci. Et pourtant, me voilà, nue devant ma penderie, en train de me repasser les images de la salle de bain. J'admets que voir Jun évoluer dans mon espace n'est pas si dérangent.

Je choisis une brassière grise pour le confort, un t-shirt blanc qui découvre une épaule et mon jean noir préféré. Quand je me retourne, Jun est adossé au chambranle de la salle de bain. Il parcourt ma silhouette avec un sourire appréciateur. L'étincelle dans ses yeux booste mon égo, et je me sens sourire de plaisir. Il inspire par le nez et soupire d'un air dramatique.

— Je resterai bien au lit toute la journée avec toi, déclare-t-il.

Je ne lui réponds pas tout de suite, trop occupée par sa nudité. Il se déplace vers la pile de ses vêtements posés sur mon lit. Il est totalement à l'aise dans son corps et ça se voit. Ses gestes sont lents, comme s'il n'était pas pressé de s'habiller. Il enfile son boxer et se tourne vers moi, un sourcil inquisiteur.

— Tu as besoin d'aide ? raille-t-il, le menton pointé vers mes jambes.

Je me racle la gorge et décolle mes yeux de son corps délicieux pour regarder mes cuisses, actuellement à moitié dans mon jean. Je ne me rappelle même pas avoir arrêté mon mouvement pour le mater. Jun s'avance vers moi, la démarche langoureuse et une étincelle prédatrice dans le regard. Seigneur.

— Pour être tout à fait honnête, je préfère t'enlever tes vêtements. Mais je suis prêt à faire un effort, annonce-t-il contre ma bouche.

Son souffle mentholé se mêle au mien. Ses lèvres frôlent les miennes et m'arrachent un couinement pathétique.

Allons, Elyott ! Reprends-toi !

— Que tu es vilain, soufflé-je.

— Hum..., murmure-t-il comme si c'était un compliment. Les choses que j'ai envie de te faire... Mais pas ce matin.

Il retourne à sa pile de vêtements en se déhanchant tellement que je glousse comme une dinde. Son boxer ne cache rien de son début d'érection, et je me rassure à l'idée qu'aujourd'hui, on sera deux à partir travailler frustrés.

En sortant de ma chambre, nous tombons sur Azeline dos à nous. Elle sursaute en faisant volte-face, sa main gauche serrant les pans de son chemisier déboutonné et l'autre éteignant son téléphone. Son visage est rouge d'embarras.

— Vous m'avez fait peur ! Oh, bonjour Ye-Jun !

— Bonjour Azeline. Je préfère Jun, répond-il poliment dans mon dos.

Az hoche la tête, tout en évitant soigneusement mon regard suspicieux. Qu'est-ce qu'elle fabriquait avant qu'on sorte ? Mon regard fait l'aller-retour entre sa main et son téléphone. Elle n'était quand même pas en train de faire une photo de son décolleté ? Pour ses sœurs ? Non, sûrement pas. Pour Peter ?

À la seconde où cette pensée me traverse, je sens mon visage se fendre d'un sourire démoniaque.

— Elyott, non ! dit Az en pointant un doigt menaçant vers mon nez.

— Mais...

— Non !

— Oh j'ai raison ! m'écrié-je en souriant encore plus largement. Tu lui montrais tes nichons !

— N'importe quoi, soupire Az. Le café est chaud, je pars en premier. Bonne journée, Jun.

Je suis des yeux sa silhouette menue jusqu'à ce qu'elle disparaisse à travers l'arche de l'entrée. Cette gargouille ne va pas s'en tirer si facilement ! Jun a suivi l'échange en silence et au vu de l'étincelle dans ses yeux, je sais qu'il a tout enregistré.

— Café, Watson ?

— Je pensais que tu ne proposerais jamais.

Dans la cuisine, nous sirotons nos cafés en silence. À la première gorgée, Jun émet une sorte de grondement appréciateur. Ma peau se couvre instantanément de chair de poule et je manque de lâcher ma tasse. Le son est si semblable à celui qu'il a émis entre mes cuisses qu'il fait remonter les souvenirs de la veille. Je devrais peut-être prendre une culotte de rechange.

— J'ai un objectif à atteindre aujourd'hui ! déclare Jun soudain sérieux.

— Ah ?

— Te faire accepter un repas. Il lève la main pour m'empêcher de l'interrompre. Ce n'est pas un rencard, mais juste un repas. Au restaurant.

— Ça ressemble très fort à un rencard, ça, Watson, rétorqué-je.

— Je sais. Mais c'est juste un repas, assure-t-il.

Il y a tant de détermination et d'assurance dans sa voix que j'ai presque envie d'accepter immédiatement.

Pardon quoi ? Certainement pas ! C'était quoi le plan, déjà ? Au diable le plan ! Il me faut un nouveau plan.

Un plan qui commence par exemple par « non ». Sans crier, Elyott, tu peux le faire, espèce de barjo !

Je me force à déglutir et à inspirer calmement avant d'ouvrir la bouche. Réfléchir avant de parler, ce super conseil que je n'arrive jamais à suivre.

— Dans ce cas, bon courage.

Ye-Jun

Holmes : Tu ne travailles jamais ?!!!!

J'éclate de rire comme un idiot en lisant la réponse d'Elyott. Depuis ce matin, j'essaie de l'amadouer, mais elle est coriace. Vu sa réponse sans enthousiasme au réveil, je m'y attendais un peu.

Son message n'est pas complètement à côté de la plaque, cela dit. Depuis que je suis arrivé chez moi, j'enchaîne les rendez-vous téléphoniques, mais ils sont si brefs que j'ai pas mal de temps libre. Je pourrais — devrais, même — m'occuper des e-mails au lieu de plaider ma cause auprès d'Elyott, mais elle agit comme une drogue dure. Je n'en ai jamais assez.

Watson : Bien sûr que je travaille. Voyons, Holmes, comment pourrais-je te payer le restaurant sinon ?

Je ricane encore quand le téléphone sonne. C'est Peter.

— Ouais ?

— Mec, pleurniche-t-il.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Je me retiens de soupirer. Je sais d'avance qui l'a mis dans cet état. Déjà, parce que c'est régulier et ensuite, parce que Peter n'a qu'une seule passion dans la vie, et elle habite avec mon démon à lunettes préféré.

— Azeline ne répond pas à mon message. Elle me déteste !

— Elle est peut-être occupée.

— Je ne lui ai même pas encore parlé de bébés !

— J'espère que tu plaisantes ! Tu vas lui faire peur. Et puis, tu abandonnes déjà ?

— JAMAIS ! s'écrie-t-il avec passion.

J'éloigne le téléphone de mon oreille en grimaçant de douleur. Le con m'a niqué le tympan ! Peter n'avait pas fini de parler, fatalement, j'ai raté le début de sa phrase lorsque j'écoute à nouveau.

— ... m'épouser, comme ça elle ne pourra plus douter d'elle-même !

— Tu peux répéter le début de ta phrase ?

— Je pourrais tout simplement lui demander de m'épouser.

Il semble convaincu que c'est la solution et c'est un brun flipant. Mais en accord avec lui-même cela dit.

— Tu ne sors même pas avec elle, rétorqué-je.

Je l'entends inspirer bruyamment puis souffler par la bouche. Le tapotement de ses doigts sur le clavier est chaotique. Pour être autant déconcentré alors qu'il a devant lui un clavier et un écran, c'est qu'il est sacrément ébranlé.

— Depuis combien de temps vous vous voyez ? lui demandé-je.

— Tu veux dire qu'elle a accepté un rencard ?

— Oui.

— Ce n'est pas encore fait. Mais on discute beaucoup plus qu'avant !

Je soupire avec compassion. Peter et moi ne sommes pas dans des situations si différentes, finalement.

— Désolé, mec. J'ai pas de solution miracle, mais je ne suis pas sûr que lui faire ta proposition t'aiderait beaucoup.

— Je sais, je sais. Je me sens paumé, se plaint-il. Ça fait des mois qu'elle m'envoie des signaux contradictoires. Je sens qu'elle s'ouvre enfin, mais c'est dur d'attendre !

— Si elle t'a envoyé un *selfie* de sa poitrine, ce matin, c'est plutôt encourageant, non ?

— Non. Enfin, si. ATTENDS UNE SECONDE ! Comment tu sais ça ? Elle me montrait juste un tatouage !

— J'ai dormi avec Elyott et on l'a croisée ce matin.

— Je suis jaloux, geint-il. Elle a dit quelque chose après ?

— Rien du tout.

J'entends sa chaise grincer. Je l'imagine tout à fait la tête renversée en arrière et le visage défait.

— Je l'aime tellement ! Je ne sais même pas si elle s'autorisera à sortir avec moi, au final !

Peter expire sa dernière phrase et sa voix déraile. Il est vraiment mordu.

— Qu'est-ce qui la retient ?

— C'est la putain de différence d'âge, lâche-t-il, amer.

— Ah. C'est vrai. Azeline et Elyott ont le même âge.

— Hum.

— Ce qui fait...

— Dix putains d'années ! Tu n'imagines pas l'horreur sur son visage la première fois que je lui ai dit que j'avais 22 ans...

Je reçois un SMS d'Elyott, et une décharge électrique traverse mon corps. Les sensations que cette femme fait naître dans mon corps sont

indescriptibles. Je pourrais écrire un livre : *Comment mon cœur a cessé d'évoluer après le lycée.*

Holmes : Az ne me parle qu'en onomatopées ce matin. Comment va Peter ?

Watson : Il déprime. Il vient juste de m'expliquer pour la différence d'âge.

Holmes : Sa mère n'approuvera jamais qu'elle fréquente Peter à cause de ça. Elle ne verrait que ses propres mauvais choix.

— Jun ?

— Désolé, Elyott m'a envoyé un SMS.

Sa chaise grince violemment comme s'il s'était brusquement redressé.

— Azeline ?

— Elyott a l'air de dire qu'elle n'est pas en forme.

— Merde...

Son silence abattu me fait de la peine. Une vibration se fait entendre de son côté, mais il ne réagit pas.

— Peter, ce ne serait pas ton téléphone pro qui vibre ? Tu veux qu'on mange ensemble ?

— Moui..., renifle-t-il. Merde, c'est ma cliente. Je te rejoins chez toi après ?

— Ouais, sans souci.

— OK, OK, souffle-t-il, éteint.

Le téléphone dans la main, je me demande si Elyott se sent aussi impuissante. J'aimerais qu'elle soit ici pour pouvoir la prendre dans mes bras. Pour elle. Pour moi. Pour qu'on partage ce moment d'impuissance ensemble. Je repense à son dernier message et tique sur la dernière phrase.

Watson : Comment ça, ses mauvais choix ?

Holmes : Le père d'Az avait 20 ans. Lorsqu'elle est née, il a abandonné femme et enfant. Sa mère avait 26 ans et son mantra dans la vie est devenu « Sortir avec quelqu'un de plus jeune est une idée de merde. ».

Je n'ai pas le temps de répondre qu'un nouveau message apparaît.

Holmes : EST-CE QU'ÉCRIRE M**** COMPTE COMME UN JURON ALORS QUE JE NE L'AI PAS DIT À VOIX HAUTE ?

J'éclate de rire devant son message. Bon sang, elle est complètement dingue ! Ça ne fait que renforcer mon envie d'être avec elle.

Watson : Boîte à jurons, Holmes.

Holmes : Je te hais.

Watson : C'est faux.

Holmes : Je t'assure que si !

Watson : Prouve-le et accepte mon invitation dans un restaurant (pas un rencard). Je te défie de ne pas t'amuser.

Holmes : Je te le prouve en refusant.

Diabole, elle est coriace ! Sortie de nulle part, la voix de Hyun-Ae s'infiltre dans ma tête : « Elle n'a peut-être juste pas envie ! T'y as pensé à ça, gros naze ? »

Je pose mon téléphone, perturbé par ses mots. Ils sonnent vrais, et je me rends compte que j'agis comme un idiot à insister alors qu'elle dit non. Je déglutis, mal à l'aise. Est-ce que j'ai lu des signaux qui n'existent que dans mon imagination de lycéen ? Je retire mon pull, soudain trop chaud. Il faut que je mette ça au clair avant qu'elle ne se sente obligée d'accepter.

Watson : Excuse-moi, je ne devrais pas autant insister.

J'attends une réponse pendant plusieurs secondes, mais aucune ne vient. Elle est peut-être en rendez-vous. Ça me rappelle que ma productivité laisse à désirer depuis ce matin. J'ouvre enfin la boîte mail et me lève en voyant plus d'une centaine de non lus. Il me faut un autre café avant.

Je ne vois pas la matinée passer ; le nez dans les demandes d'intervention et les questions techniques pour Peter, j'avance très peu. Enfin, c'est l'impression que j'ai quand Peter débarque, les bras chargés de deux petites glacières, une odeur de légumes grillés flottant autour de lui. J'en salive d'avance.

— Dis-moi que tu reviens de chez tes mères.

— Ouais, dit-il avec un sourire fier.

— Canon ! Café ?

— Pitié, oui. Mam' Lise a encore essayé de me faire avaler son thé au gingembre, soi-disant c'est bon pour la digestion, mais c'est dégueu, râle Peter.

Lorsqu'il ouvre la première glacière, les effluves de légumes grillés envahissent ma cuisine pour de bon. Cette fois, je note une pointe épicée dans l'air. Peter déteste manger épicé, du coup, lorsque Lise et Erin expérimentent quelque chose qu'il ne mangera pas, elles préparent toujours une boîte pour moi. À la suite, il sort une boîte de riz blanc puis ouvre la deuxième glacière, qui elle sent le chou-fleur rôti et le miel.

Je dépose un café fumant sur le bar pour Peter et installe la table. Mon ventre se contracte si fort que c'en est ridicule. Ça sent tellement bon, le

pauvre n'a pas l'habitude. Je sais cuisiner, mais je n'arrive pas à la cheville des mères de Peter. Du coin de l'œil, je le vois perdu dans ses pensées. Même si ce type est une putain de tête en informatique, question sentiments, il est largué. La complexité de sa relation avec Azeline le fout en l'air. Au lieu de faire une croix sur elle, il s'est persuadé qu'elle était sa future femme. Rien de ce que j'ai pu lui dire n'a réussi à déloger cette idée de sa tête.

— Tu as eu d'autres nouvelles par Elyott ? demande-t-il après quelques minutes.

La bouche pleine d'aubergine fumante, je secoue la tête et hausse les épaules. Je me suis jeté sur mon assiette comme un sauvage. Je n'ai aucun regret.

— Mam' Lise a dit que c'était vraiment relevé...

Ma bouche brûle. Et ma gorge par la suite. Putain, c'est délicieux ! Les saveurs explosent sur mon palais, c'est fruité et un peu sucré. Les épices s'harmonisent parfaitement avec la texture fondante de l'aubergine. J'enfourne une fourchette de riz pour apaiser la brûlure et grogne de plaisir. J'entends un déclic une seconde trop tard. Peter repose son téléphone avec un sourire coupable sur le visage. Même sans faire exprès, j'ai réussi à le faire rire un peu.

— Elles vont être ravies que ça te plaise !

C'est une tuerie ! J'arrive à goûter une demi-fourchette de chou-fleur rôti avant que Peter ne termine sa boîte, ce morfale. Le chou-fleur est délicatement enrobé d'une sorte de caramel au thym et au miel. C'est incroyable ! Est-ce que ce genre de plat plairait à Elyott ? Elle a eu l'air de beaucoup aimer le mélange sucré-salé du plat d'Azeline, qui était beaucoup plus épicé d'ailleurs.

Lorsque son téléphone vibre, Peter se jette dessus si vite qu'il fait tomber sa fourchette. Un large sourire illumine soudainement son visage. Je devine qui lui a enfin envoyé un message. Il tape une réponse immédiatement, son sourire s'élargissant de quelques centimètres.

— Elle t'a dit quoi ?

— Elle s'excuse de ne pas avoir répondu, elle était un peu tendue ce matin.

— Et tu lui as répondu... ?

— Qu'elle était magnifique, soupire-t-il rêveusement.

Je secoue la tête en riant doucement. J'espère vraiment qu'Azeline donnera une chance à Peter parce qu'il le mérite, et parce qu'elle le rend heureux si simplement. Le karma ne peut qu'aller dans son sens. Un SMS d'Elyott arrive juste après cette pensée.

Holmes : J'avoue tout, l'idée de devoir m'apprêter pour un rencard me file des boutons !

Watson : Dieu merci !

Je repense à son jean qui moule son cul parfait et ses jambes galbées... Je dois me faire violence pour ne pas sourire comme un idiot. Et son t-shirt blanc, même s'il dissimule ses piercings sexy, je les vois dans ma tête.

Holmes : Pardon ?

Watson : Holmes, j'ai un sérieux *crush* sur ta tenue.

Holmes : Pff... n'importe quoi ! On pourrait commander japonais pour changer ?

J'ai un pincement au cœur en comprenant que c'est raté pour cette fois. Mais elle a autant envie de me voir que moi. Ce n'est pas rien.

Watson : OK. Vingt heures chez moi ou chez toi ?

Holmes : Chez toi !

Lorsque Peter et moi on se regarde, souriant comme deux imbéciles, on se fige une seconde. Puis, simultanément, on échange un *high-five* en éclatant de rire. Si Hyun-Ae était là, elle se serait foutue de moi jusqu'à ce que j'achète son silence avec une corvée pendant un mois.

Elyott

Je me réveille seule dans mon lit. Depuis deux semaines, mes journées sont remplies de joutes verbales par SMS, de fous rires spontanés et de sexe. Beaucoup de sexe. Rien que d'y penser, j'ai les cuisses qui chatouillent. Ou pas. On dirait que quelque chose coule...

Je bondis de mon lit et la seconde d'après, les premières douleurs de règles m'assaillent.

— ARGH ! Je vous déteste ! Je m'amusais si bien !

Si je n'avais pas aussi mal, ça n'arrêterait pas mon périple à OrgasmeLand. Le premier jours, les crampes sont insupportables. Donc, mon programme pour les deux jours à venir est d'alterner entre bouillotte chaude et plaid.

— Elyott ?

Azeline toque à ma porte sans l'ouvrir. Une nouvelle habitude qu'elle a prise après être tombée nez à nez avec mon fessier en l'air et Jun occupé à le faire rougir. J'ai été incapable de jouir après, et Jun s'est moqué de moi toute la journée par SMS.

— Je suis décente, tu peux entrer, lancé-je d'une voix d'aristocrate pompeuse.

— Tu as encore taché ton lit, constate-t-elle.

— Je ne les sens jamais arriver !

— Pourquoi tu ne les notes pas dans un agenda ?

— Parce que j'oublie ! Je souffre !

Elle m'aide à enlever mes draps puis farfouille dans mon tiroir à sous-vêtements. Une culotte de règles propre atterrit sur mon nez. La gargouille ricane en emportant les draps à la machine.

Az et moi avons un accord tacite lorsque nos règles arrivent : prendre soin l'une de l'autre. Bon, après, elle, elle n'a pas besoin de beaucoup de soins. Ses règles sont longues et abondantes, mais quasi sans douleur. À l'inverse, les miennes sont courtes et douloureuses. Sans parler des mauvais souvenirs qu'elles amènent. Mon ex était particulièrement infect lorsqu'elles arrivaient. Ou plutôt à cause de ce qu'elles annonçaient.

— Je sais à quoi tu penses et je veux que tu arrêtes. Je viens de repasser ce chemisier. Ne m'oblige pas à te faire un câlin, s'il te plaît.

— Tu es si adorable, pleurniché-je malgré moi.

Az sait très bien que mes émotions sont bordéliques quand j'ai mes règles. Elle n'hésite pas une seconde et me prend dans ses bras. Son chemisier est encore chaud. J'inspire son parfum, et une vague de tristesse s'abat sur moi. Je sais qu'elle n'aime pas particulièrement ce parfum, elle le porte parce que sa mère lui a dit qu'il était parfait, mais au fond, je suis persuadée qu'elle choisirait autre chose. Ou rien. La colère prend alors le pas sur les larmes. Je soupire bruyamment.

Maintenant que je suis plus calme, je me redresse et regarde la belle tâche humide que mes larmes — et ma morve — ont laissée sur le chemisier impeccable d'Az. Mal à l'aise, je la vois grimacer à l'idée de devoir se changer. Il est impossible pour elle d'aller bosser avec une tenue autrement que parfaite.

— Excuse-moi. Vas-y. Je vais faire couler le café, reniflé-je.

— Tu es sûre ?

— Certaine.

Je lui lance un méga sourire qui n'a pas l'air de la rassurer, puis finalement, elle s'éclipse.

Deux larges tasses de café plus tard, je me prépare pour une journée compliquée. Armée de ma bouillotte et d'antidouleurs, je rejoins Az dans l'entrée. Exceptionnellement, aujourd'hui, nous irons travailler en voiture. La pluie, le vent et même la neige, on peut gérer. Mais mes règles ? Non. Je m'accorde cet écart égoïste au moins pendant deux jours, et tant pis pour ce que les écologistes en penseront !

Je pratique des exercices de respiration pendant tout le trajet, regrettant chaque seconde d'être née avec un vagin. En arrivant à HL, je salue Clarisse — qui a les cheveux blancs comme neige — et m'affale dans mon fauteuil. Il faudrait que j'arrose mes plantes, mais je n'ai pas la volonté nécessaire pour me relever.

Je viens d'allumer mon PC, lorsque j'entends mon téléphone vibrer. Je sens mes lèvres s'étirer malgré la douleur. Jun arrive à me remonter le moral alors que je n'ai même pas encore lu le message. Recevoir un SMS chaque matin me donne des papillons dans le ventre et réchauffe ma poitrine. Je pourrais m'y habituer.

Watson : Bien dormi ?

Holmes : Parfaitement, mais le réveil... :(

Watson : Gueule de bois ? Vraiment, Holmes ? Ce n'est pas sérieux !

Holmes : Cette image que tu as de moi !

Watson : Je plaisante. Tu es malade ?

Holmes : Pire. J'ai mes rouges.

Watson : Tes rouges ?

Holmes : Mes règles !

Il ne répond pas immédiatement, et je soupire. Jun est-il de ces hommes qui sont dégoûtés par les règles ? La sonnerie de mon fixe interrompt mes pensées.

— Oui, Reine des Neiges ? claironné-je après avoir vu que l'appel venait de Clarisse.

— J'aime ce nouveau surnom ! rit-elle joyeusement. Tu as un RA dans dix minutes.

— Saint bordel ! Déjà ?

Pour une fois, je n'ai pas écoulé tout mon stock d'injures pour la semaine. Il me reste deux jokers. Je m'améliore !

— Je me doutais bien que tu n'étais pas encore dans la salle holographique. Tu veux que je vienne t'aider à tout lancer ?

— Bwah ! je t'aime, toi aussi !

— Je sais. Vraiment, tu as besoin de quelque chose ?

— Je veux bien que tu me chauffes ma bouillotte, s'il te plaît. Je crois que je vais emporter ma chaise dans la salle holo, je ne me sens pas de rester debout là tout de suite.

— Tu as raison. J'arrive.

La seconde d'après, Clarisse apparaît dans mon bureau, avec un sourire compatissant aux lèvres et ses petits yeux gris brillants. Elle me fait penser à un être féérique avec ses cheveux courts, son maquillage coloré et son petit nez. Elle est vraiment canon. Allons bon, les émotions qui reviennent !

Clarisse s'empare de ma bouillotte et repart après m'avoir lancé un clin d'œil. Mes yeux suivent son sautillement habituel. La personne qui lui tapera dans l'œil sera chanceuse ! D'ailleurs, c'est quand la dernière fois qu'elle a nous a parlé de ses histoires de cœur ? Il me semble qu'elle voyait un motard bipolaire ou quelque chose comme ça. Mentalement, je note de lui poser la question dans la journée.

Je hausse les épaules et jette un regard noir à la porte de ma salle holographique.

Est-ce raisonnable, Elyott ? Tu n'es pas en train de mourir, si ? J'ai mal, c'est supportable, mais j'ai mal.

Assez pour ça ?

— Oui !

Dans un crissement désagréable, je fais rouler ma chaise jusqu'à la porte — que j'ouvre — et avance au centre de la pièce. Je me lève uniquement pour passer un câble et allumer l'ordinateur. Mission accomplie.

Clarisse arrive quelques secondes après et me tend la bouillotte délicieusement chaude. Elle réalise avant moi — parce que mon cerveau est parti faire la sieste pour deux jours — que j'ai oublié mon casque Bluetooth. Un coup d'œil à l'horloge la fait sortir de la pièce au triple galop et revenir avec. Je l'enfile en la remerciant puis me plie en deux. Une contraction particulièrement douloureuse me coupe la respiration un instant. J'aurais dû rester au lit !

Une fois que tout est branché et connecté, Clarisse repart, non sans m'avoir adressé deux pouces en l'air en guise d'encouragements. Je grimace de douleur et inspire profondément. Je lance la session d'une voix faussement joviale. L'hologramme de la pièce où se trouve madame Lanù est un bureau qui sent le luxe à plein nez. Du cuir, du cuir, du cuir. Partout. Ma cliente est assise les mains croisées sur ses cuisses et les épaules bien droites. En face d'elle, le sourire mesquin du type chauve assis derrière un bureau lustré ne me plaît pas du tout. C'est le genre de RA que j'aurais préféré faire un autre jour. L'entretien ne me dit rien qui vaille.

— Madame Lanù ? Je suis avec vous, ça va bien se passer, rassuré-je ma cliente, avec une conviction feinte.

En entendant ma voix, celle-ci esquisse un demi-sourire. Son profil me revient enfin en tête. Cette nana est une vraie commerciale dans l'âme. Je ne sais même pas pourquoi elle a fait appel à nos services ; ce poste, elle peut l'avoir sans souci. Au moment même où cette pensée me traverse, le chauve laisse son regard couler vers le décolleté de ma cliente. Je frissonne de dégoût et réalise que le visage de madame Lanù arbore la même expression. Je suis sûre qu'elle regrette d'avoir postulé.

Trois heures plus tard, elle m'envoie un e-mail pour me dire qu'elle a décliné l'offre. Femme intelligente !

Je me rappelle soudain que j'ai oublié de regarder si Jun m'avait répondu. Il me faut bien dix minutes pour me souvenir d'où j'ai abandonné mon portable et pour le trouver au fond d'un tiroir. Deux nouveaux messages m'attendent.

Mamie : Jeune fille, j'ai besoin d'attention ! Tu m'oublies déjà ?

— Pff... comme si c'était possible de t'oublier, Mamie ! ricané-je.

Depuis qu'elle m'a arraché les vers du nez à propos de ma relation avec Ye-Jun, elle ne cesse de quémander des détails de l'évolution. Puis de se renfrogner en constatant qu'il n'y en a pas. Je me promets de l'appeler en rentrant. En plus, Az accompagne l'une de ses petites sœurs à une pièce de théâtre ce soir, donc ce sera parfait pour me remonter le moral. Je ne suis pas faite pour vivre seule. J'avoue, j'ai peur du silence ! Et avec mes rouges, Jun n'aura aucun intérêt à venir, surtout si je passe la soirée à faire le burrito dans un plaid. L'autre SMS est de lui.

Watson : Aïe. Je voulais te proposer de m'accompagner chez madame Franz, mais tu as peut-être la tête à autre chose ?

Son message est arrivé quatre minutes après le mien. Je me sens un peu idiote de l'avoir jugé en si peu de temps.

Holmes : Sur une échelle de 1 à 10, comment réagirait Franzie si j'arrivais déguisée en burrito ?

Watson : Je vais y aller seul !

Holmes : Désolée, je ne suis vraiment pas en forme.

Watson : Tu n'as pas besoin de t'excuser. Je te raconterai.

Holmes : Tu as intérêt ! Ça égayera ma soirée solo !

— Tu n'as rien à manger pour midi, tu veux que j'aille te chercher quelque chose ? me demande Azeline, qui s'est matérialisée dans la chaise devant mon bureau.

— Non, j'ai une gamelle de ton curry qui est restée dans le frigo de la cuisine ici.

— Celui que j'ai fait il y a quatre jours ? s'alarme-t-elle.

— Hey ! Il est encore bon !

— Un de ces jours, tu vas finir par faire une intoxication alimentaire, Elyott !

Je hais gâcher la nourriture. Particulièrement celle de Mamie qui, malgré ses petits moyens, nous prépare des plats succulents. Et puis, jeter de la bouffe encore consommable juste parce qu'on a la flemme de manger plusieurs jours la même chose, c'est pas mon truc.

J'ai si mal pendant le repas que je n'avale que deux bouchées — sans compter les cachets — et retourne me terrer dans mon bureau. Jun n'a pas répondu à mon SMS, et une pointe de déception s'est installée dans ma poitrine. J'attends ses messages comme les enfants attendent le passage de la petite souris lorsque leur première dent est tombée. Et je me trouve bien plus impatiente qu'eux. C'est ridicule. Je m'étais juré de ne pas trop

m'accrocher. De ne rien attendre des relations. De ne PAS coucher avec le même mec plus de deux fois.

Je me donne toujours de très bons conseils. Si seulement j'étais capable de les suivre.

Il y a quelque chose chez Jun qui me plaît beaucoup. Beaucoup trop. Je me sens à l'aise. En sécurité. Il ne me trouve pas bizarre ou « trop » ou « pas assez ». C'est juste... évident avec lui. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie d'essayer de voir jusqu'où ça peut aller. Par curiosité. Par pur masochisme. Je me fatigue.

Une vague de douleur m'arrache un gémissement pitoyable. Ma bouillotte a déjà refroidi. Je consulte mon agenda et vois avec stupeur que je n'ai pas d'autres RA de prévus. Juste un rendez-vous avec une habituée en fin de journée. Depuis qu'on a changé de planning, j'ai peur d'oublier des trucs, même si c'est Clarisse qui le remplit presque seule. Je décroche mon fixe et l'appelle.

— Ouiiii ? chantonne-t-elle gaiement.

— Clarisse, tu me confirmes que je n'ai pas oublié de RA cet après-midi ?

— C'est moi qui remplis ton calendrier. Je te confirme que JE n'ai rien oublié. Comment tu vas ?

— Pas foufou. Tu crois que tu peux appeler mon rendez-vous de seize heures pour lui proposer un appel téléphonique, voire une visio...
ATTENDS UNE MINUTE !

Les yeux sur mon planning, je viens de remarquer un truc suspect.

— J'attends, j'attends, s'amuse-t-elle.

— Pourquoi tous mes après-midi sont vides, cette semaine ?

— Je suis très bonne en math, moi, madame.

— Tu calcules mes dates de rouges ? m'exclamé-je, éberluée.

— Peut-être, répond-elle avec un sourire évident dans la voix.

— TU ES LA MEILLEURE SECRÉTAIRE DU MONDE !

J'entends son rire jusque dans mon bureau. J'espère qu'Az n'est pas en rendez-vous, parce que le client va se poser des questions.

— Je sais. Je suis presque déçue que tu ne me le dises que maintenant, ronchonne-t-elle.

— Tu as raison, je te le dirai chaque matin, maintenant ! J'éteins tout et je rentre.

— N'importe quoi, rit-elle. Ça va aller ?

- Il le faut bien. Je préviens Az par SMS.
- Repose-toi bien. Je te confirme si ton rendez-vous de cet après-midi est possible par visio.
- Ou demain ?
- OK, demain. Allez, file !

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Il fait nuit lorsque je me gare dans la rue où habite Franz... Madame Franz. Je fixe mon téléphone pour la énième fois. Je n'ai pas répondu au dernier SMS d'Elyott par peur d'être trop collant. J'ai envie — besoin même — de prendre soin d'elle. Depuis son dernier SMS, je n'arrive pas à déterminer si c'était une invitation à venir partager sa solitude ou un fait. Est-ce qu'elle aime être seule quand elle a ses règles ? Est-ce qu'elle déprime ? Est-ce qu'elle va bien ?

Je suis grave.

Hyun-Ae était de ces femmes qui souffrent à peine pendant leurs règles. Ce n'est clairement pas le cas d'Elyott. J'ai commencé plusieurs messages avant de les effacer, incapable de trouver LA bonne tournure pour savoir si elle voulait rester seule ou non. Après plusieurs heures de réflexion, je finis par me dire que l'appeler pour lui raconter le rendez-vous avec madame Franz est l'excuse parfaite pour tâter le terrain.

J'empoche mon téléphone et me dirige vers la porte, où Franzie... Diable ! Ce foutu surnom qui s'est infiltré dans ma tête ! Où madame Franz m'attend, avec un sourire de pure façade.

— Monsieur Tessier, bonjour. Comment allez-vous ? Entrez.

— Parfaitement, merci. Et vous ?

— Bien, bien. Je suis ravie de vous voir. Vous avez des nouvelles... Oh ! Mes excuses, je suis d'une impolitesse. Venez vous asseoir au salon. Voulez-vous un café ? Un thé ?

Je refuse poliment en cachant mon sourire. Elle se retient de me harceler de questions, mais je vois bien la tension dans ses mains. Nous nous installons dans le salon et un détail me saute immédiatement aux yeux. Contrairement à la perfection de la dernière fois, les coussins sont de travers et le plaid a l'air d'avoir été jeté à la va-vite. En soi, c'est tout de même rangé, mais ces petites imperfections rendent la pièce vivante. Du coin de l'œil, Franzie — j'abandonne l'espoir de l'appeler autrement — tortille nerveusement sa bague autour de son doigt.

— Iris va bien. Très bien, même. Je ne sais pas où elle réside, cela dit, déclaré-je sans préambule.

— Oh ! Oh ! c'est merveilleux ! s'exclame-t-elle les yeux humides.

Elle sort un mouchoir immaculé d'un tiroir et se tamponne les yeux, sans réussir à calmer le flot qui coule. Je prends l'une de ses mains avec un sourire compatissant.

— Vraiment, ce n'est pas dans mes habitudes. Je suis vraiment désolée.

— Madame Franz, vous étiez inquiète, il n'y a pas de mal. Vraiment.

Un petit sourire naît sur son visage humide.

— Racontez-moi ! quémante-t-elle.

Avec le plus de détails possible, je lui narre notre rencontre avec sa fille, sans mentionner ses amis ou l'adresse où nous l'avons vue. Lorsque j'arrive au passage concernant le carnet de partenaires potentiels, son visage blanchit de choc puis d'effroi.

— Elle nous a confié ceci, dis-je en sortant la lettre de ma veste. Pour vous. Nous ne l'avons pas lue.

Franzie attrape la lettre, les mains tremblantes, et l'ouvre sans attendre. Ses yeux parcourent les maigres lignes écrites, en retenant sa respiration. Dès qu'elle termine, elle s'effondre en larmes. Je lui tends son mouchoir et pose ma main sur son épaule. Elle ne semble pas me remarquer, perdue dans son chagrin. Est-ce qu'Iris ne veut plus la voir ? Ou pire ? Ses mains sont crispées autour de la lettre, et ses épaules convulsent au rythme de ses larmes.

— Madame Franz ?

Lentement, elle redresse sa tête. Puis, sans prendre la peine d'essuyer ses larmes, elle me tend la lettre. Iris y a gribouillé une dizaine de lignes.

Maman,

J'espère que tu vas bien. J'ai coupé mes cheveux, je suis désolée, je sais que tu les aimais longs, mais je les préfère courts. Je les ai toujours préférés courts. J'ai ajouté des piercings à mes tatouages que tu détestes tant. Je voudrais que tu me voies comme je suis réellement, et non comme qui je devrais être. Papa n'approuverait pas, je sais. C'est pour ça que je suis partie. Cette vie trop parfaite n'a aucun sens. Ni pour toi ni pour moi.

Je suis désolée pour les petits-enfants que tu n'auras jamais. C'est une limite que je ne veux pas dépasser.

Je t'aime

Iris

— Je dois lui parler. Mon bébé... elle ne comprend pas, bafouille-t-elle lorsque je lui rends la lettre.

— Je ne sais pas exactement où elle habite...

— Non ! s'écrie-t-elle avant de répéter plus calmement, non. Je ne veux pas la brusquer. Je vais aussi lui écrire une lettre. Est-ce que ça vous dérangerait de...

— Bien sûr que non. Je vais attendre dehors, le temps pour vous de l'écrire tranquillement. Je suis garé juste en face. Prenez votre temps.

Visiblement troublée, Franzie ne me retient pas, et je souffle intérieurement de soulagement. Elle me raccompagne tout de même en promettant de se dépêcher.

Installé dans ma voiture, j'attrape mon téléphone et envoie immédiatement un SMS à Elyott.

Watson : La lettre l'a sacrément ébranlée. Franzie est en train de lui écrire une réponse, c'est bon signe, non ? Comment tu te sens ?

Je me sens sourire lorsque je vois sa réponse arriver quelques secondes après. Mon cœur tressaute dès que je vois son surnom apparaître sur mon écran. Je suis irrévocablement foutu. Et ça me va parfaitement.

Holmes : Je suis affalée dans mon canapé, ma journée pourrait être pire. Tant mieux pour Franzie, il y a certainement une explication logique à son comportement. Peut-être. Ou pas. Elle était comment ?

Watson : Elle a beaucoup pleuré. Je trouve qu'il y a un vrai décalage entre ce qu'elle fait avec Iris et comment elle a réagi à sa lettre. Elle était épouvantée par ses mots.

Holmes : Que disait la lettre ?

Watson : Franzie est là. Je t'appelle après.

J'ouvre la fenêtre lorsqu'elle arrive à ma hauteur et me tend une lettre saturée de parfum. Je retiens une grimace et la dépose sur le fauteuil à côté. J'espère sincèrement qu'il ne s'imprègnera pas dans ma voiture, déjà parce que je ne l'aime pas, et ensuite parce qu'il couvre celui d'Elyott.

— Merci encore pour votre gentillesse, monsieur Tessier. Je ne sais pas comment vous remercier...

— Ne me remerciez pas encore. J'espère vraiment que vous trouverez un terrain d'entente.

— Je l'espère aussi, souffle-t-elle tristement.

Après un dernier signe de la main, elle retourne chez elle, les épaules baissées. J'espère vraiment que ce qu'elle a écrit dans sa lettre touchera Iris. Assez pour qu'elles puissent se parler de vive voix.

Sans bouger de ma place, je récupère mon téléphone et vois qu'Elyott m'a envoyé un message.

Holmes : Je te déteste d'avance de me laisser dans le suspense ! Tu as intérêt à m'appeler immédiatement après !

Je ris tout seul dans ma voiture, imaginant le visage d'Elyott tordu d'impatience. Je l'appelle sans bouger la voiture. Elle décroche à la deuxième sonnerie.

— Je veux TOUT savoir, Watson !

— Chère collègue, je suis terriblement désolé de t'avoir fait attendre, Holmes, raillé-je.

Elyott émet un son entre un hoquet et un reniflement, et je dois me retenir de lui rire au nez.

— J'écoute.

— Je n'ai plus la lettre sous les yeux, mais elle s'excusait de ne pas être à la hauteur des attentes de Franzie. Qu'elle avait coupé ses cheveux et avait des piercings et qu'elle était désolée de la décevoir.

— Quelle connerie !

— Boîte à jurons ?

— ARGH ! grogne-t-elle dans mon oreille. Mamie, je vais faire de toi une femme riche ! Bref. Comment a réagi Franzie ?

— Elle était effondrée.

— Je pense que nous ne connaissons pas toute l'histoire. Tu te rappelles comment Iris a parlé de son père ?

— Oui. Elle avait du mal à en parler tant elle était révoltée. Franzie...

— Tu as vraiment adopté le surnom ! coupe Elyott, hilare.

— La faute à qui ? ris-je. Franzie se met peut-être des œillères ? Ça expliquerait le comportement d'Iris vis-à-vis de son père.

— Peut-être. J'espère qu'Iris lira la lettre devant nous.

— Nous ? répété-je, sans réussir à cacher mon ravissement.

J'aime ce mot dans sa bouche. J'aime l'idée que cela implique. Je mise beaucoup sur le fait qu'elle l'utilise sans même s'en rendre compte.

— Watson, c'est une évidence ! Je suis le cerveau de cette enquête !

Mon rire résonne dans l'habitacle. J'ai soudainement envie d'être avec elle pour la prendre dans mes bras et vraiment partager ce moment complice, avec autre chose que des paroles. En profitant de sa chaleur et en m'enivrant de son odeur.

Avec des pensées pareilles, t'as du culot de te foutre de la gueule de Peter !

— Sans toi, elle serait toujours au même point, c'est vrai.

— J’aime avoir raison ! ricane-t-elle. Ne me fais pas rire, j’ai mal !

— Mes excuses, Holmes. Comment se passe ta soirée solo ?

La question m’échappe avant que j’aie pu y réfléchir plus longtemps. Quel crétin ! Mais maintenant que j’ai posé la question, je suis impatient d’entendre sa réponse.

— Bof, le canapé me tient compagnie. Le plaid aussi.

— Tu as réussi à manger ? Ma sœur n’avait pas de fortes douleurs, mais je viens de me rappeler qu’elle était souvent nauséuse. Elle ne mangeait que du riz.

— J’ai moins mal qu’à midi, mais j’ai eu tellement la flemme de sortir de mon plaid pour cuisiner que je me suis rabattue sur un paquet de chips, avoue-t-elle.

L’ouverture est trop belle. Je ne vais pas rater ça, quand même ? Mais si elle n’avait pas envie de me voir ? Je n’ai pas envie de m’imposer non plus. Mais elle n’a rien avalé de la soirée. La savoir seule avec pour repas un paquet de chips me retourne le cerveau. J’ouvre la bouche et cherche une tournure de phrase qui ne soit pas invasive, et n’en trouve pas. Diable !

— Tu es toujours là ? s’inquiète Elyott.

— Oui, oui.

— Tu as... euh... mangé ?

Son élocution timide fait quelque chose à l’intérieur de ma poitrine.

— Non ?

Mon cœur s’emballe, alors que je réalise que ma réponse est une question. Je suis à deux doigts de me frapper le front contre mon volant tellement je me sens ridicule.

— Ça te dirait de venir ? Enfin, même si... tu vois... Avec mes rouges, je n’ai pas vraiment envie de...

Elle laisse sa phrase en suspens, mal à l’aise, sans se rendre compte qu’elle vient de me proposer ce que j’essaie de faire depuis ce matin.

— De ? Dis-moi ce que tu ne veux pas manger, je m’en fiche, dis-je en riant.

— Non. C’est...

Elle dit quelque chose d’inintelligible. Je me demande même si c’était un vrai mot tant elle a parlé vite et bas.

— Voyons, Holmes ! Tu n’as pas envie de... ?

— DE SEXE ! lâche-t-elle subitement.

Un silence choqué s’installe entre nous.

— Désolée. Enfin, bref, tu n'es pas obligé de me tenir compagnie, quoi.

— Franchement, Holmes, le sexe n'était pas du tout dans mes pensées. Je veux m'assurer que tu as mangé et que tu vas bien.

Les mots sortent de ma bouche avec une honnêteté brutale. Et pour une fois, ça fait du bien. De ne pas retenir ce que je pense tout bas. À l'autre bout du fil, j'entends Elyott soupirer, et je croise les doigts pour que ça soit du soulagement plutôt que de l'agacement.

— Oh, souffle-t-elle.

— Oh bien ou oh pas bien ?

— Oh bien, rit-elle. Je ne savais pas si tu serais intéressé par juste venir regarder un film.

— Je le suis, lâché-je un poil trop vite. Tu veux manger quelque chose en particulier ?

— En fait, oui. Je suis désolée, c'est redondant, mais l'idée d'une pizza aux ananas me fait saliver.

— Quelle horreur ! Je commande et j'arrive d'ici une trentaine de minutes. Choisis un film.

— Watson, tu es un cadeau du ciel ! Tu sauves ma soirée.

Le plus drôle, c'est que c'est elle qui sauve la mienne.

Elyott

J'accueille Jun exactement comme je l'ai annoncé. C'est-à-dire, en burrito dans mon plaid, les cheveux en chignon et l'air crevé. L'odeur qui s'échappe des boîtes de pizzas qu'il a en main fait grogner mon estomac. Le sourire qui naît sur ses lèvres me fait frissonner de plaisir. Il a vraiment un beau sourire.

— Entre. Désolée, je n'ai pas trouvé la force de m'habiller.

— Tu es ravissante en nem, affirme-t-il affectueusement.

— C'est un burrito.

— Un très beau burrito.

Il dépose les pizzas sur la table basse pendant que je cherche quoi lui rétorquer. J'ouvre la bouche au moment où il prend une part de ma pizza, mime un haut-le-cœur et me la tend. J'oublie ce que je m'apprêtais à dire en me jetant dessus.

— Seigneur, c'est incroyablement parfait.

— Je pense toujours que l'ananas n'a rien à faire sur une pizza, déclare-t-il en mordant dans une part de la sienne.

— Tu rates quelque chose, Watson. Tiens, ouvre la bouche.

Il s'approche immédiatement et je reste ma pizza en l'air comme une idiote. Je ne m'attendais pas à ce qu'il cède avec autant d'enthousiasme.

À un moment, Elyott, il faudrait que tu cesses de te voiler la face pour voir ce qui se passe sous ton nez !

Je déglutis et lui passe ma pizza à moitié mangée. Il la croque, mâche et avale avec une grimace.

— Ce n'est vraiment pas mon truc, commente-t-il. Tu as soif ?

— Il y a de la bière au frigo, si tu veux. Je me ferai un thé plus tard.

Quand j'aurai le courage de sortir du canapé.

Il se lève et je l'entends ouvrir le frigo, puis farfouiller dans les placards, certainement à la recherche d'un décapsuleur. Je fonds un peu plus dans mon canapé avec un sourire bienheureux en reconnaissant le bruit de la bouilloire.

Jun revient avec sa bière en main et une tasse d'eau fumante. De sa poche, il me sort plusieurs sachets, dont mon préféré : pomme-cannelle.

— Merci beaucoup.

— Tu mets quelque chose dedans ? s'enquiert-il, toujours debout.

— Non, je le bois comme ça, merci.

Il s'installe à mes côtés et attrape la télécommande, le sourcil interrogateur.

— On regarde quoi ?

— Ce que tu veux. Je vais très certainement m'endormir devant, alors choisis.

— Non, non. Tu as mal, tu as gagné le droit de choisir, déclare Jun en laissant glisser son regard vers la bibliothèque où se trouvent nos DVD. Un Disney ?

— Je pensais plutôt à *Pirates des Caraïbes*, ils l'ont mis récemment sur Netflix.

— *Yo-ho-ho and a bottle of rum* ! chantonne-t-il en allumant la télévision.

Jun démarre le film. J'ai si faim que j'engouffre l'intégralité de ma pizza et trouve une place supplémentaire pour une part de la sienne.

— Élisabeth se laisse marcher sur les pieds, ça m'agace ! râlé-je lorsque celle-ci est forcée de porter un corset trop serré pour rencontrer le gouverneur.

— C'est le souci de l'époque, toutes les femmes étaient supposées être obéissantes pour espérer faire un bon mariage.

— Le gouverneur a un balai dans le cul !

— Il est clairement sous le charme d'Élisabeth, cela dit, commente Jun.

— En vrai, j'aime bien son personnage.

— Moi aussi.

Vers le milieu du film, je me sens glisser vers Jun et ne fais aucun effort pour me redresser. Si bien qu'après, ma tête atterrit sur sa cuisse musclée. Je peine à trouver une position agréable, et il finit par avoir pitié de moi et glisse un coussin sous ma tête. Sa main, restée sur sa cuisse, se pose sur mes cheveux. Lentement, il masse mon cuir chevelu, son attention rivée sur l'écran. Sous ses doigts habiles, je me détends complètement sans empêcher mes paupières de se fermer.

Lorsque je rouvre les yeux, le générique de fin défile sur l'écran, et de la bave a coulé sur le pantalon de Jun. Mortifiée, je m'essuie la bouche discrètement et me remets en position assise. La tâche, par contre, je ne peux rien faire pour la cacher.

— Hum. Désolée pour ton pantalon.

— Pas de ça entre nous, Holmes. Comment tu te sens ? m’interroge-t-il en éteignant l’écran.

Mon cœur — ce traître — fait un bond dans ma poitrine et mes joues rosissent de plaisir. Mes barrières ont plié, puis cédé. Cette limite que je m’impose depuis des années semble s’être rétrécie sans mon consentement. Je ne cesse de vouloir faire marche arrière avec Jun, pour finalement me rendre compte que je continue à avancer. Le sourire aux lèvres et la terreur dans le ventre, mais je suis incapable d’arrêter.

Je m’accorde ce plaisir éphémère avec lui et je n’en ai jamais assez. Je me sens si à l’aise et apaisée. C’est trop bizarre. Je suis en perpétuelle adaptation et découvre des petits bonheurs dans les choses simples. Un échange de SMS, un film, une pizza... Et avec tout autant de naturel, Jun a pris soin de moi, s’inquiète de mon état, et je ne sais pas comment réagir. Je me suis forcée à compter sur moi-même, mais depuis que j’ai rencontré Jun, je n’arrive pas à vraiment regretter cette solitude.

— Tu as mal ? s’alarme Jun en fixant mes joues humides.

— Bwah ! Je suis une madeleine pendant mes rouges, ça va passer.

— Tu veux un autre thé ? Un médicament ?

Un début de sourire moqueur naît entre mes larmes silencieuses. Je crois que Jun panique un peu. Et sans aucune logique, je me mets à rire à gorge déployée. Je vais finir en asile psychiatrique à force.

— C’est moi qui te fais rire, Holmes ? demande-t-il les sourcils froncés.

— Un peu, rigolé-je malgré moi.

La porte d’entrée s’ouvre dans un bruit de clés et de cliquetis de chaussures typiques d’Az. Le silence se fait dans l’entrée. Elle a sûrement repéré les chaussures de Jun. Quelques secondes après, sa silhouette apparaît dans l’arche. Je reconnais immédiatement son regard déterminé. Même une soirée avec sa sœur se termine en remontrances pour Az. Une longue nuit à trier, nettoyer, ranger, repasser ou encore organiser sa chambre l’attend.

— Coucou, lance-t-elle à Jun puis à moi, ça va toi ?

— Jun a pris soin de moi.

— Et je vais te laisser entre les mains d’Azeline, maintenant.

— Tu ne restes pas ? geigné-je comme une addict en manque.

Son rictus en dit long sur ce que lui a fait ma phrase. Je suis un peu déçue qu’il ne reste pas, mais je ne lui ai pas proposé non plus. Enfin, là, c’est comme si je venais de le faire, non ?

— Je n'ai pas de fringues de rechange, et j'ai malheureusement un rendez-vous tôt demain.

— Je vais me doucher. Bonne nuit à tous les deux, lance Az avant de filer dans sa chambre.

Je sais qu'elle ment, et au regard qu'elle me lance, elle sait que je sais.

Je me lève et la bouillotte, jusqu'alors coincée dans mon pantalon de pyjama, tombe dans un bruit mat. Jun la récupère et fait rouler les grains à l'intérieur avec une expression confuse.

— Ce sont des noyaux de cerise, expliqué-je. Ils restent chaud plus longtemps une fois passés au micro-ondes.

Une lueur de compréhension passe dans son regard. Sans répondre, il se dirige vers la cuisine, et le bruit reconnaissable du micro-ondes résonne jusqu'à moi. Jun revient avant la fin du cycle.

— Je te l'apporte dans ton lit ? Tu vas te coucher ?

— Oui, merci.

Je suis officiellement déçue. J'aurais bien voulu qu'il reste me faire des papouilles toute la nuit, mais ni lui ni moi ne l'avions prévu. Et sûrement par ma faute, en plus. Je refais le burrito autour de moi et trotte jusque dans ma chambre. J'ouvre le lit et me rappelle que j'ai toujours la même culotte de règles que ce matin. Je change de direction et sort un boxer de la même matière.

— Tu ne risques pas de le tacher ? demande Jun, qui est mystérieusement apparu dans mon dos.

— C'est fait exprès pour les règles, c'est doublé à l'intérieur.

— C'est la première fois que je vois un truc comme ça, commente-t-il. Je te mets la bouillotte dans la couette, ça réchauffera le lit en même temps.

— OK.

— OK.

On se regarde en silence. Deux parfaits idiots. Bon, d'accord, l'idiote, c'est moi. Ses intentions sont plutôt claires, et moi je lui mets des limites que je ne respecte même pas. On s'embrasse, on ne s'embrasse pas ? D'habitude, on se voit pour baiser, mais pas aujourd'hui. C'est un peu le test pour savoir où en est notre relation. Où je décide qu'elle en est, si j'en crois l'expression d'attente de Jun. Il me laisse choisir.

Je me mets sur la pointe des pieds et dépose un tout petit bisou sur le coin de sa bouche. Ni sur la joue ni sur les lèvres. Une indication alambiquée de

ce que je ressens. Jun sourit et dévoile ses dents parfaitement alignées, signe certain d'un appareil dentaire au collège ou au lycée.

— Bonne nuit, Holmes, murmure-t-il.

Il replace une mèche échappée de mon chignon et sa main frôle ma joue. La caresse se loge droit entre mes cuisses, et je fronce les sourcils devant cette réaction illogique. Jun voit mon expression et la lit évidemment de travers. Il retire vivement sa main et recule d'un pas. J'avance vers lui, son visage est confus maintenant.

— Bonne nuit. Watson, si tu venais avec tes affaires demain, tu pourrais rester dormir ? Je suis sûre que tu ferais un meilleur job que mes noyaux de cerise.

Ses sourcils se lèvent de surprise et sa bouche s'entrouvre de choc. Il reste ainsi pendant quelques secondes et finit par hocher la tête.

— Est-ce que...

Il déglutit difficilement.

— Est-ce que je peux t'embrasser ?

Sa voix grave essoufflée me fait rougir et trépigner d'impatience. J'acquiesce avidement. Un sourire en coin apparaît sur son visage. Il y a du soulagement dans son regard. Il s'approche d'un pas et m'entoure de ses bras. Puis, très lentement, comme pour savourer chaque seconde d'anticipation, il approche son visage du mien. Plus impatiente que lui, je supprime l'espace entre nos bouches. Ses bras se resserrent autour de moi. Sa langue explore la commissure de mes lèvres et semble en goûter chaque centimètre. Tout mon corps se réveille sous les assauts chauds et tendres. Je n'ai jamais été embrassée comme ça. Il y a quelque chose d'infiniment doux dans son baiser. Je me sens précieuse. Je laisse la sensation me reconforter.

Je me perds dans ces sensations douces et délicieuses entre ses lèvres. Les couinements qui sortent de ma gorge sont ridicules, mais je n'arrive pas à les retenir. Je voudrais qu'il m'embrasse comme ça toute la nuit.

Lorsqu'il recule, je gémis de frustration. J'ai chaud partout. J'ai même totalement oublié le plaid qui est tombé à mes pieds. Jun semble très satisfait de l'effet de son baiser, il pose une dernière fois ses lèvres au coin de ma bouche, exactement au même endroit où je l'ai embrassé plus tôt. Puis, il se penche pour récupérer le plaid. Il m'enroule dedans avec des gestes tendres puis recule jusqu'à la porte de ma chambre.

— Bonne nuit, Holmes. À demain soir, me lance-t-il avec un clin d'œil.

OceanofPDF.com

Ye-Jun

J'ai tourné toute la nuit en me repassant la soirée d'hier en tête. Quelque chose est définitivement différent avec Elyott. Chaque instant avec elle me rend avide du prochain. Je les attends avec autant d'impatience qu'un gamin le matin de Noël.

Malgré ma nuit agitée, je me sens en forme. Je me surprends à sourire en m'habillant. Les yeux posés sur mon armoire, je prépare mentalement mon sac pour ce soir. J'espère qu'Elyott a bien dormi, elle était complètement à plat hier. Est-ce que j'ai profité d'un moment de faiblesse pour lui montrer mon affection ? Peut-être. Mais ces moments simples étaient parfaits. Je les veux tous. La puissance de mes émotions lui ferait certainement peur et hier, j'ai dû me faire violence pour partir. J'avais envie de la serrer toute la nuit, le nez dans ses cheveux, son corps chaud contre le mien.

Sauf que je dois me retenir. Je dois la laisser venir à moi et non m'imposer. J'ai remarqué des petits changements chez elle qui me font frissonner de plaisir. Elle répond à mes SMS presque aussi vite que moi. C'est même elle qui débute nos conversations pour me parler de tout et de rien. Elle m'embrasse même sans sexe, ça, c'est une nouveauté qui me plaît beaucoup. Sa bouche... Putain. La douceur de ses lèvres et le goût de sa bouche sont enivrants.

Hier soir, je l'ai embrassée bien plus longtemps que je ne l'avais prévu. J'étais incapable d'arrêter. Totalement hypnotisé par les petits gémissements qui sortaient de sa gorge, avide de tous les entendre. Je me réconforte en repensant à son expression déçue quand je suis parti. Elle était si pâle lorsqu'elle s'est endormie pendant le film, elle grimaçait dans son sommeil.

Lorsque j'allume mon PC, mon esprit s'aventure tout seul vers le sujet tabou pour Elyott : « le rencard ». Un début d'idée se construit dans ma tête pendant que, machinalement, j'ouvre ma boîte mail. Si je lui proposais de faire la moitié du chemin, peut-être qu'elle accepterait. Un rencard implique un pas de plus dans notre relation.

Comme si elle savait que je pensais à elle, je reçois un SMS de sa part.

Holmes : Ça n'arrive que très rarement, mais je n'ai presque plus mal. Tu as sacrifié une vierge cette nuit ?

Les coins de ma bouche se redressent instantanément. Il n'y a qu'Elyott pour raconter des trucs pareils.

Watson : Comment as-tu deviné ? J'ai aussi dansé sur une jambe au milieu de statuettes enroulées dans du jambon, comme c'était la pleine lune, tu comprends...

Holmes : OMG ! C'est du Naheulbeuk ça !

— Putain. Elyott, je suis obligé de t'épouser, maintenant.

Je ne fais que craquer de plus en plus pour elle. Le lycéen en moi regrette amèrement d'avoir attendu aussi longtemps pour lui parler. L'adulte d'aujourd'hui savoure chaque seconde passée à ses côtés.

Watson : Tu m'impressionnes, Holmes.

Holmes : Merci, merci ! C'est toujours bon pour ce soir ?

Est-ce que c'était la vraie raison de ses messages ? Les battements de mon cœur s'affolent. Elle s'assure que nous sommes sur la même page. Diable ! Si elle savait que j'ai écrit le livre depuis le lycée et que j'attends patiemment qu'elle me rejoigne pour en écrire la fin.

Watson : Oui. Et j'avais une petite suggestion à te faire si tu te sens vraiment mieux.

Holmes : Absolument ! Tu piques ma curiosité, Watson.

Watson : Je sais que tu es réfractaire aux rencards, mais j'ai une idée.

Elle prend plus de temps pour répondre que pour les SMS précédents. Ce n'est pas son sujet préféré. Je n'ai aucun mal à l'imaginer froncer son nez et ses sourcils, foudroyant son téléphone des yeux comme si cela pouvait faire apparaître une réponse adéquate.

J'ai le temps de répondre à deux e-mails avant de recevoir une réponse. Je déglutis avant de l'ouvrir. Je suis anxieux.

Holmes : J'écoute...

Watson : Je connais une très bonne brasserie familiale. Et ils proposent à emporter.

Mes doigts sont moites de stress et glissent sur l'écran ; je dois m'y reprendre à deux fois pour taper un message cohérent. C'est comme si tout se jouait entre deux SMS. J'ajoute rapidement ma proposition, avant de me dégonfler.

Watson : Est-ce que ça te dirait de boire un verre le temps qu'ils préparent notre commande et ensuite d'aller manger chez moi ? Je serai ravi d'accueillir tout ton matériel de survie pour tes rouges.

J'expire bruyamment, soulagé d'avoir été jusqu'au bout de mon idée. Et honnêtement, c'est une bonne idée. Pas un rencard, mais c'est un début. C'est même un putain de pas en avant. Si Elyott n'avait pas été si réceptive ces dernières semaines, j'aurais clairement hésité à lui proposer plus. Mais je ne suis pas aveugle, elle cherche ma compagnie autant que je cherche la sienne.

Holmes : Je ne sais pas, Watson.

Sa réponse est comme une pierre qui tombe au fond de mon estomac. Je suis sûr de ne pas avoir lu ses signaux de travers. Je ne vois qu'une explication logique, elle craint quelque chose. Mais quoi ?

Ce qui me pose fondamentalement problème, c'est qu'être le *sex friend* d'Elyott, ça ne m'aurait jamais suffi. Le sexe est plus que bon, mais je veux ces petits moments de routine d'un couple. Se lever et se préparer ensemble, se retrouver à la fin de la journée et juste discuter. Être un « nous », dans tous les sens du terme.

Mon téléphone qui vibre me ramène à la réalité et je décroche après avoir regardé l'écran.

— Jun ? Je ne vous dérange pas ?

— Pas du tout, madame Franz. Tout va bien ?

— Je viens juste de recevoir un SMS d'Iris. D'un numéro inconnu d'ailleurs, mais enfin, peu importe. Elle proposait de passer à la maison ce soir, explique-t-elle. Je dois vous remercier pour ça. Elle a eu ma lettre.

— Ce n'était pas grand-chose. Je suis content que vous ayez eu des nouvelles.

— C'est que... Oh ! Vous allez me trouver ridicule !

— Comment puis-je vous aider ?

Je l'entends inspirer puis expirer fort. Elle semble troublée. J'espère juste qu'Iris ne va pas lui annoncer une mauvaise nouvelle.

— J'ai si peur de ne pas trouver les mots... Vous avez eu des nouvelles d'Iris si vite et c'est entièrement grâce à vous. Je me demandais... enfin, j'espérais que vous pourriez venir, finit-elle d'une petite voix timide.

Un large sourire s'étale sur mon visage. Elle n' imagine pas à quel point sa demande me fait plaisir. Les voir toutes les deux réunies en train de discuter, ça me plairait beaucoup. À Elyott aussi, j'en suis sûr. D'ailleurs, je doute qu'elle veuille rater ça. Je signerais mon arrêt de mort si j'y allais sans elle. J'entends presque sa voix me dire « C'est une évidence, mon cher Watson ! »

— Ce serait avec plaisir, madame Franz. Est-ce que cela vous ennuie si madame Tho...

Je termine ma phrase dans une quinte de toux peu crédible, en me rappelant le nom de famille que s'est donné Elyott chez Franzie.

— Madame ? répète-t-elle confuse.

— Mes excuses. Est-ce que madame Holmes peut se joindre à nous ? C'est surtout à elle qu'on doit les nouvelles d'Iris.

— Oh oui, bien sûr ! Oh là là ! Je dois absolument commencer les gâteaux maintenant si je veux que tout soit prêt. Je suis terriblement nerveuse, avoue madame Franz.

— Nous serons là pour vous soutenir toutes les deux, assuré-je.

Franzie a l'air convaincue par mon ton professionnel, celui que j'utilise pour faire croire aux clients qu'un écran bleu ne signifie rien de grave pour l'ordinateur. J'espère juste que ce soir, je pourrai éviter le retour de l'écran bleu entre Iris et sa mère.

Nous convenons de nous retrouver chez elle pour 18 h 30. Je raccroche après avoir rassuré une Franzie pratiquement en larmes, la laissant noyer son angoisse dans la pâtisserie. Les yeux fixés sur mon téléphone, j'ai une illumination.

Sans me laisser le temps de réfléchir plus longtemps, j'appelle Elyott et prie pour qu'elle ne soit pas en rendez-vous.

— Détective Holmes, pour vous servir ! lance-t-elle avec entrain.

— Ah, Holmes, la femme que je cherchais, dis-je sur le ton de la plaisanterie.

Elle ne sait pas à quel point. Pourquoi je ne peux pas m'empêcher de lui sortir des phrases clichées au possible ? Je me sens comme un ado qui découvre que sa bouche peut produire des mots, sans réussir à contrôler ce qui en sort !

— Watson ! Quelle surprise !

— J'ai un défi à te proposer.

— Si tu me prends par les sentiments.

Son rire est une merveilleuse musique à mes oreilles. Ce son est absolument parfait. Je voudrais l'entendre plus souvent.

— Ce soir, Iris et Franzie se rencontrent pour discuter. Et je nous ai invités. Enfin, Franzie m'a invité, mais je t'ai incluse dans l'invitation, précisé-je.

— Ooooh ! Et ce défi ? Tu m'intrigues, chuchote-t-elle.

— Le défi est simple. Si le rendez-vous se passe mal, on fait livrer des pizzas chez moi. Mais si le rendez-vous se passe bien...

— J'accepte de prendre à emporter et de boire un verre avec toi, comprend-elle soudain.

Tu acceptes de nous laisser une chance.

Le rendez-vous de ce soir vient de prendre une tournure totalement différente. D'un côté, Franzie et Iris vont peut-être renouer. Du moins, calmer les tensions entre elles. Et de l'autre, Elyott et moi laissons le destin décider de la suite des événements nous concernant. Je croise les doigts si fort intérieurement que j'ai des crampes d'estomac. Pourvu qu'Iris et Franzie trouvent un terrain d'entente !

— Alors ? demandé-je, la voix grave et le cœur dans la gorge.

Le lourd silence menace de m'achever. Je prends sur moi et laisse à Elyott le temps nécessaire pour répondre. Les battements de mon cœur s'accordent à sa respiration rapide et heurtée, s'emballant sur ses inspirations et se calmant sur ses expirations. Cela pourrait être relaxant si sa réponse n'avait pas autant d'importance et de conséquences pour moi. Pour nous.

— Watson, j'accepte ton défi, déclare-t-elle finalement.

Je mords mon poing pour m'empêcher de crier de joie. C'est fou comme quelques mots arrivent à tout changer. Je me sens soudain léger. C'est comme si les rayons du soleil perçaient enfin les nuages gris.

Elyott

Suite à un rendez-vous tardif, je suis obligée de rejoindre Jun directement chez Franzie au lieu d'y aller ensemble. Décidément, aucun plan n'est suivi aujourd'hui ! Celui de ce soir ? Il me fait carrément flipper. Pour autant, j'ai hâte d'y être. Un paradoxe ambulante, voilà ce que je suis devenue.

Je suis la dernière à partir d'HL, et juste après avoir mis l'alarme et tout fermé à clé, j'appelle Az. Évidemment, je lui ai tout raconté en détail, mais subitement, j'ai besoin d'entendre sa voix.

— Ouai ? répond-elle immédiatement.

— Az, tu penses que c'est une bonne idée pour ce soir ?

— Oui.

— Mais...

— Écoute, Elyott, je ne t'ai jamais vue aussi heureuse que depuis que tu vois Jun. Je sais de quoi tu as peur et pourquoi. Mais il vaut le coup d'essayer, non ?

— Oui. De toute façon, on ne peut pas prédire comment va se terminer la soirée.

Je m'installe dans ma voiture, le téléphone collé à l'oreille, pendant que je me bats avec mon manteau et mon sac. Il me vient seulement à l'esprit maintenant que j'aurais pu les enlever avant de rentrer dans la voiture. La flemme est un concept ridicule.

— Tu veux dire que tu vas finir ailleurs que sur sa queue ? Ah non, tu as tes règles. Oups ? ricane-t-elle.

— Gargouille !

— Tu n'avais qu'à ne pas me parler de ta passionnante vie sexuelle pendant une heure à midi.

J'arrive enfin à me débarrasser de mon manteau et jette mon sac à la suite. Il se renverse sur le siège passager et je soupire, agacée. Je sue dans mon t-shirt après m'être tortillée dans tous les sens. Je souffle un bon coup et pose mon front sur le volant. La sensation de fraîcheur m'aide à éclaircir mes pensées.

— J'ai l'impression d'être au bord d'une falaise, soupire-je.

— J'ai vu comment il te regardait, je te parie tout ce que tu veux que si tu ouvres les yeux et regardes en bas, tu le trouveras les bras en l'air, à attendre que tu sautes. Prêt à te rattraper.

— J’ai l’impression de lui mentir...

— Elyott, souffle Az tristement, ne dis pas ça. Ce n’est pas vrai. Tu lui en parleras quand tu seras prête. Il n’a pas remarqué tes cicatrices ?

— Si, mais il ne me presse pas de questions, dis-je en démarrant le moteur. Je dois y aller, on a rendez-vous chez Franzie. Je t’envoie un SMS quand je rentre.

— Amuse-toi bien, bisous !

— Bisous, femme !

Son rire éclate et elle raccroche. Je l’ai trouvée mieux aujourd’hui, moins dure avec elle-même. Ça me rassure de la voir comme ça.

Je tape l’adresse que Jun m’a envoyée plus tôt dans mon GPS et m’engage dans la circulation. J’oblige mon cerveau à se concentrer uniquement sur la route, et non sur les potentiels scénarios de cette soirée. L’important, c’est qu’Iris et sa mère se retrouvent. Ce verre au restau... *NOPE ! La route, cerveau !*

Lorsque je me gare enfin dans la rue, je suis crevée. Je n’aurais jamais cru que me battre avec mes propres pensées pendant vingt minutes pouvait être aussi épuisant. Et ridicule. Franchement énervée contre moi-même, je sors de la voiture et enfile mon manteau avec des mouvements brusques.

— Qu’est-ce que ce manteau t’a fait au juste, Holmes ? lance Jun sur le trottoir d’en face, un sourire moqueur accroché à sa bouche.

Ma mauvaise humeur s’envole immédiatement. Juste comme ça. Le voir me sourire me donne des frissons de plaisir qui remontent jusque dans ma nuque. J’ai cette étrange impression que si je m’enroulais dans ses bras, plus rien d’autre ne pourrait noircir mes pensées. Il m’observe, les sourcils hauts, son rictus toujours présent.

Dans sa veste en cuir noir, son jean et ses bottines ridicules, Jun est très attirant. Beau même. J’ai envie de l’embrasser.

Un sourire carnassier, de mon cru, lui répond. Ce qui a le don de faire pétiller son regard de malice. Cette fois, je ne réfléchis même pas et laisse mon corps prendre ce dont il a besoin. Comme deux aimants synchronisés, Jun et moi nous tendons l’un vers l’autre et partageons un *bairire*. Moitié baiser, moitié rire. Nos dents s’entrechoquent, mais ni Jun ni moi n’y faisons attention. On dirait deux ados.

— On y va ? Iris n’est pas encore là, dit Jun en prenant ma main.

— Comment tu le sais ?

— J’étais à l’intérieur, mais j’ai vu ta voiture.

Ça paraît si simple dit comme ça et pourtant, ce que sa phrase innocente sous-entend est adorable. Il était impatient de me voir ? Un sentiment de contentement me remplit et fait battre mon cœur plus vite. Non, vraiment, Destin est cruelle d'avoir mis Jun sur mon chemin.

— Allons-y.

— Franzie est dans tous ses états, chuchote Jun au creux de mon oreille.

Je ne sais pas s'il cherchait une excuse pour être aussi près, mais juste avant d'ouvrir la porte, je sens ses lèvres chaudes se poser contre ma gorge si rapidement que j'en viens à me demander si c'est parce qu'il n'a pas pu s'en empêcher. Saint bordel ! Je suis en train de craquer pour lui.

— Madame Holmes ! Bonsoir ! Voulez-vous un thé ?

Franzie est habillée d'un tablier par-dessus une robe qui a l'air affreusement inconfortable. Je retiens une grimace et la salue avant d'accepter une tasse. Elle s'éclipse dans la cuisine en marmonnant quelque chose à propos de la porcelaine.

— On ferait bien de s'asseoir et de laisser Franzie s'occuper de nous. Elle en a besoin, murmure Jun, amusé.

Je pouffe en le suivant dans le salon et me fige. Une multitude de détails me sautent aux yeux. Des magazines traînent sur la table basse. Un coussin n'est pas de la même couleur que les autres et doit venir d'une autre pièce. Un verre est resté sur la table. Les rideaux ne sont pas parfaitement repliés. Je croise le regard amusé de Jun ; lui aussi a remarqué.

— Ça change tout, non ?

— Elle a vraiment été ébranlée par sa lettre, commenté-je en m'asseyant à ses côtés.

Nos cuisses se touchent et je sens monter dans ma jambe l'envie de le toucher encore plus. J'ai envie de sourire comme une idiote maintenant. Heureusement, Franzie me sauve de ce moment en débarquant, armée d'un plateau et de tasses fumantes. Son lourd parfum accompagne son passage et me chatouille les narines.

— Voulez-vous du sucre ou du lait ? propose-t-elle la voix tremblante.

J'observe un instant les traits de son visage. Son maquillage parfaitement appliqué n'arrive pas à dissimuler ses yeux rouges fatigués. Son sourire dévoile trop de dents pour être naturel. Elle est terrifiée à l'idée de la revoir. Dans un élan de compassion, je me surprends à vouloir lui prendre la main. Je me retiens à la dernière seconde. Son besoin de contrôle l'aide à gérer ses émotions ; si j'interviens, cela pourrait empirer son stress.

Poliment, je refuse sa proposition et attrape la tasse qu'elle me tend. Elle fait de même avec Jun, qui accepte d'ajouter sucre et lait, puis elle repart à la cuisine pour revenir avec un plateau débordant de muffins décorés avec soin. Combien de temps a-t-elle passé à préparer cette soirée ? À la louche, je dirais une bonne partie de la journée.

— Il est quelle heure ? demandé-je du coin des lèvres à Jun.

— Iris a une heure de retard, mais elle a envoyé un SMS à sa mère juste avant ton arrivée. Elle va venir.

Effectivement, quelques minutes après, la porte s'ouvre sur la jeune femme. Franzie, qui était en train de placer artistiquement les muffins sur une assiette devant nous, se redresse brusquement. Sans les réflexes de Jun, l'assiette et les pauvres muffins auraient terminé sur la moquette immaculée.

Iris s'approche à pas mesurés, presque timides, et sourit à sa mère. Celle-ci se fait violence pour ne pas éclater en sanglots. Sans nous consulter, Jun et moi nous levons pour la saluer.

Nous échangeons des amabilités le temps que Franzie retrouve ses esprits. Puis, finalement, elle s'approche et hésite à prendre sa fille dans ses bras. Mais Iris n'hésite pas et tombe dans ceux de sa mère. Jun et moi affichons une expression attendrie. C'est trop mignon.

— Est-ce que tu veux un muffin ? bredouille Franzie, submergée d'émotions.

Je dois avouer que le contrôle qu'elle a sur elle-même ferait presque concurrence à celui d'Azeline. Et je ne dis pas ça comme un compliment. Je suis pour la libération des émotions. Ça doit être épuisant de se retenir toute la journée !

Pendant un moment, aucun sujet délicat n'est abordé. En d'autres termes, on marche sur des œufs. Iris s'impatiente de secondes en secondes, pendant que la pauvre Franzie tente de sauver les apparences.

— Maman, commence Iris avec sérieux, je voudrais qu'on parle du dossier.

— Oh ! panique Franzie avant de hocher la tête. Tu n'es pas obligée de l'utiliser, vraiment, c'était juste une suggestion.

— Heureusement, souffle Iris avec un rire jaune. C'est pareil pour mes cheveux et mes tenues, non ? Tes « suggestions » sont difficilement évitables.

Franzie baisse les yeux sur ses genoux puis inspire profondément à la recherche de ses mots. J'ai un tout petit peu de sympathie pour elle. Je suis sûre qu'il y a une vraie raison derrière cette histoire.

— Dans la vie, Iris, il faut savoir faire des sacrifices, parfois, déclare Franzie avec résignation.

Ou pas. Je retire ce que j'ai dit.

Du plat de la main, Iris frappe la table basse d'agacement. Franzie sursaute, choquée. Ou offusquée ? Peut-être un peu des deux. Les éclats de colère, ça ne doit pas être son truc à la Franzie.

— C'est MA vie, maman ! C'est à moi de décider comment je veux la vivre !

— Ma chérie...

— Tu dois comprendre que je ne changerai pas ! Je VEUX être comme ça ! Pas en blanc, pas les cheveux parfaitement lissés ! Ça, c'est moi ! s'écrie-t-elle en se désignant d'une main délicate.

Sa mère suit le mouvement des yeux comme une automate, les mots restant coincés dans sa gorge. Jun et moi sommes sans voix, et parfaitement inutiles à cette conversation. Discrètement, je mets un coup de coude à mon voisin. C'est à lui qu'elle a proposé de venir, il n'a qu'à dire un truc intelligent. Jun me regarde les sourcils levés.

— Dis quelque chose ! chuchoté-je, les sourcils froncés.

Il hausse les épaules, l'expression incrédule.

— Watson ! insisté-je.

Les deux femmes se lancent dans des échanges et arguments qui n'atteignent pas l'autre. Ce dialogue de sourds va mal finir.

— Le pourcentage de chances d'avoir des yeux bleus ? Qu'est-ce qu'on s'en fout, maman !

— Ton père...

— Ce que papa t'a mis dans la tête est ridicule ! Et pourquoi porter des robes tout le temps ? la coupe Iris.

— Pour une femme, c'est élégant...

— Dans les années 50, peut-être ! Mais, maman, on est en 2022, enfin !

Le ton monte sans que je sache comment calmer les choses. Je suis absolument d'accord avec Iris, et à ses froncements de sourcils, je vois que Jun aussi. Dommage pour lui, il connaît Franzie, et elle a réclamé son aide pour ce soir. Je bouge ma jambe contre la sienne, ce qui signifie dans le langage universel qu'il doit faire quelque chose.

— Madame Franz..., tente Jun un peu plus fort.
Iris se lève d'un bond, le visage fermé.
— Je m'en vais !

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Pas vraiment étonné par la tournure de cette réunion de famille, je suis prêt à rattraper Iris. Mais pour lui dire quoi exactement ? Franzie court à la suite de sa fille, ses larmes coulant sur son visage.

— Mon bébé, pleure-t-elle à sa suite. Attends, s'il te plaît, ne me laisse pas.

— Quoi ?! lance Iris en levant les yeux au ciel.

— Je... je fais tout de travers. Viens t'asseoir, s'il te plaît, répète-t-elle suppliante.

Sa fille hésite visiblement à l'envoyer bouler, mais son cœur l'emporte. Elle souffle bruyamment et reprend sa place. Elyott et moi nous rasseyons, totalement impuissants. Notre présence devient ridicule.

Franzie se rassied et sort un mouchoir immaculé de la poche de son tablier. Elle s'essuie le visage et nous adresse un sourire peu convaincant.

— Dis-moi ce que tu avais à me dire et je m'en vais. Je suis attendue, déclare Iris, toujours agacée.

— Tu ne comprends pas..., commence Franzie.

Sa fille la fusille des yeux. C'est reparti pour un tour...

— Non, attends. Ce que je veux dire...

Des larmes fraîches apparaissent dans ses yeux. Elle a l'air submergée tout d'un coup, cherchant ses mots sans les trouver. Sa fille lui prend la main.

— Maman, je t'aime. Tu le sais, non ?

— Oh, mon bébé, pleure Franzie. Oh, mon bébé, je suis vraiment nulle ! s'exclame Franzie.

— Ne dis pas ça...

— Si ! Tu ne comprends pas, Iris. Je trouve que tu es magnifique comme tu es ! s'exclame sa mère, nous choquant tous.

— Mais, mes cheveux courts...

— Avec ou sans cheveux, reprend Franzie avec détermination. Tu es une femme magnifique. Dedans et dehors. Avec ou sans tatouages et pie... r... piercings, bredouille-t-elle, mal à l'aise. J'ai peur pour toi. Je suis terrifiée par les propos de ton père. Par ses jugements. Et par la société. Je SAIS, mon cœur de femme et de maman SAIT que la société n'est pas prête pour qui tu veux être. La société va te faire du mal, mon bébé, et je suis horrifiée

à cette idée ! Je veux ton bonheur et j'ai voulu te préparer, mais... j'ai fait n'importe quoi, n'est-ce pas ?

Franzie s'effondre alors, mais Iris est là et serre fort sa mère. D'un commun accord, Elyott et moi sortons de la pièce. Ce moment est le leur. Et quel beau moment. Mes yeux picotent et mon cœur est serré devant tant d'émotions. Je comprends mieux, maintenant. Elle n'essayait pas de façonner sa fille pour qu'elle soit parfaite, mais parce qu'elle avait peur qu'elle soit trop différente. Et quelque part, je la comprends.

— C'est si triste, murmure Elyott à voix basse.

— Tu pleures, Holmes ? me moqué-je gentiment.

— Moins que toi, rétorque-t-elle sur le même ton.

On se regarde en souriant les yeux humides, et je réalise quelque chose. À un moment donné durant cette soirée, Elyott et moi avons oublié notre petit défi. Ce petit jeu me paraît ridicule face à la souffrance et l'incompréhension de la situation. Franzie, malgré plusieurs faux départs, semble avoir enfin trouvé les bons mots.

Bizarrement, je me sens apaisé tout à coup. C'est comme si la petite main de Hyun-Ae tapotait mon épaule avec fierté. Alors que cette pensée me traverse l'esprit, Elyott se blottit contre mon torse. Diable cette femme. Elle était faite pour moi. Je la serre et pose mon menton sur sa tête.

Dans cette position, nous écoutons les chuchotis et reniflements des deux femmes à côté qui réparent leur cœur meurtri.

Je ne sais pas combien de temps nous passons ainsi, mais Elyott et moi sursautons lorsque Franzie et Iris apparaissent dans la cuisine. Elles échangent un regard amusé. Elyott se détache de moi, et je suis heureux de constater que ce n'est pas quelque chose qu'elle fait facilement. Son visage adorable semble aussi apaisé que le mien.

— Je dois y aller, je voulais vous dire au revoir avant de partir, annonce Iris.

— Merci d'être venue, déclaré-je avec sincérité.

Très rapidement, elle s'éclipse dans l'entrée où elle échange un tendre câlin et d'autres murmures avec sa mère. J'ai hâte de savoir si leur relation va remonter la pente.

Franzie reste figée dans l'entrée une fois que sa fille est sortie. Avec des yeux aveugles, elle regarde en l'air. Comme si elle regardait tristement sa maison vide. Comme si elle remarquait seulement maintenant à quel point

sa fille la remplissait. Lorsqu'elle se tourne enfin, Franzie nous surprend Elyott et moi par des mots improbables.

— Iris a raison, il est temps que je divorce.

Le silence choqué qui s'ensuit est brisé par son petit rire humide empli de larmes contenues. Elle enroule ses bras autour d'elle-même à la recherche de réconfort.

— La seule chose qui a rendu ma vie de femme lumineuse, c'est l'arrivée de ma fille. Et voilà où j'en suis aujourd'hui, après avoir essayé de la pousser sur le même chemin que moi. Je veux son bonheur alors que je n'ai aucune idée de ce que c'est vraiment. C'est ridicule d'arriver à ce type de conclusion à mon âge.

Elyott, visiblement touchée par ses mots, s'avance et pose sa main sur son bras.

— Vous avez élevé une jeune femme incroyablement intelligente et forte. Et il n'est jamais trop tard pour changer de chemin. Jamais, affirme Elyott.

Je sens comme une émotion cachée dans sa façon de prononcer ces mots. Comme de l'hésitation et de l'espoir mêlés. Est-ce qu'inconsciemment, elle parle de nous deux ?

— Est-ce que ça va aller, madame Franz ? demandé-je.

— Oh ! Dieu du ciel, bien sûr ! Je suis désolée de vous avoir retenus si tard ! s'alarme-t-elle soudain. Vous avez de quoi manger ? Sinon je peux...

— Nous avons prévu de manger dehors, intervient Elyott sans me regarder, mais c'est très gentil de votre part. Vous avez beaucoup de choses à penser après une telle soirée.

Si Elyott croit que je ne vois pas son visage s'empourprer lorsqu'elle annonce calmement à Franzie — et non à moi — qu'elle accepte d'essayer de faire un petit bout de chemin avec moi, elle se trompe. L'envie de la prendre dans mes bras et de la faire rire aux éclats m'agrippe la poitrine. Les battements de mon cœur se transforment en un feu d'artifice joyeux. Comment est-ce qu'elle fait pour être toujours plus adorable ?

— Elyott a raison, nous allons vous laisser, confirmé-je.

Nous quittons la maison de Franzie peu de temps après, et je raccompagne une Elyott rouge tomate à sa voiture, souriant comme un idiot. Un idiot ravi.

— Donc... on se retrouve à la brasserie ? questionné-je l'air de rien.

— Je vais garer ma voiture chez moi et je t'y retrouve à pied.

— Tu sais où elle est ?

— J’ai regardé sur Google Maps, avoue-t-elle.

J’attrape sa main et y dépose un baiser au centre. Si elle savait comme elle me rend euphorique à cet instant.

— Je suis un peu nerveuse, sourit Elyott.

— La décision t’appartient.

— Tu es beaucoup trop conciliant avec moi.

— C’est parce que tu me plais beaucoup.

— Tu me plais beaucoup aussi, répond-elle après une seconde d’hésitation.

Je relève la tête de sa main et me fais violence pour ne pas lui dire à quel point elle est magnifique. En cet instant, elle est tout ce que je désire. Quelqu’un avec qui le temps passe sans que je m’en rende compte, tout en passant au ralenti en son absence. Sa lumière incroyable quand elle rit, je ne sais pas si je pourrais m’en passer un jour. Et bordel, je n’ai pas envie de m’en passer.

— Pourquoi ce regard intense ? me questionne-t-elle avec curiosité.

— Je te raconterai en mangeant.

— Ah ! petit malin !

— Toujours.

Elyott s’approche et m’embrasse rapidement. Ce baiser a un goût de trop peu et de promesses en même temps. Je la regarde monter en voiture et partir en premier. Je fais de même et pense à la douceur de ses lèvres et à la chaleur de sa peau pendant tout le trajet.

Elyott

Installés au bar depuis plusieurs minutes, Jun et moi attendons nos boissons. Je suis tellement stressée que lorsque le serveur les apporte, j'avale mon verre de vin blanc quasi cul sec et sans respirer. Je reconnais malgré tout que Jun a choisi un endroit très sympa. L'ambiance est détendue, personne ne nous accorde d'attention et c'est assez bruyant pour noyer mes pensées. Malgré tout, j'ai les mains moites et le cœur qui bat trop fort.

Les implications d'un tel rendez-vous s'entassent dans ma gorge et m'étouffent lentement mais sûrement.

Quand j'ai vu que Jun se sentait mal d'insister pour le restaurant, j'ai longtemps hésité. J'ai même écrit plusieurs messages d'excuses sans trouver les mots. C'est idiot. J'aime nos chamailleries et nos échanges, je n'ai jamais voulu qu'il se sente mal à l'aise à cause de mon refus. Il me plaît, il doit bien le voir, non ?

Mais comme je suis une idiote doublée d'une abrutie, j'ai continué à lui dire non. Alors oui, j'ai envie de passer plus de temps avec lui, mais au fond, je sais très bien que ça ne mènera à rien. Je n'ai pas d'avenir à lui offrir. Je ne fais que prolonger le moment où je devrais lui dire.

Mais je peux bien profiter un peu quand même non ? Rien ne presse...

— Tu en veux un autre ? demande Jun.

Il cache son rictus dans son verre. Je l'ignore et signale à un serveur que mon verre est vide. Je ne sais pas s'il voit le désespoir dans mon regard, mais il rapplique immédiatement, armé de sa bouteille de blanc. Mon sauveur.

— Vous avez choisi ?

— Je n'ai même pas regardé la carte, réalisé-je, le visage brûlant.

— Oh. Je reviens, dans ce cas, prenez votre temps.

Le sourire de Jun revient au triple galop, et je lui lance ma serviette au visage. L'idiot se met à rire. Des pulsions violentes naissent dans mon cerveau. On est d'accord qu'étouffer un homme dans un restaurant avec sa serviette c'est illégal, hein ?

Ouaip.

— Watson ! ça suffit !

— Excuse-moi.

Il se racle la gorge devant mon regard furieux.

— Non, vraiment, je m’excuse. Le temps qu’ils préparent la commande à emporter nous avons un peu de temps. En plus, j’ai une question pour toi. Elle n’est pas embarrassante, ne me jette rien au visage !

Je renifle avec dédain. Son expression moqueuse est flagrante maintenant.

— Tu es vraiment ravissante quand tu es contrariée, annonce-t-il en feuilletant le menu.

— Légal ou non, si tu te moques encore de moi, je te mets ma serviette au fond de la gorge.

— J’ai compris. C’est promis, rit-il malgré tout.

Mes yeux parcourent le menu sans vraiment faire attention. Je dois m’y reprendre à deux fois avant que les mots ne fassent sens dans ma tête.

— Vous avez choisi ?

Je sursaute. Le serveur est sorti de nulle part et me regarde avec un sourire contrit. Jun, planqué derrière son menu, a les épaules qui tremblent, mais sa voix est neutre lorsqu’il répond. Le suppôt de Satan ! Comment fait-il ça ?

— Je vais prendre le plat du jour et la mousse aux fruits de la passion.

— Pareil, déclaré-je en fixant Jun à travers son menu.

En le rendant au serveur, seuls ses yeux rieurs témoignent de son état, mais son visage ne trahit rien d’autre. Adulte, je choisis de l’ignorer et sirote mon vin blanc très dignement. Enfin, j’essaie. Je rate lamentablement ma bouche. Saint BORDEL ! Cette satanée boîte à jurons ! Mamie, tu vas être ridiculement riche ce mois-ci.

— Ta question ? demandé-je à Jun pour me changer les idées.

— Ah ! oui. Si j’étais Az et que je devais te faire un cadeau, qu’est-ce que je prendrais pour te faire plaisir à coup sûr ? Et avant que tu ne partes en courant, non, je n’ai pas l’intention de t’acheter un cadeau. C’est simplement pour savoir ce que tu aimes, précise-t-il, l’air de rien.

Petit malin. Je me laisse le temps d’y réfléchir parce qu’en réalité, me faire plaisir, ce n’est pas compliqué. Azeline n’a jamais de mal à trouver quelque chose qui me fasse sourire.

— Une plante verte.

— Une plante ? Intéressant.

La grimace sur son visage dément ses propos. Allons bon, il aime les plantes, lui aussi, j’en ai repéré quelques-unes dans son appartement.

— Facile d’entretien et jolie, précisé-je, les yeux suspicieux.

— C’est vrai qu’il y en avait pas mal dans ton appartement.

Il termine sa phrase avec une intonation presque humoristique. Mon poing se serre autour de ma serviette. Rira bien qui rira le dernier !

— Et toi ? Je te retourne la question.

— Une sortie sportive ou à sensations. J’aimerais bien tester un saut en parachute.

— BWAH ! m’écrié-je avec horreur.

— Tu as peur du vide, Holmes ?

— J’ai peur de mourir, oui !

Ma curiosité sur sa vie l’emporte sur mon angoisse et les questions s’enchaînent. Nous commandons d’autres verres, accompagnés de toasts au saumon surmonté de crème fraîche pour nous faire patienter.

J’apprends que Jun est un aventurier, qu’il aime énormément sa famille et passe beaucoup de temps à se chamailler avec Peter, son meilleur ami. Plusieurs fois j’ai eu envie de lui poser des questions sur sa sœur, mais je n’ose pas. J’ai peur de gâcher ce moment. Je m’amuse beaucoup avec lui. J’en oublie où nous sommes et dois me forcer à rire moins fort à plusieurs reprises. Surtout à cause des regards désapprobateurs que les clients me lancent.

— Tu sais, j’ai remarqué quelque chose.

Un toast à mi-chemin de ma bouche, je me fige et le regarde, suspicieuse. Son rictus sexy fait papillonner mon ventre. Avec douceur, il pose son index entre mes sourcils.

— Tu fronces les sourcils quand tu t’apprêtes à poser une question.

— Je t’en ai déjà posé plein.

— Et là, tu fronces encore et encore. Pose la dernière.

J’hésite un moment, mais son expression sereine me donne la force de parler avec franchise.

— Est-ce que tu pourrais me parler de Hyun-Ae ?

Il relâche sa respiration dans un sourire. Il n’a pas l’air étonné du tout par ma question. Comme s’il l’attendait, même.

— Que veux-tu savoir ?

— Comment elle était ?

— Insupportable, ricane-t-il. Joyeuse, pleine d’énergie. Vous vous ressemblez beaucoup. Elle vivait à mille à l’heure, changeant de projets de vie toutes les cinq minutes. Un jour elle voulait être danseuse étoile et le

lendemain ébéniste. Je ne compte plus le nombre de métiers qu'elle a envisagés puis abandonnés.

— Combien d'écart il y... a entre vous ?

Les mots se mélangent dans ma bouche — pour le plus grand amusement de Jun, ce maraud — tout simplement parce que je ne sais pas comment le dire. A ? Avait ? Comment parle-t-on de quelqu'un qui est décédé ? Comment ne pas froisser et blesser Jun en choisissant l'un ou l'autre ? C'est terrible d'avoir ce genre de conversation. J'ai les mains moites et de la sueur qui me coule dans le dos à chaque fois que je dois formuler une question.

Tu sais ce que ça veut dire ça, Elyott ? Chut.

Ça veut dire que tu l'aimes vraiment beaucoup. Je ne vois pas pourquoi tu dis ça.

Parce que tu n'as pas envie de le faire souffrir, voilà pourquoi. Chut. T'as raison, continues à faire l'autruche.

— Elle a l'air vraiment chouette.

— Une vraie casse-couilles, oui !

Son rire est joyeux et triste à la fois. Par réflexe, j'attrape sa main et la serre rapidement. Il est plus rapide que moi, et avant que j'aie le temps de récupérer ma main, il l'attrape et l'embrasse au creux. Mes pensées virent salaces immédiatement. Mon corps, ce traître ! Pourquoi est-ce que je me mets à penser au sexe dans un moment pareil ? Et en pleines rouges ! Je suis détraquée, voilà pourquoi.

Jun observe mon visage et son attitude change sur-le-champ. Ses paupières se plissent et son regard réchauffe délicieusement mon épiderme. Sans avoir l'air de le faire volontairement, son pouce caresse l'intérieur de mon poignet. La sensation me chatouille et remonte jusqu'à ma tête aux idées déjà déplacées. Mes parois internes se contractent et je me force à rester immobile.

— À quoi penses-tu, Holmes ?

— Tu sais très bien à quoi je pense, l'accusé-je.

— Hum..., ronronne-t-il, appréciateur.

Le bruit fait vibrer sa gorge que j'ai envie de lécher. Sans le quitter des yeux, je récupère de la crème fraîche du bout de mon doigt et l'enfonce dans ma bouche. Le suçant bien trop minutieusement. Les pupilles de Jun se dilatent. Il me fixe avec une attention vorace. Je sens mes lèvres se relever dans un sourire malicieux. Ma langue passe dessus. Jun tourne sur

son tabouret pour être face au bar. Sa main glisse entre ses cuisses. À mon haussement de sourcil, il se penche en avant et chuchote :

— Mon érection est si envahissante que j’ai dû la changer de place, Holmes. Quelle est ta position sur le sexe pendant tes rouges ?

— J’espère que tu es équipé en serviettes de qualité au besoin, suggéré-je un sourcil haut.

— Bon sang, que fabrique le serveur ?

Je savoure le son rauque de désir de sa voix et sourit. Il embrasse une deuxième fois ma main, sur le dessus cette fois.

À peine quelques secondes après, le serveur arrive, armé d’un sac avec nos plats. Un parfum d’herbes fraîches me monte au nez. Je ne sais même pas ce qu’était le plat du jour et lève les yeux vers le tableau noir accroché au mur. Des quenelles sauce tomate accompagnées de légumes verts et de purée. Parfait. On échange un sourire avec Jun et nous levons.

Dans un geste simultané, nous dégainons nos cartes bancaires. Un combat de regards s’engage et continue jusqu’à ce que nous arrivions au coin du bar. La femme à la caisse nous observe mal à l’aise puis sort le ticket.

— Nous allons avoir un problème, Watson, grondé-je en montrant les dents.

— Pourquoi pas un compromis ?

— Parfait. Tu compromises, je paie.

— Tu inventes souvent des verbes, Holmes ?

— Quotidiennement, déclaré-je fièrement.

— Écoute ma proposition.

— Hum.

Jun tourne la tête vers la femme. Sans faire attention au regard clairement appréciateur qu’elle lui lance, il lui adresse un sourire poli.

— Pourriez-vous diviser la note en deux, s’il vous plaît ?

— Mais...

— Holmes, écoute-moi, me coupe-t-il. Je paie pour toi, tu paies pour moi. C’est acceptable, non ?

Sa question est dirigée vers la femme, dont les yeux font des va-et-vient entre nous deux. Elle s’empresse d’acquiescer, non sans reluquer Jun de haut en bas. J’aurais dû garder ma serviette pour lui enfoncer dans les narines !

— C’est ridicule. Mais j’accepte, sifflé-je entre mes dents.

— Parfait ! conclut-il joyeusement.

Je m'approche pour donner ma carte à la femme, me collant délibérément à Jun comme une chatte qui marquerait son territoire. Je suis jalouse, je sais, mais je m'en fous. Jun, très à l'aise, passe son bras chaud autour de ma taille ; son pouce frotte lentement la peau. Je règle la première et fais un pas en arrière pour laisser Jun donner sa carte à son tour. J'ai hâte de l'avoir rien que pour moi.

En me retournant un poil trop vite, j'évite de peu une femme enceinte jusqu'au cou. Je lâche un hoquet de stupeur et m'excuse platement avant de lever les yeux.

Ma bouche s'ouvre de choc et mon estomac menace de se vider ici et maintenant. Pas tant à cause de la jolie rousse qui me fait face, une main protectrice posée sur son ventre rond, mais de l'homme qui l'accompagne et me dévisage les sourcils froncés. Ses yeux sont toujours aussi bleus que dans mes souvenirs.

— Gavin...

Ye-Jun

Lorsque je me retourne pour sortir, Elyott s'est figée à quelques pas d'un couple. Je la rejoins pour me rendre compte que c'est lui qu'elle fixe. Son regard est épouvanté. C'est qui ce type ? Celui-ci la parcourt du regard de haut en bas. Lorsque ses yeux atteignent ses mains, positionnées devant son ventre, Elyott tressaille comme s'il l'avait giflée. Son regard habituellement lumineux s'éteint et glisse au sol. Est-ce qu'il lui a dit quelque chose pendant que je payais ? Une sourde colère me brûle soudainement.

Je glisse ma main le long du bras d'Elyott, et serre brièvement sa main. Son visage se relève lentement, comme si elle réalisait seulement qu'elle avait baissé les yeux. Ses pupilles dilatées et son sourire faux me racontent deux histoires totalement différentes. Elle inspire rapidement, et je remarque que ses lèvres tremblent légèrement. Mais je n'ai pas le temps de réagir que déjà, elle reporte son attention sur le couple.

— Gavin ! Comment vas-tu ? Et... waouh ! félicitations ! lance-t-elle d'une voix vide.

— Ely ? Je ne t'avais pas reconnue ! Tu portes à nouveau tes lunettes ?

Je n'aime pas du tout l'entendre lui parler si familièrement. En plus d'ignorer la question d'Elyott, le type la reluque de haut en bas. Son regard s'attarde bizarrement sur ses mains. Elle a entrelacé ses doigts si fort qu'ils ont blanchi. Est-ce qu'il cherche une bague ? Pourquoi Elyott réagit-elle comme ça ? Et, putain, c'est qui ?

Les questions se bousculent, plus brutales les unes que les autres. Je n'ai qu'une envie, éloigner Elyott d'eux et avoir des réponses. Mais elle semble déterminée à faire semblant d'avoir une conversation cordiale.

— Oui, je préfère avec, répond-elle, visiblement mal à l'aise.

— Tu nous présentes, Gavin ? demande la jeune femme qui l'accompagne.

Gavin la regarde avec un sourire condescendant — ou peut-être que je juge parce que sa tête ne me revient pas — et pose sa main sur son épaule.

— Voici Amy. Amy, c'est Elyott... une amie de longue date, explique-t-il avec un regard contrit.

Autrement dit, un ex. Les deux femmes s'échangent des politesses, mais je suis distrait par l'attitude d'Elyott. Son langage corporel met mes sens en

alerte et réveille mes instincts protecteurs. Est-ce qu'il a levé la main sur elle ?

Cette fois, lorsque les yeux de Gavin descendent sur les mains d'Elyott, elle referme les pans de son manteau et se rapproche de moi comme si elle avait froid. Il s'apprête à poser une question, mais son petit manège a assez duré. Je lui tends une main, tout en serrant Elyott un peu plus contre moi de l'autre.

— Ye-Jun, enchanté.

— Tu es...

Le connard laisse sa phrase en suspens en regardant Elyott, l'air désapprobateur.

J'en ai assez vu. J'embrasse la tempe d'Elyott avec douceur. Celle-ci lâche un petit gémissement adorable et me regarde, surprise. La panique semble envahir ses traits et ses yeux s'humidifient. Si je ne la fais pas sortir d'ici maintenant, je vais péter un câble.

— Nous sommes pressés. On y va, Elyott ?

— Oui. Oui, allons-y. Bonne soirée.

— On s'appelle ? lance Gavin, alors que nous marchons vers la sortie.

— Oui, oui, répond Elyott d'une voix blanche.

Dehors, elle inspire et expire bruyamment, ravalant ses larmes. Je ne sais pas comment réagir. Je déteste me sentir impuissant. Ses mains tremblent tellement que ça m'inquiète. Elle semble au bord de la crise de panique.

— Est-ce que ça va ?

— Désolée, je n'ai plus vraiment faim.

Elle n'a visiblement pas envie de terminer cette soirée. La voir prendre la route dans cet état me fait imaginer les pires scénarios. Je veux m'assurer qu'elle va bien avant qu'elle parte et l'éloigner du restaurant en même temps. Je refuse qu'elle le croise à nouveau.

— Est-ce qu'un thé te dit ? la questionné-je, hésitant.

— Oh... Je..., hésite-t-elle, à nouveau paniquée.

— Juste un thé ?

— Juste un thé, accepte-t-elle alors.

Sa voix distante ne me rassure pas vraiment. J'espère juste qu'elle m'expliquera une fois réchauffée. Il y a quelque chose dans son expression qui me fait penser que le froid qu'elle ressent n'a rien à voir avec la fraîcheur de la nuit.

— Allons-y, je n'ai plus très faim non plus, la rassuré-je gentiment.

Nous marchons dans un silence pesant. Elyott s'apaise à chaque pas qui l'éloigne de son ex. Pour autant, ses traits gardent les marques de la panique qui l'a envahie plus tôt. Dans ma famille, on ne presse jamais quelqu'un pour parler. Ma mère dit toujours qu'il vaut mieux préparer un environnement propice aux paroles plutôt que d'essayer de les extirper de force d'une personne. Dans un état second, elle se laisse guider jusque chez moi.

Quand nous arrivons dans l'entrée, Elyott retire ses chaussures, mais pas son manteau. Les épaules basses, je ne commente pas. Je ne sais pas ce qu'il se passe dans sa tête, mais je pressens que l'inévitable arrive. À un moment donné pendant notre marche, elle a semblé arriver à une décision. Je l'ai vu à la détermination dans ses yeux. Je me retiens de soupirer, frustré et perdu.

— Installe-toi au bar, je nous prépare les thés.

— D'accord.

Je hais immédiatement la distance qu'il y a dans sa réponse cordiale. Quelques minutes après, je la rejoins au bar, armé de deux tasses fumantes. Elle murmure un remerciement, les yeux fuyants. Un frisson glacé me parcourt lorsqu'elle croise enfin mon regard. Il y a tant de tristesse dans son expression que je dois me retenir de la toucher.

— Je suis désolée. Pour ce soir, souffle-t-elle tristement.

— Ne t'excuse pas... Est-ce que tu vas bien ?

— Oh, oui. J'ai juste été surprise de le croiser.

— Est-ce que ce type t'a fait du mal ?

Elyott relève brusquement la tête, alertée par mon ton agressif. Elle la secoue très vite, une grimace honteuse accrochée à ses lèvres.

— Non ! Pas du tout. Gavin, mon ex, n'a rien fait de mal ; c'est plutôt moi qui lui ai fait du mal.

Pas « un » ex, mais « mon » ex. Quelqu'un qui a laissé une marque sur elle. J'aurais vraiment préféré qu'elle dise « un » ex sans importance. Sans souffrance.

Comme si elle venait de réaliser quelque chose, Elyott se met à respirer plus rapidement. La panique revient dans ses traits. Mon cœur s'affole en réponse à son comportement. Bon sang ! Qu'est-ce que j'aimerais pouvoir lire dans ses pensées pour comprendre !

— Je suis désolée, Jun, je ne peux pas...

Elle se lève de son tabouret si vite qu'il tombe en arrière avec fracas. Elyott sursaute en marmonnant des excuses. Les mains tremblantes, elle le redresse et recule d'un pas.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Elyott ? Tu ne peux pas quoi ?

— Ça. Entre nous. On doit arrêter de se voir.

Sa déclaration paniquée prend la forme d'un poing sur mon sternum. Ses paroles n'ont pas plus de sens que son attitude.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que de voir ton ex a arrêté cette décision ?

— Non. C'est juste qu'il m'a fait réaliser que ça ne marcherait pas.

Ses jolis yeux noisette se remplissent peu à peu de larmes. Elle me regarde comme si ce qu'elle disait était évident, mais je n'en comprends pas un seul mot.

— Je ne te suis pas, Elyott. Quel est le rapport entre lui et nous ?

La plainte évidente dans ma voix la fait pleurer de plus belle. Je me mords la langue de culpabilité. Je ne sais plus quoi répondre. Le sang bat si fort dans mes tempes que je n'arrive plus à réfléchir. C'est comme si je pouvais physiquement la sentir s'échapper entre mes doigts. J'ai beau serrer les poings, rien ne la retient.

— Je ne peux pas te faire ça. Nous n'avons pas de futur ! tente-t-elle d'expliquer.

Son visage a blanchi, ses joues sont humides de larmes. Son explication n'a aucun sens. Est-ce qu'elle parle de mariage ou je ne sais quoi ?

— Tu ne comprends pas. Tu ne comprends pas, murmure-t-elle une seconde fois pour elle-même.

— Elyott...

Je me redresse dans l'idée de m'approcher d'elle, mais sa panique explose alors. Son expression apeurée fige mes mouvements.

— Reste où tu es, s'il te plaît, pleure-t-elle. Si tu me touches, je vais te mentir. Tu vas vouloir y croire. Je suis déjà trop accrochée à toi. Je veux te voir, te parler, te toucher. Mais c'est faux ! Je n'ai rien...

Sa voix se brise. De ses bras, elle entoure son ventre comme si elle souffrait. Sa silhouette se plie en deux, et j'ai mal pour elle. Je voudrais prendre cette souffrance, la supprimer. Ignorant sa demande, je la rejoins. Rester immobile alors qu'elle s'effondre devant moi est insupportable.

— Elyott, soufflé-je en touchant son épaule.

— JE N'AI RIEN À T'OFFRIR ! s'écrie-t-elle soudain.

Elle recule en hoquetant. Ses larmes violentes la font convulser à chaque inspiration. Mon cœur souffre avec elle, sans comprendre. Elle lit la confusion sur mon visage et s'oblige à me regarder, honteuse.

— Je n'ai rien... Je n'ai pas d'avenir à t'offrir, Jun, pleure Elyott, misérable.

Ses mains se déplacent alors sur son ventre. Non, je réalise enfin, pas sur son ventre. Mais sur son bas-ventre. Ses doigts tremblent tellement... Et tout d'un coup, les indices prennent sens. Ses cicatrices. Les regards insistants de son ex vers ce que je croyais être ses mains. Mais il voyait la même chose que ce qu'elle voit à cet instant. Un manque ? Est-ce qu'elle est... ?

— Il y a deux ans, Gavin a mis fin à notre relation de neuf ans parce que je ne pouvais pas lui donner d'enfants. J'ai essayé. J'ai tellement essayé, gémit Elyott, mais mon corps... mon corps n'y arrivait pas. Après plusieurs pertes, les médecins m'ont dit que je me mettais en danger... Je n'ai pas eu le choix. Je me tuais...

Et ce connard l'a quittée. Ce PUTAIN de connard l'a quittée alors que sa vie était en danger ! L'envie de briser quelque chose est si violente que mes poings me font mal. Je me sens écœuré, malheureux avec elle.

— Je suis incomplète... Incomplète et stérile.

— Elyott...

— Je pensais qu'on avait du temps. Mais ce soir j'ai compris... et je refuse de te mentir et de te faire perdre ton temps...

Je mets tant d'efforts à retenir ma rage que mon corps tremble en même temps que celui d'Elyott. Ses larmes se tarissent et au lieu d'être rassuré, je m'inquiète. Lentement, elle se calme, puis revêt un masque de vide si neutre que j'en ai le souffle coupé. « Te faire perdre ton temps ». Putain. C'est ça qu'elle pense d'elle-même ? C'est ça qu'elle pense que nous faisons ensemble ? Comment quelqu'un d'aussi lumineux arrive à cacher tant de souffrance à l'intérieur ?

— Elyott, est-ce qu'on peut en parler ? plaidé-je sans espoir.

Mais déjà, elle s'éloigne de moi. Elle abandonne avant même d'avoir essayé. Avant même de savoir ce que je veux.

Elle.

C'est elle que je veux. Je m'en tape qu'elle soit stérile. Je l'ai attendue toute une partie de ma vie et maintenant que je l'ai devant moi, je la perds une deuxième fois. Je ne trouve pas les mots pour lui faire comprendre. Elle

a érigé un mur impénétrable entre nous. Revoir son ex l'a plongée droit dans cet endroit désert et misérable qu'elle dissimule dans sa tête. Et je ne sais pas quoi faire pour l'aider à en sortir.

— Je suis désolée, Jun. Je vais y aller.

Sans résistance, je la laisse reculer. Le visage humide et les yeux vides.

Le silence oppressant de mon appartement me donne le tournis. Elyott est partie. Définitivement.

OceanofPDF.com

Elyott

Pourquoi est-ce que je lui ai dit ça ? Mais quelle idiote ! J'ai laissé la panique m'étrangler et parler pour moi. J'ai honte.

Il aura suffi de quelques verres et de l'apparition de Gavin pour faire complètement disjoncter mon cerveau. Jun ne méritait pas que je lui balance mes sales petits secrets au visage comme ça. Et malgré tout, je n'arrive pas à me sentir complètement abattue. Lui dire ce que je cache au fond de mon crâne est douloureux et libérateur à la fois. On repassera pour la manière dont la chose a été délivrée. Seigneur, je suis irrécupérable.

— Elyott, chérie, tu n'as pas faim, hum ?

Je lève les yeux de mon assiette pleine pour regarder Mamie. Perdue dans mes pensées moroses, j'ai totalement oublié de manger. L'idée même d'avaler quelque chose me retourne le cœur. Je repose ma fourchette par précaution.

— Excuse-moi, Mamie, je n'ai pas très faim.

— Tu n'as pas faim du tout, tu veux dire. Tu n'as rien mangé encore.

Sur mon visage, je sens ses yeux passer sur mes joues comme si elle y voyait encore mes larmes d'hier. Il est impossible de cacher quoi que ce soit à Mamie. Quand je l'entends se lever et s'approcher, je retiens un soupir fataliste. Après cette soirée désastreuse, je me suis levée ce matin l'esprit totalement vide. M'habillant et me préparant comme une automate. Si Az m'a parlé, je n'en ai aucun souvenir. Pour une fois, j'avais noté dans mon agenda que je mangeais avec Mamie ce midi. Je n'ai pas eu le cœur de l'annuler au dernier moment.

— Raconte-moi. Ton cœur souffre, je le sens, déclare Mamie en prenant ma main.

Je serre la sienne comme on s'accrocherait à une bouée par peur de la noyade. Puis, lentement, je réalise que la métaphore n'est pas la bonne. Après ma rupture avec Gavin, je me suis exilée sur une île, observant les bateaux au loin. Par peur d'y monter et de couler avec. Puis, sans savoir comment je suis arrivée là, je me suis retrouvée sur le bateau de Jun. Mais mes chaînes m'ont ramenée sur mon île, là où rien ne peut me faire de mal. Je ne sais plus si les chaînes existent pour me protéger ou si elles sont juste la manifestation de ma terreur. Au fond, qu'est-ce qui me fait vraiment peur ? Aimer ? Non. Aimer c'est comme tomber, le cœur dans la gorge et les

palpitations parcourant notre corps. Moi, j'ai peur de la noyade qui suit lorsqu'on tombe sans personne pour nous rattraper. Je me sens si vide.

— Hier soir, j'ai croisé Gavin. Tout allait bien avec Jun jusqu'au moment où je l'ai vu. J'ai paniqué, soupiré-je avant d'ajouter, amère, j'étais tellement perdue dans ma tête que je lui ai vomi mes vérités au visage. Et lui ai dit que c'était terminé.

— Pourquoi es-tu malheureuse alors, hum ?

— Parce que je n'arrive pas à savoir si je regrette ma décision ou si j'ai agi malgré tout fait le bon choix. Je crois que je suis vraiment cassée, Mamie.

Je lâche un rire désabusé puis bois une gorgée d'eau. Ma gorge brûle d'avoir tant pleuré hier. Je ne me comprends plus.

— Il n'y a rien de cassé chez toi, Elyott. Tu es parfaite.

Sa farouche conviction m'arrache un sourire. Elle croit si fort en moi, depuis toujours. Qu'est-ce qu'elle voit que mes parents n'ont jamais vu ?

Croiser Gavin hier soir n'a fait que me rappeler ses attentes. Celles d'un couple normal : fonder une famille. Et j'ai paniqué parce que quelque part en chemin, j'ai développé des sentiments pour Jun. Assez pour me demander à quoi ressemblerait notre avenir. Entre l'alcool et mes sentiments, la panique a explosé.

— Je ne sais même pas si Jun veut des enfants. Je ne lui ai pas laissé le temps de parler.

— Je te reconnais bien là. Entre Gavin et tes parents, c'est comme si tu ne croyais plus à la possibilité d'être heureuse. Ils ne sont pas ta vérité. Alors pourquoi te l'interdis-tu, hum ?

Mamie lâche ma main avec douceur pour me tendre un mouchoir. Ses mots ont rouvert les vannes sur mes joues sans que je m'en rende compte. Je l'imagine arriver sur mon île, une tente sous le bras et armée d'un marteau. Prête à faire disparaître mes chaînes à la seule force de sa volonté.

— Pourquoi parles-tu de mes parents ?

— Elyott, souffle-t-elle avec tristesse. Le problème, ça n'a jamais, JAMAIS, été toi ! Tu crois que je ne sais pas ce que tu t'es enfoncé dans le crâne toutes ces années, hum ? Que tu ne mérites pas d'être aimée parce que tes propres parents t'ont abandonnée ? C'était leur choix. Je ne leur pardonnerai jamais. Tu n'aurais jamais dû avoir à en subir les conséquences, ma chérie.

Je baisse les yeux, sachant pertinemment qu'elle a raison. Mamie m'a donné tout ce qu'il est possible de trouver dans son corps frêle. Je n'ai manqué de rien. Ni d'attention, ni d'amour, ni de respect. Mais il y a toujours cette petite voix ridicule dans ma tête qui me dit de ne pas trop m'accrocher, car la chute n'en sera que plus brutale. Et la voix a raison.

J'étais si bien avec Jun que j'ai oublié la chute. Fuir la souffrance et chercher la sécurité, c'est pourtant ma spécialité.

Tu te sentais en sécurité dans ses bras.

Je ravale une plainte douloureuse.

— Elyott, se radoucit Mamie en prenant mes mains dans les siennes, tu te dois à toi-même d'être heureuse. Tu le mérites. Laisse une chance à ce garçon d'écouter toute l'histoire.

— Mamie...

— Il te faisait rire, Elyott. Ça faisait longtemps que je n'avais pas vu ton visage aussi rayonnant. Tu devrais courir vers lui et non loin de lui. La vie est trop courte. Chaque seconde qui passe est une seconde de perdue. Ne les gâche pas pour des personnes qui ne te mériteront jamais.

Mamie et ses mots me percutent et me réconfortent en même temps. Je ne réponds pas et me laisse tomber dans le creux de ses bras. M'enivrant de son odeur familière et de la douceur de son pull en laine. Rapidement, mes larmes se tarissent, et Mamie m'oblige à manger la moitié de mon assiette avant de retourner travailler.

L'après-midi ne me laisse pas le temps de réfléchir à notre conversation. Les rendez-vous s'enchaînent sans que j'aie le temps de parler à Az. Plusieurs fois, je me surprends à fixer mon portable. Comme si je pouvais forcer Jun à m'envoyer un message. N'importe lequel. Juste un message pour savoir qu'il pense à moi. Que j'existe dans sa tête. Dans son monde.

Quelle hypocrite. C'est moi qui suis partie, pourquoi ferait-il un pas vers moi ?

Après avoir rangé mon téléphone au fond de mon sac, j'arrête une décision. Je me laisse jusqu'à ce soir pour digérer les mots de Mamie. Quant à savoir si je vais réussir à les croire, c'est autre chose. Déjà, l'envie de plonger la tête la première dans une bouteille de blanc se fait sentir. Ce n'est pas sain. Az et moi le savons. Mais nous n'avons pas trouvé mieux pour gérer nos tourments personnels.



Lorsque Az débarque dans mon bureau avec son manteau et son sac en main, je réalise que la journée est finie. C'est vendredi soir, et je vais pouvoir retirer mon masque pendant quelques jours. Laisser les morceaux brisés de mon vrai visage prendre l'air. Chercher comment les coller.

— J'ai mis du blanc au frais ce matin, murmure Azeline avec un sourire triste.

— Tu es la meilleure.

Des fois, j'ai envie de lui dire que nos soirées alcoolisées ne résolvent rien. Que le soulagement que l'on ressent est éphémère et qu'inévitablement, le lendemain, nos réalités nous attendront de pied ferme. Je lui dirai un autre soir, peut-être.

Bras dessus, bras dessous, Azeline et moi rentrons à la maison sans avoir besoin de parler. Nous abandonnons nos affaires — et nos masques — dans l'entrée, prêtes à noyer nos problèmes dans nos verres. Quelle tête ferait sa mère en nous voyant ? Pire, que penserait-elle de nos soirées de débauche thérapeutiques ? Où elle est libre de penser et d'agir comme elle en a

vraiment envie. Parfois, j'ai presque l'impression que l'alcool aide Az à se rappeler qui elle est.

— Vin ? lance-t-elle depuis la cuisine lorsque je me laisse couler dans le canapé.

— Chinois ? dis-je en me rappelant que mon téléphone est resté dans mon sac, dans l'entrée.

— Yep. Citronnelle, s'il te plaît.

— Avec glaçons, s'il te plaît. Je t'entends grincer des dents !

— Cette habitude doit cesser, Elyott, tu déshonores le vin !

Je ne relève pas. Elle et moi savons très bien que le blanc n'est qu'un moyen d'arriver à nos fins. Il pourrait se boire chaud ou glacé que ça ne changerait rien. Il se boit. C'est tout ce qui nous importe, au fond.

Dans l'entrée, je m'autorise une seconde d'auto-apitoiement à la vue de mon téléphone sans appel ni message. Plus vite le verre se videra dans ma gorge, plus facile seront les émotions. J'ouvre l'application de notre restaurant chinois habituel et commande en livraison.

Un verre accroché à la main puis au bras d'Azeline apparaît dans mon champ de vision. Je l'attrape en grognant de gratitude, je trinque avec celui de ma meilleure amie puis l'avale d'un coup. C'est étrangement difficile, comme si mon corps n'était pas d'accord pour mettre mon cerveau en pause ce soir. Je l'ignore. Az me salue avec son verre encore plein et fait de même.

Ainsi débute notre soirée.

Lorsque notre commande arrive, je viens de déboucher la deuxième bouteille. Son « pop » nous fait glousser comme les deux ivrognes que nous sommes. À peine ai-je levé la bouteille — avec la ferme intention de coller ma bouche au goulot — qu'Az me foudroie du regard. Je soupire et la repose. Elle pointe un doigt dans la vague direction de la porte.

— Nourriture ! bredouille-t-elle.

— Nourriture ! marmonné-je sans réussir à me lever.

Az m'observe en riant puis se lève à ma place. Elle a bu autant que moi, mais moins vite. Mon regard se perd sur nos verres, et mon cerveau menace de se réveiller si elle ne revient pas assez vite. Mon estomac grogne d'approbation. Après réflexion, probablement de faim.

— J'ai faim ! crié-je à Az.

— Elle a faim ! crie-t-elle en réponse. Oups, pardon !

Pauvre livreur. L'instant d'après, elle revient avec un sac en papier kraft. Az se laisse choir à nouveau à mes côtés. Ses cheveux, habituellement coiffés avec perfection, rebiquent dans tous les sens. Elle a dû y passer sa main. Je l'aime tellement.

— Je t'aime tellement ! chouiné-je, soudain émotive.

— Bah ! Je t'aime aussi ! BUVONS !

— Un jour, il faudra vraiment qu'on arrête de boire, déclaré-je soudain honteuse.

— Accordé, confirme Az sur le même ton. Mais pas aujourd'hui.

— Non, pas aujourd'hui.

Nous gloussons tout le long du repas en baragouinant des phrases qui n'ont aucun sens, mais qui nous font beaucoup rire. Notre débauche dure jusqu'à deux heures du matin. Je le sais parce que j'ai arrêté de boire depuis un moment, et les effets euphorisants du vin sont retombés. Après quelques bouchées de nouilles, mon cerveau a décidé que la fête était terminée. Qu'il était temps d'arrêter de fuir.

Az vient juste de fermer la porte de sa chambre. Je suis figée devant la mienne, à chercher le courage d'y entrer. Je soupire bruyamment et abaisse la poignée. Je me déshabille dans le noir et m'oblige à marcher jusqu'à la salle de bain. La lumière soudaine me fait plisser les paupières un instant.

Et lorsque je lève les yeux, ma vérité m'y attend. Je croise mon reflet redouté ; je suis incapable de détourner le regard, forcée d'affronter ce que je cache depuis ma rupture avec Gavin. Je ne suis qu'une menteuse et une lâche.

Ma main glisse sur mon ventre, trouvant aisément les cicatrices de ma ligature des trompes. Cette décision que tout le monde a cru que je prenais pour ma santé. Mais je l'ai prise parce que je suis une femme horriblement égoïste. Parce que, ce que mes parents ont fait à un petit être innocent, je ne pourrais jamais me pardonner de penser faire pareil, ne serait-ce qu'une seconde. J'ai mérité cette rupture et les reproches de Gavin. « Tu ne veux pas faire de moi un père ! » m'avait-il rageusement accusé.

— Et tu avais raison, Gavin, le médecin t'a affirmé que mon corps rejetait les embryons, mais quelque part, j'ai toujours su que c'était moi qui les rejetais. Par peur de ne pas les aimer. J'ai honte d'avoir été soulagée qu'aucun ne s'accroche, avoué-je à mon reflet.

Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais les mots de Mamie ont construit un début de pont entre mon île et le reste du monde. Il ne tient

qu'à moi de croire en sa solidité pour continuer à le bâtir. J'ai envie d'y croire. Parce qu'au bout, il y a cette idée qui m'appelle. L'idée selon laquelle j'ai le droit. Le droit d'être heureuse. Le droit de ne pas vouloir d'enfants. Le droit d'être acceptée malgré tout.

Le droit d'y croire.

Et pour la première fois depuis une éternité, je suis fatiguée de mentir.

OceanofPDF.com

Ye-Jun

Mes pieds battent le béton en cadence avec la musique brutale qui fait vibrer mes oreilles. Ce matin encore, j'ai ressenti le besoin de m'éloigner de ma tête et de mon foutu cœur en morceaux. Il n'y a rien de plus efficace pour ça que la course dans le froid. Je suis gelé, mais calme.

En pilote automatique, je remarque au dernier moment la silhouette devant moi qui m'adresse un signe de la main. Je m'arrête juste avant de percuter la plus improbable des rencontres. Je m'essuie le front et retire mes écouteurs pour que mon cerveau puisse réapprendre à former des mots.

— Iris ! Comment vas-tu ?

— Super. Et vous ? répond-elle avec un sourire éclatant.

— Oh, ça va, merci, affirmé-je en mentant lamentablement.

C'est pourtant une question bateau, j'aurais pu mieux m'y préparer, mais depuis cette soirée désastreuse avec Elyott, je ne suis bon à rien.

— Comment ça se passe avec ta mère ?

— De mieux en mieux. Elle a de mauvaises habitudes à gommer, et je dois apprendre la patience. Mais on avance petit à petit.

— Je suis heureux pour vous, déclaré-je avec sincérité.

Iris m'explique qu'elles se sont lancées dans les démarches pour le divorce. Malgré beaucoup de larmes, Franzie tient bon. Quelque chose me dit qu'une fois qu'elle sera sortie de son mariage de façade, elle sera beaucoup moins encline à vouloir changer sa fille. Tant mieux pour elles deux. La discussion est coupée par le klaxon d'une voiture garée plus loin dans la rue. Iris me salue, et je la suis des yeux jusqu'à ce qu'elle arrive à la hauteur de la portière côté passager.

Avec ses mains dans les poches et son nez en l'air, j'ai l'impression de voir Hyun-Ae marcher. L'image de ma sœur se superpose à celle d'Iris. Elle se retourne, son nez plissé par le froid et ses cheveux dansants autour de son visage. La langue tirée avec une grimace.

L'image s'efface lorsqu'Iris disparaît à l'intérieur de la voiture. J'inspire vraiment pour la première fois depuis une éternité. Lorsque j'expire, je sursaute en sentant mon téléphone vibrer. Mon cœur chute brutalement puis se calme. Ce n'est qu'un SMS. De Peter, sûrement. Il s'est transformé en infirmière personnelle depuis que je lui ai raconté comment ça s'était terminé avec Elyott.

Je n'ai pas le cœur de lire son message et enfile mes écouteurs pour retourner courir. Je cours jusqu'à avoir envie de m'effondrer. Un beau parallèle entre ce qu'il se passe à l'intérieur et à l'extérieur de mon corps. Je suis sûr que cette image aurait fait sourire Elyott. Son sourire me manque. J'accélère le pas et ma respiration s'emballe, emportant son sourire dans un coin de ma tête.

Lorsque j'arrive à mon appartement, je n'ai plus la force de courir et me résigne à trotter, malgré les élancements douloureux dans mes mollets. Je me force à tenir le coup jusqu'aux marches qui mènent au hall d'entrée et soupire bruyamment en les atteignant. Les mains sur les hanches et la tête baissée, j'ordonne à mon cœur de se calmer tout en lui envoyant de bonnes doses d'oxygène.

En ouvrant les yeux, je tombe nez à nez avec des baskets. Elles sont attachées à des jambes sexy et un jean qui me fait presque tomber en arrière.

— Elyott ?

Les mots s'agglutinent dans ma gorge alors que je la dévore avidement des pieds à la tête. Est-ce que c'est mon cerveau défaillant qui projette son image ou est-ce qu'elle est vraiment là ? Le sang battant dans mes tympons, je la fixe, incapable de bouger. C'est comme si mon esprit avait été projeté droit dans mon corps d'adolescent.

— Je t'ai envoyé un SMS, mais... désolée..., dit-elle maladroitement.

Je prends sa main en secouant la tête comme un abruti. Mon corps agit sans que les mots viennent compléter mes actions. Tant pis. Putain ! Elle est réelle !

Qu'est-ce que t'es con, Jun !

C'est plus fort que moi, je souris et mon cœur rate un battement lorsqu'elle y répond sans hésiter.

— Je n'ai pas regardé mon téléphone depuis un moment. Tu veux entrer ? Enfin, tu ne veux peut-être pas ? bredouillé-je, hébété.

J'ai envie de me jeter un truc au visage et retiens un soupir agacé.

— Je ne savais pas si... tu voulais me voir. Et j'ai pensé que je te devais des excuses, mais comme tu n'as pas répondu, je me suis dit... Enfin, voilà, je suis venue quand même, marmonne-t-elle les joues rouges.

Qu'est-ce qu'elle est belle ! J'enregistre un mot sur deux de ce qu'elle dit tant je suis heureux de la voir. Je ne peux plus rien pour mon cœur, il est déchaîné.

— Je voulais t’envoyer un message, mais je ne savais pas quoi te dire. J’en avais vraiment envie, Elyott, mais je ne trouvais pas les mots pour que tu reviennes.

— Je suis vraiment désolée d’être partie comme ça la dernière fois. J’ai totalement paniqué, et je pense que je te dois une explication. Si tu veux l’entendre, ajoute-t-elle, un éclat d’espoir dans ses beaux yeux.

— Je veux, confirmé-je avec un sourire. Viens, je t’offre un café.

Comme un putain de psychopathe, j’inspire goulûment son parfum fruité en passant à côté d’elle. Je serre mes poings jusqu’à me faire mal pour freiner l’envie de la prendre dans mes bras. Mes bras tremblent. Je suis addict. La présence d’Elyott est comme une flamme réconfortante dans mon dos. En silence, nous montons jusqu’à mon appartement. Je lance la cafetière dès que nous sommes entrés, puis m’excuse pour prendre une douche rapide.

Je ne me suis jamais douché puis habillé aussi rapidement. J’arrive dans la cuisine avec des gouttes entre mes omoplates. La cafetière n’a pas eu le temps de finir de couler. J’ai peut-être couru pour revenir, totalement flippé à l’idée de trouver mon salon vide. Elyott est toujours là, tendue, mais le regard clair.

— Je ne sais pas comment commencer, alors je vais juste me lancer.

Trop occupé à la fixer, je ne lui réponds pas assez vite, et elle se lance après une inspiration profonde.

— Il y a quelques années, j’étais en couple avec Gavin, celui que nous avons croisé au restaurant. Dès le début de notre relation, il a parlé d’enfants. Il est fils unique et a toujours rêvé d’être papa. Il était hanté par ce besoin. Et très tôt, nous avons essayé. Moins d’un an après le début de notre relation.

Les mots sortent de sa bouche avec assurance, mais ses mains, qu’elle tortille sans s’en rendre compte, tremblent légèrement.

— C’est là que les complications sont arrivées. Mon corps...

Elyott fronce les sourcils et baisse la tête vers son ventre. Elle se mord la lèvre, ferme ses yeux comme pour trouver le courage de continuer. Elle lève sa main pour que je lui accorde un moment. Elle peut tous les avoir. Tous.

La cafetière choisit ce moment pour biper, et je nous sers deux tasses à ras bord. Elle redresse sa tête pour accepter la sienne. Elle me remercie à travers un soupir qui termine en sourire amer. Si elle doit prendre toute la

journée pour me raconter son histoire, je serai ravi de rester le cul sur mon tabouret à attendre.

— J'ai tout mon temps. Vraiment, la rassuré-je en sirotant mon café.

— D'accord. D'accord.

Elle souffle sa réponse, visiblement rassurée. Puis si bas que je devine que ça ne m'est pas destiné, elle murmure : « Plus de mensonges, Elyott ! »

— La première fausse couche a été un choc pour Gavin. Pour lui, c'était impossible que ça ne fonctionne pas dès le premier essai. Ça m'a brisé le cœur. Les cinq fausses couches qui ont suivi l'ont détruit petit à petit... Entre les avertissements du gynécologue, ce besoin de donner ce qu'il voulait à l'homme que j'aimais et mon corps dysfonctionnel, je n'en pouvais plus. Il a suffi d'une prise de sang et d'une analyse vaginale pour comprendre que les essais répétés étaient en train de détruire les parois internes de mon utérus. Ça a alarmé les médecins qui m'ont conseillé d'attendre. Mais j'ai menti à Gavin. Je lui ai dit qu'il fallait arrêter nos essais. Il était effondré. J'ai... j'ai pris la décision de mettre fin à ce cycle insupportable...

Ses yeux se plantent à nouveau dans les miens, embués de larmes douloureuses. Je ne peux pas la laisser pleurer seule, c'est au-dessus de mes forces. J'attrape un tabouret haut et le mets à côté d'elle, glissant un bras sur ses épaules pour la serrer contre moi. De sa manche, Elyott essuie ses larmes et renifle avant de reprendre, déterminée à finir son histoire.

— Gavin s'est replié sur lui-même après ça. Il refusait même de me regarder puis, il m'a laissée, lâche-t-elle la voix brisée. Mais...

Son corps se met à trembler violemment, comme si elle se battait avec quelque chose. Quelque chose qu'elle essaie de faire sortir, mais qui lutte pour rester caché.

— Je n'ai rien ressenti, souffle-t-elle avec de la honte incrustée dans ses traits, j'ai été égoïste. Je crois que si mon corps refusait de fabriquer un bébé, c'est parce que ma tête lui interdisait. J'avais si peur de ne pas vouloir de lui ou d'elle. De l'abandonner. D'être comme mes parents, tout simplement. La vérité, c'est que je ne veux pas d'enfants.

Ses derniers mots sont si rauques. Si brut. J'ai le sentiment qu'elle les prononce pour la première fois.

— Et je... tiens à toi. Beaucoup. Je ne veux pas te mentir...

Je ravale ma déclaration de justesse. Je sais que les premiers mots de sa phrase n'étaient pas ceux qu'elle pensait. Je l'ai lu dans ses yeux. Diable !

J'ai envie de l'embrasser et de lui promettre le bonheur infini.

Laisse-la finir de parler !

— ... Je ne veux plus mentir et laisser quelqu'un espérer. Je ne veux pas t'imposer mes choix et mes peurs.

Sa dernière phrase fait remonter de ma mémoire les mots de notre dernière soirée. Je les comprends enfin. « Je n'ai pas d'avenir à t'offrir. » Et les plus difficiles à entendre « Je n'ai rien à t'offrir. ».

Elyott a cessé de pleurer, mais ses yeux, tout comme son visage, sont humides et rougis. Je prends sa deuxième main et sa bouche s'ouvre lentement. Comme si maintenant, elle trouvait ça choquant que j'aie encore envie de la toucher, de la regarder. Elle a été si courageuse aujourd'hui que j'ai envie de lui avouer mon secret aussi.

— Au lycée, il y avait cette superbe fille qui portait des lunettes rondes. Mes bras se couvraient de chair de poule lorsqu'elle éclatait de rire dans les couloirs. Je n'arrêtais pas de penser à elle, alors que je n'existais pas dans son monde. Mes yeux ne voyaient qu'elle. J'avais le cœur au bord des lèvres chaque fois qu'elle apparaissait dans la cour. Mes copains se moquaient de moi pour que j'aie lui parler, mais... je n'ai jamais eu le courage. Pendant des mois, j'ai été un observateur silencieux. Et, en fin d'année, j'ai réalisé qu'on avait une prof d'espagnol en commun. C'était la meilleure prof du lycée.

— Madame Berger ? s'exclame-t-elle, choquée.

— Elle-même, confirmé-je en me sentant rougir.

— Tu lui as demandé mon prénom !

— C'est vrai.

— J'étais persuadée que c'était un autre ! Toute la classe s'est moquée de lui à cause de ce *crush* imaginaire, soupire-t-elle. C'était toi !

— C'était moi. Et je t'assure qu'il est loin d'être imaginaire.

Son gloussement est radieux. Ravi et surpris à la fois.

— Oh, Jun ! Je ne me souviens pas de t'avoir croisé au lycée ! Je me sens ridicule.

Mes doigts caressent sa joue. Ma main suit rapidement et s'y pose avec tendresse. J'aime tant son adorable visage. Je ne trouve pas la force de la retirer. Elle est trop occupée à savourer ce moment. La toucher est comme un baume personnel.

— Je n'ai jamais cessé de la chercher, cette Elyott à lunettes du lycée. Et lorsque je l'ai trouvée, elle était bien plus insupportable que dans mes

souvenirs. Possédée par le démon même ! Dans ma tête, la guerre était déclarée. D'un côté, cet ado fou d'elle et de l'autre, l'adulte têtu voulant lui résister.

Cette fois, son rire se libère enfin et fait disparaître la peine dans son regard. Je me sens incroyablement chanceux d'en être témoin. Sa lumière revient avec l'intensité que j'admire tant. Je ne contrôle plus ce qui sort de ma bouche. L'ado voit enfin sa chance de rectifier ce qu'il n'a pas trouvé le courage de faire à l'époque. Et pour une fois, nos pensées s'alignent.

— Il n'y a rien, Elyott, rien qui pourrait me faire changer d'avis. J'étais déjà amoureux à l'époque et je le suis toujours.

Ses yeux cherchent les miens sans y trouver de doute. L'instant d'après — enfin ! — sa bouche trouve la mienne. Mes bras se referment sur son corps parfait. Ses baisers sont tout en douceur et en tendresse. Ses lèvres chaudes glissent contre les miennes, comme si elles les découvraient pour la première fois. Chaque contact fait naître une décharge électrique dans mon corps.

Il était temps ! murmure l'ado dans ma tête.

Le temps s'arrête autour de nous. Il n'existe que sa peau contre la mienne et les émotions silencieuses que nos lèvres traduisent pour nous.

Le grognement de mon estomac fait éclater notre bulle de bonheur. Elyott se recule, les yeux pétillants de joie et les lèvres encore humides.

— Est-ce que tu veux que je commande des pizzas ? proposé-je en riant.

— J'ai une meilleure idée, Watson.

Son expression se fait subitement timide. Bon sang, qu'est-ce qu'elle va encore me sortir ?

— Je voudrais savoir si tu accepterais un rencard avec moi ? demande-t-elle avec un sourire adorable.

Diable, cette femme ! Je m'approche de son visage aux joues rougies de timidité.

— Enfin, Holmes ! J'ai cru que tu ne me le demanderais jamais !

Remerciements

Merci au meilleur groupe d'écriture existant : **Les Scribouillettes**, pour les bons conseils, les délires, les débats profonds (et les autres un peu moins) et votre éternel soutien. Parce que grâce à vous, tout comme Elyott, j'ai appris à me laisser une chance. À y croire et à continuer de bosser jusqu'à pouvoir toucher du bout des doigts mon rêve d'un jour, publier un livre. Et aussi parce que je sais que vous serez là pour les échecs, les moments de doutes et les nombreux autres romans à venir. Du fond du cœur : MERCI !

Merci à mes Bêtalectrices et SOFT Bêtalectrices : **Charlène, Clara, Elisa, Manon, Anju, Clémence** et **Céline** pour vos retours si précieux, vos commentaires pertinents et vos débats entre vous à mourir de rire. Sans vous, Elyott et Jun n'auraient pas réussi à suivre le bon chemin pour se retrouver.

Merci à la plus adorable des correctrices : **Frédérique Litt**, pour m'avoir rendu mon roman propre et presque déjà prêt. Pour ton retour qui m'a ému et conforté à la fois. Pour ton travail toujours de qualité et ta gentillesse.

Merci à la plus patiente des illustratrices : **Clothilde Blondot**, à qui j'ai fait faire cinquante modifications et qui au final, m'a fait la couverture parfaite pour illustrer mes deux protagonistes ! Pour ton talent et ta disponibilité.

Merci à **Sophie Johannis**, pour ses conseils et nos échanges sur l'écriture et sans qui ma mise en page aurait été source d'angoisse et certainement de quelques ~~neurones~~ cheveux en moins !

Merci à ma **famille**, pour m'avoir appris que personne n'est en mesure de réaliser ses rêves à part moi. Pour m'avoir dégagé du temps pour que je puisse écrire.

Et enfin, merci à **toi**, pour avoir lu mon roman et donné la chance à mes personnages de prendre vie !

À propos de l'autrice

Hey toi !

Je m'appelle Chalice Autumn, j'ai 33 ans et je suis autrice névrosée. Les personnages qui hantent mon esprit (oui oui tu as bien lu) s'organisent souvent des Tea Party ou manifestent leur envie d'avoir (enfin) leur livre et je suis bien forcée de céder à leurs caprices. Sous peine de nuit blanche et de notes sans queue ni tête, griffonnées dans mes carnets. J'écris principalement de la romance fantasy et adulte. Tu peux me retrouver sur les réseaux sociaux (**Instagram**, **Facebook** et **Tiktok**) sous le pseudo **chaliceautumn**.

N'hésite pas à venir papoter autour d'un thé virtuel par ici :

À très vite !

Xoxo

PS: Bientôt des nouvelles d'Holo Ladies 2 avec Azeline et Peter !

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Table of Contents

. Chapter
1. Elyott
2. Ye-Jun
3. Elyott
4. Ye-Jun
5. Elyott
6. Ye-Jun
7. Elyott
8. Ye-Jun
9. Elyott
10. Ye-Jun
11. Elyott
12. Ye-Jun
13. Elyott
14. Ye-Jun
15. Elyott
16. Ye-Jun
17. Elyott
18. Ye-Jun
19. Elyott
20. Ye-Jun
21. Elyott
22. Ye-Jun
23. Elyott
24. Ye-Jun
25. Elyott
26. Ye-Jun
27. Elyott
28. Ye-Jun
29. Elyott
30. Ye-Jun
31. Elyott
32. Ye-Jun
33. Elyott

[34. Ye-Jun](#)

[35. Elyott](#)

[36. Ye-Jun](#)

[37. Elyott](#)

[38. Ye-Jun](#)

[39. Elyott](#)

[40. Ye-Jun](#)

[Remerciements](#)

[À propos de l'autrice](#)

[. Chapter](#)

[*OceanofPDF.com*](#)